This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

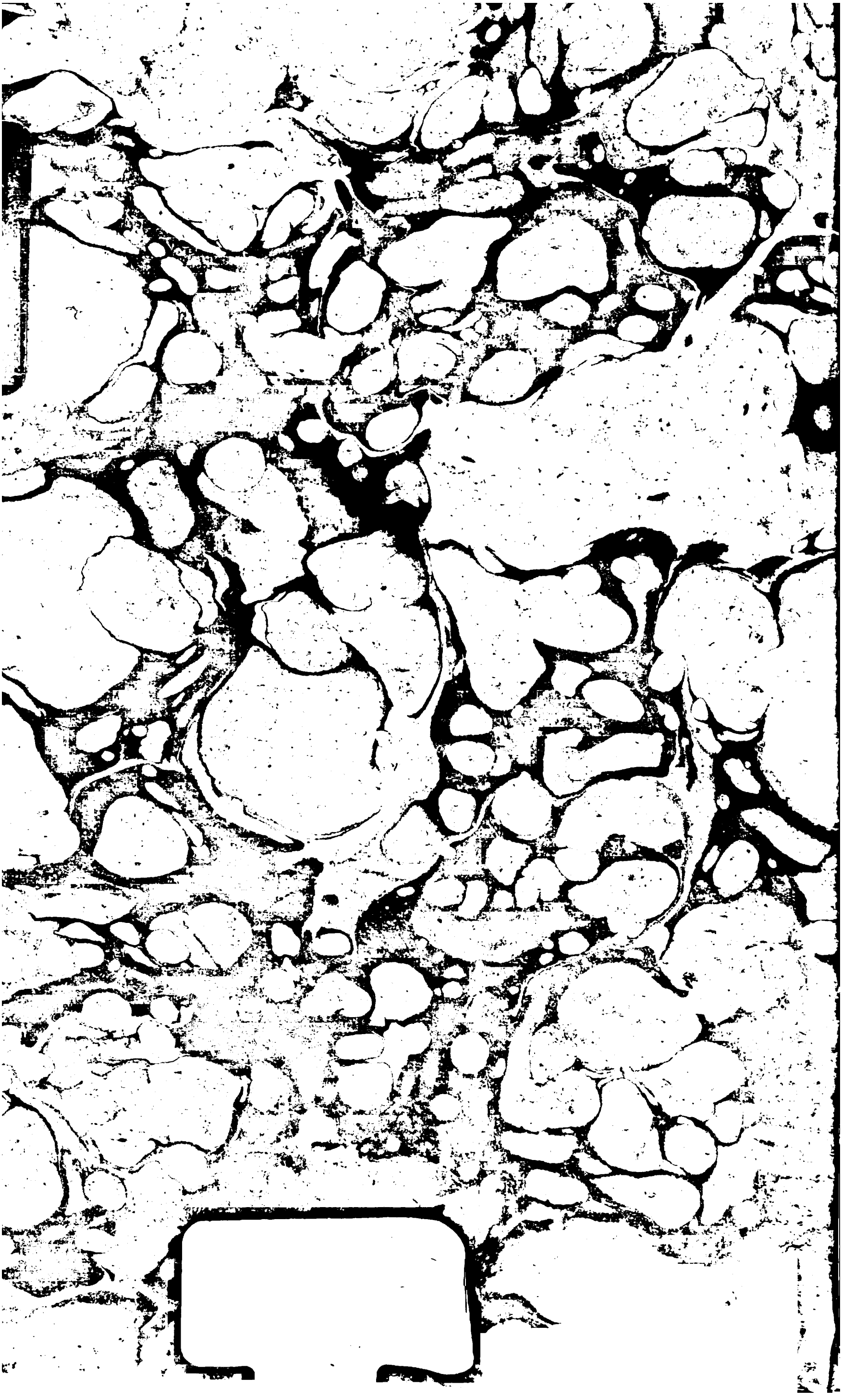
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

MÉLANGES
TIRÉS D'UNE GRANDE
BIBLIOTHEQUE.

TOME LXIII.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

LIVRES de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle.

TOME TRENTE-UNIEME.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

340,9
M93b
v. 63

Ref.-Stacks
Nihoff
5-3-50
70495

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS *de nos Souscripteurs & des Lecteurs des* Mélanges, tirés d'une grande Bibliotheque, *paroissant embarrassés de savoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà été publiés, & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François, *pour lesquels il a été ouvert une souscription au mois de Juillet 1779, en voici une note exacte.*

MÉLANGES, tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A. BIBLIOTHEQUE Historique à l'usage des Dames.

II. VOL. B. Bibliotheque de Littérature à l'usage des Dames.

III. VOL. C. PRÉCIS d'une Histoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D. Tome premier de la Lecture des Livres François, considérée comme amusement. Premiere Partie. LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme siecles.

V. VOL. E. Tome II de la Lecture des Livres François. Seconde Partie. Suite des Livres du quinzieme siecle.

VI. VOL. F. Tome III de la Lecture des Livres François. Troisieme Partie. Fin des Ouvrages du quinzieme siecle.

VII. VOL. G. Tome IV de la Lecture des Livres François. Quatrieme Partie. POÉSIES du seizieme siecle.

VIII. VOL. H. Tome V de la Lecture des Livres François. V.e Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections I, II.

IX. VOL. I. Tome VI de la Lecture des Livres François. Sixieme Partie. LIVRES de Théologie & de Jurisprudence du seizieme siecle.

X. VOL. K. Tome VII de la Lecture des Livres François. Premiere suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections III, IV.

XI. VOL. L. Tome VIII de la Lecture des Livres François. Septieme Partie. Grandes Affaires & Plaidoyers du seizieme siecle.

XII. VOL. M. Tome IX de la Lecture des Livres François. Seconde suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections V, VI.

XIII. VOL. N. Tome X de la Lecture des Livres François. Huitieme Partie. LIVRES de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XIV. VOL. O. Tome XI de la Lecture des Livres François. Troisieme suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections VII, VIII.

XV. VOL. P. Tome XII de la Lecture des Livres François. Suite de la huitieme Partie. LIVRES de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XVI. VOL. Q. Tome XIII de la Lecture des Livres François. Quatrieme suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections IX, X.

XVII. VOL. R. Tome XIV de la Lecture des Livres François. Neuvieme Partie. LIVRES de Politique du seizieme siecle.

XVIII. VOL. S. Tome XV de la Lecture des Livres François. Cinquieme suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections XI, XII.

XIX. VOL. T. Tome XVI de la Lecture des Livres François. Dixieme Partie. LIVRES de Grammaire & de Rhétorique du seizieme siecle.

XX. VOL. V. Tome XVII de la Lecture des Livres François. Sixieme suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections XIII, XIV.

XXI VOL. X. Tome XVIII de la Lecture des Livres François. Onzieme Partie. LIVRES de Physique générale & particuliere du 16e siecle.

XXII. VOL. Y. ROMANS du seizieme siecle. Sections XV, XVI.

XXIII. VOL. Z. SUITE des Livres de Physique & d'Histoire Naturelle du seizieme siecle.

XXIV. VOL. &. ROMANS du seizieme siecle. Sections XVII, XVIII.

XXV. VOL. A a. LIVRES de Médecine, Chirurgie, Chimie & Alchimie du seizieme siecle.

XXVI. VOL. B b. LIVRES concernant les Sciences Mathématiques & les Arts qui en dépendent, imprimés au seizieme siecle.

XXVII. VOL. C c. LIVRES Militaires du seizieme siecle.

XXVIII. VOL. D d. SUITE des Livres Militaires du seizieme siecle.

XXIX. VOL. E e. FIN des Livres Militaires du seizieme siecle.

XXX. VOL. F f. SUPPLÉMENT aux portraits des illus-

Arts Militaires du seizieme siecle, & des progrès qu'ont faits pendant ce siecle les Arts de l'Imprimerie, de la Musique, de la Danse, du Dessin, de la Peinture, de la Sculpture & de la Gravure.

XXXI. Vol. G g. Des Livres écrits en François au seizieme siecle, qui traitent de l'Architecture, & des progrès de cet Art jusqu'au dix-septieme.

XXXII. Vol. H h. Suite des Livres François écrits sur les Arts mécaniques, des statuts & réglemens de ces Arts, de leur état & de leurs progrès jusqu'à la fin du seizieme siecle.

XXXIII. Vol. I i. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome I.

XXXIV. Vol. K k. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome II.

XXXV. Vol. L l. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome III.

XXXVI. Vol. M m. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome IV.

Vol. XXXVII. N n. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome V.

Vol. XXXVIII. O o. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle Tome. VI.

Vol. XXXIX. P p. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle Tome VII.

Vol. XL. Q q. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome VIII.

Vol. R r. Tome XLI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome IX.

Vol. S s. Tome XLII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome X.

Vol. T t. Tome XLIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome. XI.

Vol. V v. Tome XLIV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XII.

Vol. X x. Tome XLV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XIII.

Vol. Y y. Tome XLVI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XIV.

Vol. Z z. Tome XLVII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XV.

Vol. & &. Tome XLVIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XVI.

Tome XLIX. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XVII.

Tome L. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XVIII.

Tome LI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XIX.

Tome LII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XX.

Tome LIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXI.

Tome LIV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXII.

Tome LV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXIII.

Tome LVI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXIV.

Tome LVII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXV.

Tome LVIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXVI.

Tome LIX. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXVII.

Tome LX. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXVIII.

Tome LXI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXIX.

Tome LXII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXX.

Tome LXIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXI.

Fin de l'Avertissement.

DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

TABLEAU géographique & historique de l'Asie, tiré des Auteurs qui ont écrit en françois au seizieme siecle, avec des observations sur l'état présent des pays qui composent cette partie du Monde.

IL se présente d'abord, par rapport à l'Asie, quelques questions, qui sont peut-être aussi inutiles que difficiles à résoudre. D'où vient le nom d'Asie, & quelles sont

ſes vraies limites, tant du côté de l'Afrique que de celui de l'Europe? A-t-elle quelque communication par terre avec l'Amérique, quatrieme partie du Monde, qui n'a été découverte qu'à la fin du quinzieme ſiecle; mais qui a été trouvée peuplée, & qui ne peut guere l'avoir été autrement, qu'en tenant immédiatement ou de très-près à l'ancien Monde? Il y a des Volumes entiers écrits ſur ces différentes queſtions; & ſi l'on eſt curieux de les approfondir, il faut, avant tout, bien connoître cette partie du Monde ſur laquelle on veut diſputer.

Les Anciens ne connoiſſoient pas toute l'Aſie, à peine y en avoit-il la moitié dont ils puſſent faire la deſcription & l'hiſtoire; ils n'avoient ſur tout le reſte que les notions les plus vagues & les plus obſcures. Ils diſtinguoient la partie qui leur étoit connue, en deux, la ſupérieure ou majeure, & l'inférieure ou mineure. Cette derniere, priſe dans ſon ſens le plus étendu, renfermoit tout ce qui a formé depuis le domaine des Empereurs d'Orient, & qui compoſe actuellement la Turquie Aſiatique, en y comprenant les iſles de la Méditerranée, voiſines de la terre ferme de l'Aſie. L'*Aſie-Majeure* s'étendoit ſur tout

le pays qui porte aujourd'hui le nom d'*Arabie*, celui de *Perse*, & une très-petite portion de l'Inde; car les Anciens ne faisoient que soupçonner tout ce qui est par-delà le fleuve Indus. Ce n'est que près de quinze siecles après la naissance de J. C. que les *Portugais*, ayant découvert un nouveau chemin pour parvenir aux Indes Orientales en doublant le Cap de Bonne-Espérance, les Nations Européennes ont connu les deux presqu'isles de l'Inde en deçà & en delà du Gange, toutes les isles qui avoisinent ce grand & beau continent, derriere lequel on trouve l'Empire de la Chine & la Grande-Tartarie, cet immense pays, sur lequel les Romains n'avoient que des idées confuses, sachant seulement que c'étoit de ce gouffre, nommé *Scythie*, qu'étoient successivement sortis ces essaims de Barbares qui inonderent l'Empire Romain, l'ébranlerent, & parvinrent enfin à le détruire.

Je viens d'indiquer en peu de mots quelles sont les six principales régions de l'Asie. Je vais les décrire les unes après les autres. La premiere est la *Turquie Asiatique*; la seconde, l'*Arabie*; la troisieme, la *Perse*; la quatrieme, les *Indes Orientales* & les *Isles* situées dans ces

mers ; la cinquieme, l'*Empire de la Chine*, les pays qui en dépendent, & le *Japon* ; la ſixieme, le grand pays de la *Tartarie*, qui s'étend du ſeptentrion au midi, depuis le pôle auſtral jusqu'au trentieme degré de longitude, & de l'orient à l'occident, depuis les frontieres de la Chine juſqu'au milieu de l'Empire de Ruſſie. Commençons par la portion la plus voiſine de l'Europe, qui eſt à préſent ſoumiſe à l'Empire Othoman.

Turquie en Aſie. J'ai déjà décrit une partie des côtes de la mer Noire, parce qu'elle appartient à l'Europe, y compris même la Crimée, & la côte ſeptentrionale & occidentale des Palus Méotides ; mais toute la côte orientale & méridionale de cette même mer, que les Anciens appeloient le *Pont-Euxin*, appartient à l'Aſie. La partie de cette côte la plus voiſine de la Crimée, appartenoit autrefois à la Sarmatie Aſiatique : elle eſt aujourd'hui habitée par des Tartares, qui ſont, à un certain point, ſous la protection de l'Empire Othoman, & c'eſt ce que l'on appelle la *Circaſſie*, & le *Kabardan* qui s'avance dans les terres juſqu'au bord du Don ou ancien Tanaïs, & ſuit la rive

Circaſſie.

occidentale de ce fleuve, jusqu'au point où il s'approche du Wolga. On sait que ce dernier se jette ensuite dans la mer Caspienne. La Circassie s'étend presque jusque sur les bords de cette mer. Ce pays est, à ce que nous disent tous les Voyageurs du siècle dernier, aussi barbare qu'il l'étoit il y a dix-huit cents ans. On n'y connoissoit alors aucun port de quelque conséquence, ni aucunes villes ni bourgs maritimes, quoiqu'il ait une très-grande étendue de côtes, tant sur les Palus Méotides que sur la mer Noire. Ses habitans n'ont ni forme de Gouvernement, ni Religion décidée, mais seulement quelques pratiques superstitieuses, dont les unes paroissent tirer leur origine du Christianisme, d'autres du Mahométisme & même de l'idolâtrie : dans certaines occasions, ils sacrifient des boucs, & s'enivrent dans ces sacrifices avec une espece d'eau-de-vie de grain, qui est leur liqueur favorite. D'ailleurs ils sont fort sobres, ne se nourrissant que de farine de mil, broyé entre deux pierres. Ils mettent cette farine dans des sacs de peau, où elle se conserve : ils en portent, dans leurs courses & leurs voyages, des provisions suffisantes pour

plusieurs jours, & quelquefois même pour des mois entiers. Leur habillement est fort léger & tout-à-fait sauvage : pendant l'été, ils vont presque nus, la principale piece de leur habillement étant un manteau qu'ils tournent, suivant le temps qu'il fait, du côté du vent ou de la pluie : pendant l'hiver, ils se couvrent de peaux de bêtes sauvages, & ont toujours sur la tête un bonnet rond & plat ; ils portent des moustaches, & leurs cheveux tressés leur tombent derriere les oreilles. Les femmes ont un habillement un peu plus agréable, mais fort peu modeste ; leurs manieres ne le sont pas davantage ; cependant on prétend qu'elles ont quelques maximes de sagesse & d'honnêteté, mais qui ne sont fondées sur aucuns principes de Religion ni de morale. Les hommes sont naturellement grands, bien faits, & ont les traits beaucoup plus beaux que les autres Tartares. Les femmes y sont blanches, belles, bien faites ; mais la maniere de vivre & de s'habiller de celles qui restent dans le pays, leur fait perdre de bonne heure une partie de ces avantages. Les jeunes filles sont pour leurs pere & mere l'objet d'un commerce fort avantageux. Ils les vendent comme escla-

ves, dans un âge où leur beauté naturelle n'eſt point encore altérée, mais au contraire ſuſceptible d'amélioration, par les ſoins que les Marchands d'eſclaves, la plupart Juifs, prennent de leur perſonne & de leur éducation, dans laquelle on fait entrer la croyance Mahométane. Les parens de ces jeunes perſonnes ne s'embarraſſent plus de ce qu'elles deviennent, quand ils en ont une fois touché le prix. Ce profit honteux ſe fait au reſte entre les Turcs & les Circaſſes d'une maniere peu honorable pour ces derniers; car tout annonce la défiance dans laquelle les Turcs ſont de ces Barbares, dont l'avidité & la mauvaiſe foi ſont généralement connues.

Les ſaïques turques ayant mouillé dans quelqu'un des ports naturels de l'iſle, font des ſignaux, auxquels accourent les Circaſſes avec leurs marchandiſes, qui conſiſtent en miel, en cire, en fourrures, & ſur-tout en filles. Les acheteurs & les vendeurs ſont armés chacun de leur côté, & ſe donnent réciproquement des otages; après quoi on paye les petites filles à ceux qui les livrent, ſans s'embarraſſer s'ils ſont leurs peres, ou s'ils les ont dérobées

à leurs parens ; car il arrive souvent aux Circasses de se voler & de faire des courses les uns sur les autres, à peu près comme les Negres de la côte d'Afrique. Ils ont des maisons, mais très-chétives. Les hommes montent à cheval comme les autres Tartares, & les femmes restent toujours dans leurs habitations, qui ne sont point assez ramassées pour former des bourgs ou des villages. Oléarius, qui voyageoit dans leur pays il y a plus de cent cinquante ans, dit que les Russes les avoient soumis jusqu'à un certain point ; que le Czar avoit une garnison dans la ville de Terki, qui étoit au milieu de leur pays, & que les Russes avoient policé, jusqu'à un certain point, les habitans de la ville ; mais ceux de la campagne étoient toujours libres, indépendans, sans Loix & sans mœurs. Ce dernier état est encore celui de ce pays. Il est aisé de comprendre que les Russes, ayant été maîtres d'Asoph & d'Astracan, aient pu former un grand établissement dans la Circassie ; mais cela n'empêche pas qu'aujourd'hui ces peuples ne soient leurs plus grands ennemis, sans être plus dépendans des autres Puissances voisines, qui sont les

Turcs & les Perses, si l'on peut encore compter ceux-ci au nombre des Puissances existantes.

En dernier lieu, les Tartares Circasses ont reçu chez eux ceux des Tartares Nogais & de Crimée, qui ont voulu se soustraire au joug que les Russes ont imposé à la Petite-Tartarie; & ce sont ces hordes combinées & multipliées, qui, en passant le Don, font des courses sur le territoire Russe, & attaquent les lignes que les Impératrices, Elisabeth & Catherine, ont fait construire & fortifier de distance en distance pour la défense de leur Empire. Les Turcs ne peuvent pas les en empêcher, peut-être même ils favorisent ces irruptions. On appelle quelquefois ces Tartares, *Lesghis*, du nom des montagnes qui sont à l'extrémité de leur pays, & qui forment une branche du mont Caucase.

La partie orientale de la Circassie maritime, sur la côte de la mer Noire, s'appelle, suivant quelques Géographes & Voyageurs, le *Pays des Abcasses*; & on prétend que les Turcs y ont une place forte, où ils tiennent une garnison & un petit Bacha; mais rien n'est si barbare

& moins connu que ce pays, sûr-tout l'intérieur.

Mingrelie. En suivant la côte de la mer Noire, on trouve l'ancienne *Colchide*, qui, sous les Empereurs d'Orient, a été appelée la *Lazique*, & se nomme aujourd'hui la *Mingrelie*. Les Géographes la regardent comme faisant partie de la Géorgie Turque, dont le reste est situé derriere elle dans les terres, en tirant vers la mer Caspienne. L'ancienne Colchide étoit principalement fameuse pour avoir servi de théatre à l'expédition connue sous le nom de *Conquête de la Toison d'or.* L'histoire en est presque toute fabuleuse, cependant il y a un fond de vérité. Selon toute apparence, la fertilité de ce pays, ou les mines d'or & d'argent qu'il contenoit, engagerent les plus fameux d'entre les Grecs à faire un armement pour le conquérir. Ils s'embarquerent pour cet effet sur un vaisseau nommé *Argo*, & de là furent appelés Argonautes. On sait qu'ils réussirent dans leur entreprise par le secours de la fameuse Médée, qui étoit peut-être aussi méchante qu'on le dit, mais non aussi sorciere.

On sait que le fleuve du *Phase* arrosoit

la Colchide; il entraînoit beaucoup de paillettes d'or; on les ramassoit, en étendant des peaux de moutons, chargées de leur laine, au fond du fleuve; les paillettes s'y attachoient, & le produit en étoit assez considérable. Le Phase prend sa source dans le mont Caucase; il se jette dans la mer Noire, après un cours assez long, mais lent, ayant peu de pente; ce qui rend ses rivages mal-sains. C'est des bords de ce fleuve que sont originaires ces beaux coqs & ces grosses poules, connus en Europe sous le nom de *faisans*, & qu'on y éleve avec soin, comme un gibier excellent. A l'embouchure de ce fleuve, étoit une ville qui portoit le nom de *Phasis*; plus anciennement elle s'appeloit *Colchos*: par la suite, sous l'Empire Grec, elle s'est nommée *Fazo*; mais elle est entiérement ruinée, & on n'en voit plus que quelques masures.

A l'autre extrémité de la Colchide, étoit une autre ville qui s'appeloit autrefois *Dioscures*, du nom des deux freres Castor & Pollux, que l'on supposoit avoir été transformés en astres, & que les Navigateurs Romains regardoient comme leurs Patrons. Cette ville s'appela, sous les Empereurs Romains, *Sébastopolis*, en

l'honneur d'Auguste ; & sous ce titre, ce fut une grande ville, très commerçante ; mais ce n'est plus à présent qu'un lieu désert & presque inhabité. Les bâtimens turcs continuent cependant à fréquenter ce port & cette rade pour la commodité de leur commerce, & les Marchands construisent des maisons de bois, dans lesquelles ils établissent leurs magasins, & font des échanges contre ce que peuvent leur apporter les Mingreliens, qui consiste en excellent miel, en cire, en fruits secs, en peaux d'animaux sauvages, dont il y en a quelques-uns de particuliers à la Mingrelie ; en toiles de lin, dont on fait une si grande quantité, que le pays ne paye d'autre tribut au Grand-Seigneur qu'une certaine quantité d'aunes de ces toiles de lin, & un nombre d'esclaves de l'un & de l'autre sexe. Il croît naturellement dans le pays de très-bon vin ; mais les Mingreliens ne savent ni le faire ni le conserver.

Quoique les montagnes du *Caucase* s'étendent jusque dans la Mingrelie, elle a des cantons très-fertiles au pied de rochers élevés, où l'on voit de hauts sapins, & dont le sommet est couvert de neige ; mais les habitans sont par-tout

également pareſſeux, agreſtes, barbares, & incapables de tirer parti de leurs richeſſes naturelles. Les Seigneurs, ſi l'on peut dire qu'il y en ait dans ce pays-là, habitent des eſpeces de châteaux, autour deſquels ils forment des haras de chevaux très-conſidérables; ils en fourniſſent les provinces voiſines, telle que la Petite-Tartarie. Il y a dans le pays aſſez de pâturages pour leur nourriture, & même celle des beſtiaux; mais ils n'élevent de ceux-ci que ce qu'il leur en faut pour leurs beſoins; ils ne ſement même du blé que pour leur conſommation. Il y a une eſpece de Prince du pays, qui s'intitule *Dadian* ou Chef de la Juſtice. Les Seigneurs & les payſans ne lui obéiſſent qu'autant qu'ils veulent bien. Il eſt vaſſal du Grand-Seigneur, mais autant que cela lui convient. Les habitans ſont Chrétiens, mais ignorans, & leurs Prêtres ou Papas ſont toujours pris parmi l'eſpece de Nobleſſe de leur pays. Ils vendent à leurs ſujets les Sacremens, & leur font payer juſqu'à l'Office divin, qu'ils ne célebrent qu'en préſence de ceux qui ſont admis à la Communion. Ceux-ci ſont en petit nombre; car ils ſe ſont baptiſer tard, &

participent encore plus tard aux autres Sacremens. Ceux qui n'y ont pas été admis, restent, comme les Catéchumenes, à la porte de l'église, où on va leur lire l'Evangile. L'Office se fait en géorgien ou ibérien, Langue morte, que peu d'entre eux savent écrire, qui a des caracteres particuliers, & qui est d'ailleurs un composé des autres Langues voisines. On a imprimé des Catéchismes & des Livres de prieres dans cette Langue, dans l'Imprimerie de la *Propagande* à Rome. La raison pour laquelle ils reçoivent si tard les Sacremens, c'est que, 1°. les Seigneurs & les sujets veulent se réserver la liberté de vendre leurs enfans de l'un & l'autre sexe, comme esclaves aux Turcs, avant qu'ils aient reçu le Baptême, afin de ne point profaner ce Sacrement: 2°. ils sont persuadés que la premiere Communion efface tous les péchés; ainsi ils veulent se livrer, jusqu'à un certain âge, à toutes sortes de désordres, de vols & de débauches.

Il y a si peu de bourgs & de villages dans la Mingrelie, que l'on n'en comptoit, il y a cinquante ans, que deux, dont l'un se nommoit *Rucs*, & l'autre *Anerguié*.

C'eſt dans le premier que le Prince Dadian demeuroit ; mais on prétend que celui qui regne depuis 1730 a fait bâtir un nouveau château, nommé *Kodeche*, où il a établi ſa réſidence. Quelques Auteurs prétendent que les Turcs tiennent un Bacha ou Commandant à Iſgaour, qui eſt la rade de Sébaſtopolis ; mais cela n'eſt pas bien ſûr.

Principauté de Guriel.

La partie de la Colchide qui s'étend depuis le Phaſe juſqu'auprès de Trébiſonde, s'appelle le *Guriel.* C'eſt une principauté aſſez peuplée pour que l'on aſſure que le Prince, que l'on appelle *Emir*, apparemment parce qu'il eſt Mahométan, puiſſe mettre 50,000 hommes ſous les armes. Les montagnes qui font partie du Caucaſe, s'étendent juſqu'au rivage de la mer Noire. Le Prince de Guriel eſt bien plus ſérieuſement ſoumis à l'Empire Turc, que le Dadian de la Mingrelie ; car il a une garniſon Turque, commandée par un Aga, dans ſa ville capitale de Guriel, que l'on dit être aſſez belle, & où il tient ſa petite Cour. Il y a une pareille garniſon dans la ville de *Ghiuna*, qui eſt le meilleur port de mer de ſes Etats : enfin

il a dans le mont Caucase une forteresse que l'on dit imprenable, & que l'on nomme *Akalsiché*. Elle est aussi occupée par quelques Janissaires, mais qui n'en sortent jamais & y passent toute leur vie. Depuis le seizieme siecle que les Turcs s'en sont rendus maîtres, ils y ont toujours tenu un Bacha, Sangiac ou Aga. Au pied du château, est un bourg de quatre cents maisons de bois, habité par des gens de toute nation, Turcs, Géorgiens, Arméniens, Grecs & Juifs.

Principauté d'Imirette.

Derriere la principauté de Guriel, dans l'intérieur des terres, ou, si l'on veut, du Caucase, est celle d'*Imirette*, qui faisoit partie de l'ancienne Ibérie, aujourd'hui la Géorgie occidentale, dépendante de la Turquie en Asie. Les Voyageurs en appellent aussi le Prince, *Emir*. Il réside dans une ville mal bâtie, mais peuplée, qui porte le nom d'*Imirette*. Ses Etats sont assez étendus, pour que quelques Géographes lui aient donné le titre de royaume. Les habitans sont des montagnards barbares. Le Prince ou Roi a la prétention d'être de la race de David, & soutient même qu'il est l'aîné de cette illustre lignée, &

& que les Princes de la Géorgie orientale ne sont que ses cadets. Malgré cette illustre origine, il se reconnoît Vassal du Grand-Seigneur; & quoiqu'il soit Chrétien, il lui envoie tous les ans, en forme de tribut, quatre-vingts filles charmantes, & autant de beaux garçons. Quoique le pays soit tout hérissé de montagnes, il y a des vallons fertiles, & les habitans en tirent aisément tout ce qui est nécessaire pour leur subsistance; mais ils n'en veulent pas recueillir davantage, méprisent tout superflu, & négligent toute branche de commerce. Les montagnes mêmes leur fournissent de l'or, de l'argent & du fer. Ils se servent des deux premiers métaux pour frapper une monnoie grossiere, & qui a cours dans toute la Géorgie & la Mingrelie. La riviere du Phase, qui s'appelle à présent le *Rione*, traverse le royaume d'Imirette, & c'est sur elle qu'est bâtie la ville de *Cotatis*, que quelques Voyageurs prétendent être la capitale, & qui est peut-être la même que celle d'Imirette, dont je viens de parler. En supposant que ce soient deux villes différentes, le Souverain se tient tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre, & a d'ailleurs

trois forteresses, dont la principale est celle de *Scander*, qui est, par sa nature, de la plus grande force.

Des trois derniers pays que je viens de décrire, les deux premiers, après s'être appelés *Colchide*, ont formé, sous les Empereurs d'Orient, une province nommée *Lazique*; la troisieme faisoit partie de l'Ibérie; ces trois provinces composent la Géorgie Occidentale, ou Géorgie Turque; & il me reste à parler de la Géorgie Orientale, qui formoit autrefois la Géorgie Persane: mais comme l'Empire des Perses est depuis ce siecle-ci entiérement confondu & détruit, ce pays est à présent tout-à-fait indépendant, & n'en est pas plus heureux ni plus tranquille; les peuples, livrés à eux-mêmes, se gouvernant à leur fantaisie, & n'étant plus retenus par le frein d'aucune autorité. Quoi qu'il en soit, je vais répéter ce que les Voyageurs nous apprennent de ce pays, qui s'étend à travers le Caucase, depuis l'ancienne Colchide jusqu'à la mer Caspienne. Il formoit autrefois deux contrées, dont l'une se nommoit *Ibérie*, & étoit tout-à-fait Méditerranée; l'autre, *Albanie*, & s'étendoit le long de ce grand

Géorgie.

lac ou mer intérieure, que l'on appelle encore *mer Caspienne*. C'est de là qu'est sorti un grand nombre de nations barbares, qui, s'étant avancées du côté du Pont-Euxin, & ayant traversé le Tanaïs au dessus des Palus Méotides, passé ensuite le Boristhene, se sont établies dans la Mœsie, ensuite dans l'Illyrie, quelques-unes même ont été beaucoup plus loin. Les Albanois se sont multipliés dans la Macédoine, la Grece, & l'Illyrie maritime; les Alains se sont fait connoître par toute l'Europe, & jusqu'en Italie; les Suaves ou Souabes se sont enfin fixés à l'extrémité orientale de la Germanie, & les Ibériens ont fait presque le tour du Monde connu des Anciens, s'il est vrai que ce soient eux qui se soient établis en Espagne, & aient donné leur nom à un grand fleuve, & à plusieurs provinces de ce royaume. On ne sait guere quel fut le sort de ces pays pendant les premiers temps de l'Empire Romain; il paroît que leurs habitans faisoient partie des nations barbares qui obéissoient à Mithridate. Mais quand celui-ci fut vaincu, elles se retirerent dans les montagnes, & il n'en est plus question jusqu'au qua-

trieme ſiecle de notre Ere ; alors on ſait qu'elles furent converties par les ſoins d'une femme chrétienne, qui, ayant été faite eſclave, & conduite à Bacurius, Roi de ce pays, s'en fit aimer, l'épouſa, & l'engagea à ſe faire baptiſer & à embraſſer le Chriſtianiſme. Les nouveaux Chrétiens reçurent des Evêques qui leur furent envoyés par le Patriarche de Conſtantinople, & depuis ce temps les Géorgiens n'ont ceſſé de profeſſer le Chriſtianiſme ; mais cependant c'eſt une erreur de croire que le nom qu'ils portent leur vient de Saint George, qui n'a point été leur Apôtre, & n'a jamais pénétré dans leur pays. Ce nom dérive de celui de *Gurgiſtan*, que les Perſans lui donnent encore.

Sous les Rois ſucceſſeurs de Bacurius, qui fut converti, comme je l'ai dit, & prit au baptême le nom de David, les Arabes ou Saraſins ont fait pluſieurs irruptions dans la Géorgie ; mais ils en ont été repouſſés, & s'ils en ſont reſtés quelque temps les maîtres, du moins ils n'ont rien changé au Gouvernement ſpirituel ; & les Rois de Géorgie rentrerent à diverſes repriſes dans tous leurs droits. Toute l'ancienne Colchide, la

Mingrelie, & les deux Géorgies Orientale & Occidentale, obéissoient au même Souverain, lorsqu'une branche de la Maison Comnene, qui régnoit à Constantinople, forma un second Empire à Trébisonde. Les Princes de Géorgie firent alliance avec elle. Au milieu du quinzieme siecle, Constantinople ayant été pris par Mahomet II, le petit Empire de Trébisonde subsista seul encore pendant quelques années; mais enfin il fut absolument détruit. On prétend que les fils de David Comnene, dernier Empereur de Trébisonde, s'étant réfugiés en Géorgie, monterent sur ce trône, auquel ils avoient quelques droits, apparemment par leur mere. Il est certain que cette race des Rois de Géorgie eut plusieurs branches, qui se sont séparées au seizieme siecle : l'aînée est celle des Rois d'Imirette, qui, lorsqu'ils étoient maîtres de toute la Géorgie, avoit pour capitale Cotatis. Mais au seizieme siecle, ces Princes, n'étant point assez forts pour rester indépendans, se sont soumis aux Empereurs Turcs; & l'un d'eux ayant fait une nouvelle faute en

partageant ses Etats entre ses fils, il en est résulté que la Géorgie Orientale dont je vais parler, s'est séparée de l'Occidentale que je viens de décrire, & que cette derniere a été encore subdivisée en trois, *Mingrelie*, *Guriel*, & *Imirette*. Nous ne sommes pas bien assurés que le Dadian de la premiere, & l'Emir de la seconde, soient de la même Maison que le Roi d'Imirette ; mais il est certain que les Prnces de Géorgie, dont la famille subsistoit au commencement de ce siecle, en étoient. Comme leur Histoire n'a été écrite, de suite & toute entiere, par aucun Auteur, nous ne pouvons pas dire précisément quand cette Géorgie Orientale s'est encore partagée en deux ; mais on trouve dans le Voyageur Chardin, celui de tous qui nous donne le plus de lumieres sur la Géorgie, où il a séjourné à la fin du dernier siecle, que dès le temps de Thamas, prédécesseur de Scha Abas, la Géorgie Orientale étoit déjà partagée entre deux Princes de la même Maison, dont l'un possédoit la province que l'on nomme le *Caket*, & l'autre celle que l'on appelle le *Carduel*. Ces Princes furent obligés de se rendre tri-

butaires des Sophis de Perse, comme ceux de Mingrelie & de Guriel l'étoient des Turcs. Mais Scha Abas, dit le Grand, trouva moyen de les assujettir encore bien davantage, en obligeant les deux petits Rois à lui donner leurs fils aînés en otage. Il les faisoit élever à la Cour d'Ispahan, jusqu'à ce que leurs peres fussent morts; alors il les investissoit de leurs principautés, après leur avoir fait embrasser le Mahométisme; & au lieu du titre de Roi qu'ils avoient eu auparavant, on ne leur donnoit plus, depuis le temps de Scha Abas, que celui de Vice-Roi. C'est sur ce pied que Chardin a trouvé la Géorgie gouvernée il y a cent ans. Depuis ce temps jusqu'à nos jours, la postérité des Rois de Carduel s'est éteinte; peut-être celle des Rois de Caket subsiste-t-elle encore; du moins c'est de cette branche de la Maison des Rois de Géorgie, qu'étoient le Prince Héraclius & son pere Teymuras. Celui-ci régnoit encore sur la Géorgie en 1754: il faisoit commander ses armées par son fils; & au milieu des troubles affreux qui désoloient la Perse, ils se sont soutenus avec bravoure & prudence; ils ont même acquis

de la gloire, & non seulement conservé les Etats de leurs peres, mais même conquis quelques provinces de l'Empire Persan. Teymuras étant mort, son fils a été chassé de sa patrie, dévastée comme le reste de la Perse. Il a passé les dernieres années de sa vie à la Cour de Pétersbourg, qui lui a servi d'asile : il y a été révéré & considéré, admiré même de ceux qui le connoissoient parfaitement, & pouvoient converser avec lui ; il professoit la Religion Chrétienne, suivant le Rit Russe, & en remplissoit exactement tous les devoirs. L'Impératrice Elisabeth lui avoit accordé un traitement considérable ; & l'on disoit qu'il lui avoit fait hommage des Etats qui lui appartenoient légitimement, mais dont il avoit été dépouillé. Enfin Héraclius avoit été si reconnoissant des bienfaits de cette Impératrice, qu'ayant été informé de l'état désespéré où elle se trouva peu avant sa mort, il tomba malade lui-même, & expira à Pétersbourg le même jour qu'elle. L'Impératrice de Russie régnante s'est autorisée des cessions & de l'hommage d'Héraclius, pour faire des actes de souveraineté, ou du moins de suzeraineté dans les malheureux restes

de la Géorgie : elle y a fait passer d'Astracan quelques troupes qui, peut-être, ont contribué à établir, sur les ruines de *Teflis*, un Prince auquel les Russes donnent le nom de *Kan.* Nous avons lu depuis peu dans les Gazettes, que le Ministre de Russie se plaignoit à la Porte de ce qu'un Pacha Turc inquiétoit le Kan de Teflis, Vassal, disoit-on, & protégé de l'Impératrice. Le Ministere Othoman a bien sçu répondre que les Princes de Géorgie étoient plutôt Vassaux du Grand-Seigneur, que de l'Impératrice de Russie. Mais quoi qu'il en arrive, il est certain que les prétentions de ces deux grandes Puissances sur la Géorgie, n'ont plus pour objet que des pays ravagés, dévastés, ruinés de fond en comble, & en plus grande partie déserts & inhabités. Il est impossible de savoir au juste quel est l'état de ces provinces, qui, il y a cent ans, étoient très-florissantes, comme on en pourra juger par ce que je vais en dire, d'après le Voyageur Chardin.

La plus grande partie de ce pays étoit très-fertile ; on y trouvoit tout ce qui est nécessaire à la vie ; du blé, dont on faisoit d'excellent pain, de bonne

viande, tant de boucherie que volaille & gibier, de bon vin & à très-bon marché, du lait, de l'huile, du miel, du poiſſon, des légumes, & des fruits de toute eſpece: les cochons y étoient en abondance & excellens ; le peuple en faiſoit ſa nourriture ordinaire. S'il manquoit quelque choſe aux habitans, ils pouvoient aiſément ſe le procurer par le commerce de la cire, du miel, de la ſoie, des cuirs de bœufs, & des fourrures. Les hommes y étoient beaux, bien faits, braves, & naturellement ſpirituels ; d'ailleurs, leur mauvaiſe éducation & leurs faux principes étoient cauſe que la plupart étoient fourbes & méchans. Les femmes ſoutenoient la réputation qu'elles avoient depuis long-temps, d'être les plus belles & les plus ſéduiſantes de l'Aſie. Elles faiſoient l'ornement des ſérails de Turquie & de Perſe ; mais celles qui avoient le plus de mérite, paſſoient pour intrigantes & méchantes : l'Hiſtoire prouve qu'elles ont eu la plus grande part aux révolutions de ces Empires. Les Géorgiens étoient Chrétiens ; leur créance étoit conforme à celle des Grecs ; leur Rit à peu près ſemblable ; & la Langue dans laquelle ils faiſoient

l'Office, étoit l'ancien idiome de leur pays, qui ne différoit de celui encore usité parmi eux, qu'à peu près autant que le grec littéral differe du grec vulgaire. Elle avoit deux dialectes, dont l'un étoit l'ancien ibérien, & l'autre l'ancien albanois. Depuis deux ou trois siecles, leurs Evêques & leurs Prêtres avoient cessé d'être en relation avec le Patriarche de Constantinople, & chaque Prince des différentes provinces de la Géorgie avoit son Patriarche à part, qui s'intituloit *Catholicos*. Il étoit en si grande considération dans le pays, que le Prince qui s'étoit arrogé le droit de le nommer, conféroit ordinairement cette dignité à son frere, ou à un de ses plus proches parens, qu'il faisoit, pour cet effet, ordonner Prêtre, & revêtir de l'habit monacal. Au reste, il ne falloit pas être bien savant pour posséder les premieres dignités ecclésiastiques en Géorgie, puisqu'en général les Evêques & les Prêtres y étoient tous d'une ignorance crasse & d'une ivrognerie scandaleuse. Ils étoient tous mariés, & l'on prétend que quand ils avoient d'autres choses à faire que d'exercer les fonctions de leur

ministere, comme, par exemple, lorsqu'ils alloient à la guerre, ils chargeoient leurs femmes de faire l'Office, de prêcher & de confesser à leur place. Il semble qu'un des dogmes de leur Religion fut de s'enivrer réguliérement toutes les bonnes fêtes. Chardin prétend avoir entendu dire à un Catholicos, que quiconque n'étoit pas ivre le soir de Noël & de Pâques, méritoit d'être excommunié. Un autre principe aussi absurde, c'est que les Géorgiens ne se font aucun scrupule de vendre leurs enfans de l'un & de l'autre sexe, sur-tout les filles, aux Turcs ou aux Persans, quoiqu'ils n'ignorent pas qu'on les forcera à embrasser la Religion Mahométane. Les Seigneurs vendent leurs sujets, les Evêques, & les Prêtres mêmes, vendent les leurs, & qui plus est, ils s'en dérobent les uns aux autres pour les vendre. Les Princes de Carduel & de Caket, descendans de la Maison Royale de David, faisoient semblant d'embrasser la Religion Mahométane, & se faisoient circoncire pour occuper des places importantes à la Cour des Sophis, telles que celles de Gouverneur d'Ispahan, de Divan-Bey, c'est-à-dire Ministre d'Etat, & enfin de Vice-Roi dans le pays

où avoient régné leurs ancêtres : mais le Patriarche, les Evêques & les Prêtres leur donnoient en quelque façon l'absolution de cette apostasie, parce qu'ils savoient bien qu'au fond du cœur ils n'en étoient pas moins attachés au Christianisme. En effet, malgré ce Mahométisme politique & apparent, ils ne souffroient point de mosquées dans leur ville capitale. La province de Caket n'étoit pas aussi fertile & aussi cultivée que celle de Carduel. Elle avoit peu de bourgs & de villages, & une seule ville nommée *Zagan*. La plupart des habitans vivoient comme les Tartares, sous des tentes. Le Carduel, au contraire, étoit bien cultivé, comme son nom l'indique; car *Carduel*, dans l'ancienne Langue du pays, veut dire Cultivateur. Elle avoit trois villes, & un château fortifié & assez beau, nommé *Suram*, où les Rois du pays faisoient autrefois leur résidence. La principale ville, ou capitale du pays, étoit *Teflis*, sur la riviere de *Chur*, autrefois le *Cyrus*. C'étoit, il y a cent ans, une grande & belle ville, riche, commerçante, & bien peuplée, quoique les maisons en fussent peu magnifiques,

les rues mal pavées, les murailles foibles & basses; mais il y avoit de beaux édifices publics, tels que des basars, des caravenserais, & des bains d'eaux naturellement chaudes, dont tout le monde se servoit: on prétend même qu'elles ont donné le nom à la ville, qui n'est pas fort ancienne, car on n'a point de preuve de son existence avant le neuvieme siecle.

Elle étoit défendue par une citadelle, qui n'auroit pas passé pour être bien redoutable en Europe, mais qui pouvoit arrêter les Tartares & en imposer aux Géorgiens. Elle a été bâtie en 1576 par les Turcs, dans un moment où ils se trouverent maîtres de cette partie de la Géorgie. Elle étoit toujours gardée par des Persans Mahométans, qui y avoient une petite mosquée, avec un minaret d'où leurs Prêtres n'osoient pas appeler tout haut à la priere, de peur de faire révolter le peuple, qui étoit tout entier Chrétien, & ne vouloit souffrir aucun culte étranger dans la ville. On y comptoit vingt mille Géorgiens, dont plusieurs Seigneurs, qui joignoient à leur bonne mine, le faste d'un train considérable,

& étoient vêtus à la Persienne, excepté qu'ils ne portoient point de turban. Leurs femmes imitoient les modes des dames Persanes d'Ispahan; c'étoit surtout à la Cour de Teflis que l'on suivoit les usages, & que l'on imitoit le luxe de celles des Sophis de Perse; ce qui étoit d'autant plus naturel, que les Vice-Rois de Géorgie y avoient presque toujours passé leur jeunesse. En général, les Géorgiens de Teflis étoient fiers & paresseux; mais tout le commerce, le négoce & les richesses se trouvoient entre les mains des Arméniens, dont le nombre étoit, dans la capitale, égal à celui des Géorgiens mêmes. Ils y étoient méprisés des Géorgiens, à peu près comme les Juifs le sont des Chrétiens en Europe; mais ils s'en consoloient en faisant de grandes fortunes. Il y avoit dans Teflis sept églises du Rit Grec ou Géorgien, & cinq du Rit Arménien. La Patriarcale, auprès de laquelle résidoit le Catholicos, s'appeloit *Sion*; elle étoit belle, & avoit été décorée par quelques Princes, qui, quoiqu'obligés de professer le Mahométisme & de porter le turban rouge, étoient toujours Chrétiens dans le cœur.

Dans une autre église, dédiée à Saint George, on prétendoit posséder une partie de son crâne ; dans une troisieme, nommée l'église d'*Abgar*, on montroit l'original, ou au moins une copie du portrait de Jésus-Christ, envoyé de son vivant même, à Abgar, Roi d'Edesse en Mésopotamie : cette image passoit pour miraculeuse. Les deux autres belles & grandes villes du Carduel ou Géorgie Persane, s'appeloient *Goris* & *Cipiche*.

Tel étoit l'état de la Géorgie il y a cent ans : encore une fois, les choses doivent être bien changées depuis ce temps. Quiconque voudra connoître l'histoire des révolutions de ce pays, depuis le commencement de ce siecle jusqu'à l'an 1754, doit lire un petit Ouvrage que M. Peyssonel a fait imprimer cette année-là à Paris. Il n'a pas deux cents pages ; mais c'est un morceau très-agréablement écrit, & très-intéressant.

Revenons aux côtes de la mer Noire, & suivons-les pour continuer de décrire la Turquie Asiatique. La plus grande province de cet Empire est la *Natolie* ; elle s'étend en partie sur les côtes de la mer

La Natolie.

Noire

Noire ou Pont-Euxin, ſur celles de la mer de Marmora ou Propontide, & enfin ſur la Méditerranée, dans une étendue de plus de quatre cent quatre-vingts lieues de longueur, & d'environ quatre cent quatre-vingts de profondeur dans les terres; de ſorte que cette province ſeule de la Turquie eſt auſſi grande que la France. On la ſubdiviſe en quatre parties principales, qui ſont, la *Natolie* propre, l'*Amaſie*, la *Caramanie*, & l'*Aladulie* : je ne dois pas en ſéparer les iſles qui ſont voiſines de ces côtes, dont quelques-unes ſont compriſes dans le nombre de celles de l'Archipel, mais ſont regardées comme dépendantes de l'Aſie. Les plus conſidérables ſont *Chypre* & *Rhodes*. Toute cette grande province étoit connue des Anciens ſous le nom d'*Aſie-Mineure*, & ſe ſubdiviſoit en royaumes du *Pont*, de *Paphlagonie*, & de *Bithynie*. On trouvoit enſuite la *Troade*, la *Myſie*, la *Phrygie*, la *Lydie*, l'*Ionie*, la *Carie*, la *Lycie*, la *Pamphilie*, les *Deux-Cilicies*. Derriere ces deux provinces maritimes, on trouvoit dans les terres le royaume d'*Arménie*, dont une partie avoit ſes Rois particuliers, & fut enſuite ſoumiſe aux Empereurs Romains

& Grecs, & l'eſt à ceux des Turcs. Le reſte a dépendu de l'Empire des Perſes, de celui des Parthes, & enfin de celui des Sophis, qui n'a été détruit & diviſé que de nos jours. Derriere le royaume du Pont, étoit la *Cappadoce*; & l'on trouvoit derriere les provinces de Paphlagonie, de Galatie, de Pamphilie & de Cilicie, celles de *Piſidie*, de *Lycaonie*, & d'*Iſaurie*.

Tout rappelle dans ce pays la mémoire des plus grands événemens de l'Hiſtoire ancienne, Grecque & Romaine, même de celle des Empereurs d'Orient & des premieres conquêtes des Turcs; mais il faut avoir parfaitement étudié cette hiſtoire, pour en reconnoître le théatre dans ces contrées malheureuſes & dévaſtées, où, juſqu'aux noms, tout eſt changé. Il n'en eſt pas de l'Aſie-Mineure comme de l'Italie : dans ce dernier pays, non ſeulement on y voit quelques magnifiques débris d'anciens monumens, mais tout ce qui a été détruit a été remplacé par des bâtimens modernes, aſſez beaux pour conſoler les voyageurs de ce qu'ils ont à regretter. Au contraire, dans la Natolie les Turcs ſe ſont barbarement appliqués à faire diſparoître les précieux reſtes d'antiquités, & n'ont rien ſubſtitué à leur place. Dans

quelque triste état que soient ces malheureuses régions, nous allons les parcourir, & indiquer ce qu'elles sont à présent, & même ce qu'elles ont été, & ce qui s'y est passé de plus intéressant.

Les villes que l'on trouve sur les côtes de la mer Noire, immédiatement après celles du pays de Guriel, appartenoient autrefois au royaume du Pont, fameux pour avoir été gouverné par le grand Mithridate, cet ennemi implacable des Romains, que Cicéron regardoit comme le plus grand des Rois & des Conquérans après Alexandre le Grand; mais il s'en faut bien que son royaume ait été aussi considérable avant son regne, qu'il l'a été depuis. Sans chercher d'autre étymologie du nom de *Pont*, que celle qui est commune à toutes les mers, auxquelles les Latins donnoient le nom de *Pontus*, en y ajoutant des surnoms pour les différencier, nous devons croire que c'est le voisinage du Pont-Euxin qui a donné le sien à ce royaume, dont les habitans s'appeloient d'abord *Charybes*, & furent soumis, ainsi que les Cappadociens leurs voisins, & par le grand Cyrus, Roi de Perse. Sous le regne de Darius, fils d'Hystapes, successeur de Cambyse, fils de Cyrus, le Le Pont.

Pont fut détaché de l'Empire des Perſes; on en forma un royaume en faveur d'*Artabaſe*, auquel ſuccéda *Rodobate*, & à celui-ci *Mithridate I*, qui voulut ſe ſouſtraire au tribut que ſes prédéceſſeurs payoient aux Rois de Perſe. Artaxerxès Memnon fit rentrer ce Roi dans ſa dépendance. *Ariobarzane*, ſucceſſeur de Mithridate I, régnoit du temps qu'Alexandre ſoumit l'Empire des Perſes. Il ſe garda bien de réſiſter à ce Conquérant; mais *Mithridate II* ſecoua le joug des Macédoniens ſous le regne d'Antigone. *Mithridate III* ajouta à ſon royaume la Cappadoce & la Paphlagonie. Ses ſucceſſeurs *Ariobarzane II*, *Mithridate IV* & *Mithridate V*, ſe ſoutinrent contre les deſcendans d'Antigone & d'Antiochus, faiſant la guerre tantôt aux uns & tantôt aux autres. *Pharnace I*, fils de Mithridate V, fut le premier qui eut guerre avec les Romains. Son fils *Mithridate VI* fit alliance avec eux, les ayant reconnus pour légitimes héritiers d'Attale, Roi de Pergame. Enfin *Mithridate VII* illuſtra véritablement le trône ſur lequel il monta, cent vingt-trois ans avant la naiſſance de J. C. Il avoit, ce qu'on remarque dans preſque tous les grands hommes de l'An-

tiquité, des qualités ſupérieures, & de grands vices. Il faut lire ſa vie dans Plutarque & dans les autres Hiſtoriens de Rome; c'eſt une des plus belles, des plus intéreſſantes & même des plus ſingulieres de l'Hiſtoire ancienne. Il mourut ſoixante-quatre ans avant notre Ere. Son fils *Pharnace*, qui s'étoit révolté contre lui, fut reconnu pour Roi du Boſphore, qui ne faiſoit qu'une partie du royaume de ſon pere, & reçut le beau titre d'Ami & d'Allié du Peuple Romain; mais il ne jouit pas long-temps de ces bienfaits, qu'il avoit achetés par une conduite honteuſe, & en livrant le reſte des tréſors de Mithridate. Voyant les troupes Romaines retournées en Italie, & cette République agitée de troubles intérieurs, il voulut ſecouer le joug, & attira ſur lui les armes de Céſar, qui, ayant été vainqueur de Pompée, le fut encore bien plus aiſément de Pharnace. C'eſt alors que Céſar dit ce fameux mot : *Je ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.* Pharnace ayant été tué, ſon fils *Darius*, qui n'avoit fait que ſuivre les exemples de ſon pere en ſe révoltant contre lui, fut reconnu pour Roi de Pont; mais Roi foible, ſans for-

ces, ſans troupes, ſans richeſſes, ſans conſidération, lui & ſes ſucceſſeurs furent du nombre de ces Rois qui faiſoient baſſement leur cour aux Empereurs Romains, & même aux ſimples citoyens de Rome. Du nombre de ces petits Rois fut *Polémon*, qui vivoit ſous Caligula. Il n'eut qu'une portion, faiſant environ le tiers de l'ancien royaume de Pont, d'où vint que l'on ſurnomma cette partie *Pontus Polemonicus*; les deux autres portions ſe nommerent, l'une *Pontus Galaticus*, & l'autre *Pontus Cappadocus*, parce qu'elles étoient voiſines du pays des Galates & de la Cappadoce. Bientôt ces trois parties ne formerent qu'une province Romaine, que l'on appela *Province Pontique*. Elle conſerva ce nom ſous les Empereurs d'Orient, s'étendit même ſur pluſieurs autres provinces, & forma un grand exarcat de l'Empire Grec. En 1204, les Latins ayant pris Conſtantinople & dépoſſédé les Comnene, deux Princes de cette Maiſon, *David* & *Alexis*, ſe réfugierent dans la province Pontique; l'un s'établit à Héraclée, l'autre à Trébiſonde, & ils prirent le titre d'Empereur. Les deſcendans d'Alexis ont conti-

nué de le porter, même après que leurs ancêtres furent rentrés dans Constantinople. Cet Empire de Trébisonde subsista quelques années après la conquête que Mahomet II fit de Constantinople en 1453; mais en 1461 ce petit Empire finit, après avoir subsisté pendant deux cent cinquante ans. David Comnene fut fait prisonnier, & conduit en triomphe à Constantinople par Mahomet II en 1461. Ce barbare vainqueur le fit mourir sur son refus d'embrasser la Religion Mahométane, & fit circoncire l'aîné de ses fils. De nos jours, nous avons appris que son fils puîné, nommé *Nicéphore*, se réfugia d'abord dans l'Arménie auprès de Sara sa tante, mere d'Ussum Cassan, Roi d'une partie de la Perse, dont j'aurai occasion de parler dans la suite de ce Volume. Sara fit passer son neveu de la Perse dans cette extrémité de la Grece, habitée par les Mainotes, descendans des anciens Spartiates, qui se sont toujours maintenus libres contre la tyrannie des Turcs. Nicéphore Comnene trouva dans cet asile des parens assez proches; c'étoient les Cantacuzenes, qui comptoient comme lui parmi leurs ancêtres des Empereurs de Constantinople. Les descendans de

Nicéphore Comnene furent, pendant quelques générations, *Protogérontes*, c'eſt-à-dire, premiers Magiſtrats du pays des Maïnotes; mais à la fin du ſeizieme ſiecle, la diviſion ſe mit parmi les Maïnotes; un nommé *Liberazzi* s'étant accrédité dans le pays, & étant ennemi des *Stéphanopoliani* (c'étoit le ſurnom qu'avoient pris les Comnene dans la Laconie), les força à ſortir du pays & à ſe réfugier dans l'iſle de Corſe, avec un Evêque & des Moines de l'Ordre de Saint Baſile, qui paſſoient dans cette iſle pour y fonder une Colonie Grecque, dont Conſtantin Stéphanopoliani, ou, pour mieux dire, Comnene, devint le Chef pendant plus d'un ſiecle. Ces rejetons de la Maiſon Impériale de Comnene ont gouverné la Colonie Grecque d'Ajaccio en Corſe, à laquelle ils ont donné le nom de Stéphanopoli. Les Génois, qui avoient d'abord reçu ces étrangers à bras ouverts, les ont enſuite perſécutés & maltraités; mais enfin le petit royaume de Corſe ayant été ſoumis au Roi de France, Démétrius Stéphanopoliani a trouvé moyen de faire connoître ſon illuſtre origine, & de raſſembler ſes preuves; les titres qu'il a produits ont paru ſi

authentiques, que le Roi, par des Lettres-Patentes du mois d'Avril 1782, l'a reconnu pour descendant de David Comnene, dernier Empereur de Trébisonde. Ces Lettres ont été enregistrées au Parlement le 2 Septembre suivant. En conséquence nous avons vu, l'année derniere, le Comte & la Comtesse Comnene présentés à la Cour, avec les distinctions dues à l'éclat & à l'ancienneté de leur noblesse.

Revenons aux villes de l'ancien royaume de Pont, dont un petit nombre subsistent encore. *Trapeza*, que l'on a appelée depuis *Trébisonde*, avoit été bâtie par les habitans de Sinope, & paya long-temps un tribut annuel à cette ville, qu'elle regardoit comme sa mere patrie. Nous voyons dans l'Histoire de la retraite des dix mille par Xénophon, que cette dépendance subsistoit encore, lorsque les dix mille passerent à Trapeze en revenant de la Perse pour regagner leur patrie, en suivant les côtes de la mer Noire. Cette ville prit par la suite le nom de *Trébisonde*. Sa situation étoit très-remarquable, son port excellent, & elle paroissoit inattaquable du côté de la terre, étant de toutes parts

environnée de hautes montagnes escarpées. C'est sans doute cette situation qui engagea les Princes de la Maison Comnene, chassés de Constantinople par Baudouin, Comte de Flandre, de faire de Trébisonde la capitale d'un second Empire Grec. Je viens de dire quel a été son sort. Après avoir perdu ses Empereurs, Trébisonde n'en est pas moins demeurée une ville considérable, assez riche, & très-marchande. Cependant on n'y voit plus aucuns monumens, ni des Empereurs d'Orient, ni même de ceux de Trébisonde. Elle a éprouvé plusieurs incendies, & même quelques pillages, malgré la force de ses murailles, relevées par l'Empereur Justinien, de ses tours crenelées, & d'une espece de citadelle dont les fossés sont taillés dans le roc, & qui défend le seul endroit par lequel on puisse y aborder du côté de la terre. L'on voit par des médailles de l'Empereur Adrien, qu'il fit réparer le port de Trébisonde. On attribue aussi un de ses moles aux Génois, qui en furent quelque temps les maîtres. Un Tyran, nommé *Constantin Gabras*, y a fait aussi quelque chose; mais les Turcs,

loin de l'augmenter & de la réparer, ont tout laissé dépérir ; cependant on y compte encore vingt mille ames.

En suivant la côte, tirant du côté de Constantinople, on trouve la ville de *Cérasonte*, qui est, dit-on, encore assez considérable, commandée par un château bâti par les Empereurs de Trébisonde. Le premier nom de cette ville a été *Cérasus*. C'est dans ses environs que l'on a cueilli les premieres cerises, petit fruit délicieux, que Lucullus fit connoître à Rome, & qui a depuis bien réussi dans nos contrées ; on n'en mange nulle part de meilleures qu'aux environs de Paris. Par la suite Cerasus prit le nom de *Pharnacia*, de Pharnace, fils de Mithridate, qui la fit rebâtir & y établit sa résidence ; mais elle a repris & porte encore à peu près son ancien nom.

Polemonium étoit encore une ville maritime, qui devoit son nom à Polémon, premier du nom, que Marc-Antoine établit Roi du Pont, mais en laissant à ce royaume bien moins d'étendue qu'il n'en avoit eu sous Mithridate & sous Pharnace. C'est dans le Pont Polémonique que couloit le fleuve *Thermodon*, illustré par le séjour des

Amazones, qui, dit-on, avoient autrefois habité sur ses bords. On sait que ces Héroïnes, dont l'histoire est au moins romanesque, si elle n'est pas tout-à-fait fabuleuse, étoient des femmes de Nation Scythe, qui, après la défaite & la mort de leurs maris, préserverent leur pays du joug & de la tyrannie du Roi d'Egypte, Sésostris. Elle formerent, dit-on, une République toute guerriere. La force & l'autorité y étoient réservées à leur sexe, exclusivement au nôtre. Leurs premieres Reines furent illustres sous les noms d'*Antiope* & de *Martesie*. La Reine *Panthésilée* conduisit du secours au Roi Priam, dont la ville capitale étoit assiégée par les Grecs. La derniere fois que l'on entend parler des Amazones, c'est lors des conquêtes d'Alexandre. On sait que *Talestris*, leur Reine, vint le trouver, non pour le combattre, mais pour faire alliance avec lui, & dans l'espérance de voir naître d'eux un fils, qui ne pouvoit manquer d'être un véritable Héros. Du temps de Mithridate, on montroit encore dans le Pont, sur le bord du Thermodon, la ville de *Thémiscire*, que l'on prétend avoir été la capitale des Amazones.

Le fleuve *Lycus* étoit le second de ceux qui arrosoient le royaume de Pont. On trouvoit sur ses bords la ville de *Zéla*, fameuse par la victoire que César y remporta sur un des Généraux de Pompée, qui avoit fortifié cette ville & lui avoit donné le nom de *Mégalopolis*. Sous l'empire de Constantin, Zéla devint la capitale d'une partie de la Pontique, que l'on appela l'*Hellénopontus*. Toujours sur le fleuve Lycus, étoit la ville de *Néocésarée*, dont le nom montre qu'elle fut bâtie ou du moins rétablie par César; elle devint par là suite capitale de cette partie de la Pontique qui fut nommée *Cappadocienne*. A l'embouchure du Lycus dans l'Iris, étoit *Sébaste* ou *Sébastopolis*, ainsi appelée en l'honneur d'Auguste : elle étoit à peu de distance du mont *Stella*, au pied duquel Pompée vainquit Mithridate. Cette *Sébaste Pontique* (ainsi surnommée, pour la distinguer d'un grand nombre d'autres villes de ce nom répandues en Asie), étoit déjà soumise à Bajazet, Empereur des Turcs, lorsque Tamerlan vint l'assiéger en 1394. Elle lui résista; mais enfin il la prit, y fit un carnage épouvantable des habitans,

& n'y laissa pas pierre sur pierre : elle a cependant été rebâtie, & subsiste, mais en très-mauvais état, sous le nom de *Sivas*. La ville de *Comana*, la plus reculée du royaume de Pont, du côté de la Cappadoce, étoit située sur le fleuve Iris. En descendant de ce fleuve, on trouvoit *Amasie*, que l'on nomme à présent *Casalmach*. C'étoit autrefois, dit-on, la résidence du fameux Mithridate ; c'est aujourd'hui celle d'un Sangiac Turc. L'embouchure de l'Iris dans la mer Noire est un peu au dessous d'Amasie, & forme un port naturel & très-bon, où de gros vaisseaux pourroient se retirer & être en sûreté. Il y avoit encore dans le Pont deux autres villes, savoir, *Cabire*, auprès de laquelle Lucullus vainquit Mithridate ; elle s'appeloit aussi *Diospolis* ; & *Eupatorie*, bâtie par Mithridate Eupator, pere du grand Mithridate. Pompée ayant vaincu ce dernier, fit raser Eupatorie, & bâtir à sa place une nouvelle ville, que l'on appela *Pompéïopolis*. Enfin le fleuve *Halis* séparoit le Pont d'avec la Paphlagonie, la Galatie & la Cappadoce.

La Paphlagonie.

La *Paphlagonie* s'étendoit sur la côte du Pont-Euxin, depuis le fleuve Halis

jusqu'à la Bithynie. Avant le regne du grand Mithridate, elle avoit une étendue fort considérable ; mais ce Monarque en ayant joint une partie au Pont, n'avoit conservé le nom de *Paphlagonie* qu'à un pays d'assez petite étendue. Elle ne renfermoit qu'une seule ville de quelque conséquence ; c'étoit *Sinope*, une des plus riches & des plus commerçantes de l'Asie-Mineure. Elle faisoit remonter son origine, & datoit sa fondation du temps des Argonautes ; & l'on croyoit qu'un certain *Autolycus*, un des compagnons de Jason, en avoit jeté les fondemens. Elle occupoit une presqu'isle, dont l'isthme étoit & est encore défendu par un château, ce qui la rendoit très-forte ; cependant elle fut d'abord assez petite, & ne parvint à un certain degré de grandeur & de puissance, que lorsque les Milésiens y eurent envoyé une Colonie. Mais peu après elle se trouva en état d'en envoyer elle-même à Cérasus ou Cérasunte, & de fonder la ville de Trapeze ou Trébisonde. Elle eut quelque temps ses Rois particuliers, jusqu'à ce qu'un des Mithridates, Roi de Pont, ancêtre du grand Mithridate, s'en rendit le maître. Ce dernier la regardant

comme une des villes la plus importante de ses Etats, en fit sa résidence. Mais Lucullus l'ayant vaincu, soumit Sinope aux Romains, & les Ciliciens s'en étant emparés, il les en chassa. Il y établit une Colonie Romaine, qui s'y trouva d'autant mieux, que la ville & les campagnes des environs étoient très-agréables. Lucullus emporta à Rome la statue d'Autolycus, qui étoit un chef-d'œuvre de l'Art; elle avoit, dit-on, rendu des oracles, & étoit comme le Palladium de Sinope. Depuis ce moment, cette ville ne cessa d'être fidele & attachée aux Romains, qui en faisoient un grand usage pour leur commerce & leur navigation sur le Pont-Euxin. Nous avons encore grand nombre de médailles frappées à Sinope, dont les légendes, grecques & latines, prouvent que cette ville a toujours continué de prendre le titre de Colonie Romaine, sur la fin de la République, & sous les premiers Empereurs. Elle avoit pour armes, ou pour symbole, un poisson, ce qui indique que l'on faisoit dans cette ville des pêches abondantes : encore à présent, il s'y fait un commerce très-considérable de poisson, sur-tout

de

de jeunes thons, que l'on nomme dans ces cantons *Pélamides*. Il se fabrique aussi dans cette ville des cables & autres cordages, qui passent à Constantinople & dans tous les ports de la mer Noire & de l'Empire Turc. Les Ptolomées transporterent autrefois de Sinope en Egypte une belle statue de Jupiter, qu'ils placerent avec distinction dans un temple d'Alexandrie, où elle devint, sous le nom de Sérapis, une des Idoles les plus révérées de l'Egypte.

Ce qu'il y a à présent de plus beau & de plus remarquable dans Sinope, ce sont ses murailles. Strabon, qui vivoit sous l'Empire d'Auguste, fait l'éloge de celles qui existoient de son temps; mais on ne peut croire qu'il parle de celles qu'on voit encore. Celles-ci ont été sans doute bâties par les Empereurs Grecs, sur les fondemens des anciennes. Elles sont à double rempart, défendues par des tours pentagones, qui présentent des angles à la campagne. La preuve qu'elles ne sont pas toutes antiques, c'est qu'on y voit beaucoup de fragmens de colonnes, de pilastres, de frises, de chapiteaux, & d'inscriptions

grecques & latines, provenans sans doute des ruines des temples qui étoient dans la ville; entre autres, d'un fameux gymnase & de quelques portiques, à présent transformés en bazars ou marchés. Les eaux sont excellentes à Sinope & aux environs, où il croît beaucoup d'oliviers.

Les Empereurs Grecs, aux onzieme & douzieme siecles, avoient établi à Sinope des Princes Vassaux de leur couronne; mais lorsque les Latins s'emparerent de Constantinople, & que les Comnenes formerent un nouvel Empire à Trébizonde, Sinope en fit partie. Au quinzieme siecle, un Prince Mahométan l'enleva aux Grecs. En 1461, Mahomet II ayant fait la conquête de Trébizonde, força ce petit Souverain à lui céder Sinope; depuis, cette ville est restée soumise à la Porte, & est regardée comme une des plus intéressantes de celles situées sur la mer Noire. On y fait un grand débit d'ouvrages de menuiserie, pour lesquels on emploie les bois d'érable, de noyer & d'olivier, très-communs dans ce pays. Nous ne pouvons pas finir l'article de

Sinope, sans remarquer qu'elle étoit la patrie de Diogene le Cynique.

Le reste de la Paphlagonie contenoit, dit-on, des villes, dont on ne voit plus que le nom sur les anciennes cartes, telles que *Gangara* & *Germanopolis*. Passons à l'ancienne Bithynie, que l'on trouvoit en suivant les côtes du Pont-Euxin, & qui s'étendoit même sur celles de la Propontide. C'étoit une grande province, qui avoit été habitée autrefois par des peuples nommés *Bébryces*, & avoit porté le nom de *Mygdonie*. Ensuite, des peuples Thraces, nommés les *Thinyens* ou les *Bithyniens*, s'y établirent, & donnerent leur nom au pays, que l'on appela aussi quelquefois *Thrace Asiatique*. Il avoit de tout temps obéi à des Rois ; le plus ancien que l'on connoisse s'appeloit *Amycus*, & vivoit du temps des Argonautes. Depuis celui-ci jusqu'à l'entrée des Romains en Asie, il y avoit eu, dit-on, quarante-neuf Monarques successifs en Bithynie. Ils s'étoient reconnus Vassaux ou Tributaires d'abord des Assyriens, des Medes, des Perses, & enfin du grand Alexandre. Après la mort de ce Conquérant, *Nicomede I*, Roi de Bithynie, ayant

La Bithynie.

fort imprudemment pris le parti d'Antigone Gonatas, contre Antiochus Soter; & craignant le ressentiment de celui-ci, se vit forcé d'appeler à son secours les Gaulois, qui avoient pénétré jusque dans la Thrace. Il les engagea à passer la mer, fit un traité avec eux, & se défendit par leur secours. Se trouvant ensuite bien embarrassé de ces hôtes incommodes, il les envoya plus avant dans les terres, & les établit dans ce que l'on a appelé par la suite la *Galatie* ou *Gallo-Grece*. *Prusias*, petit-fils de Nicomede I, est fameux principalement pour avoir donné retraite dans sa Cour au grand Annibal, cet ennemi juré des Romains, qui le poursuivirent avec un acharnement qui étoit bien la preuve de la crainte qu'il leur avoit inspirée. Ils sentirent qu'ils ne seroient jamais les maîtres du Monde tant qu'Annibal vivroit, & chargerent Flaminius de déterminer Prusias à le leur livrer. Ce foible Prince n'y consentit qu'avec beaucoup de peine. Annibal lui avoit rendu de grands services, en l'aidant à vaincre & à écarter les Galates. Mais Prusias craignoit que les Romains n'appuyassent contre lui les prétentions d'Eumene,

Roi de Pergame. On doit se rappeler à cette occasion les belles scenes de la Tragédie de Nicomede, par Pierre Corneille. Enfin Annibal s'apperçut que Prusias étoit résolu à le livrer aux Romains; il s'enferma dans la ville de Libyssa, qui lui avoit été accordée pour place de sûreté, & s'y donna la mort. Il y fut enterré; on y voyoit encore son tombeau du temps de Pline & de Strabon. Le Roi de Bithynie, non content d'avoir acheté l'amitié de Rome par cette trahison, fit les plus grandes bassesses pour prouver au Sénat son dévouement & sa soumission. Il se rendit lui-même dans cette capitale du Monde, & s'y déshonora par une conduite lâche, &, pour ainsi dire, imbécille. Il n'en fut guere plus avancé. Les Romains ne lui permirent pas d'agrandir ses Etats; mais à son retour dans son royaume, ayant voulu enlever sa couronne à son fils aîné pour la faire passer sur la tête d'un de ses cadets d'un second lit, cet aîné, *Nicomede* second du nom, fit assassiner son pere, & fut Roi. Le fils de celui-ci, après avoir commis un crime semblable, régna sous le nom de *Nicomede III*. Il se déclara en faveur

des Romains contre Mithridate, & il ne remonta sur son trône qu'après la défaite de ce Monarque ; alors le Dictateur Sylla l'y rétablit. *Nicomede IV*, son fils, fut un Prince foible & de mauvaises mœurs. Le grand Jules César, ayant fait sa premiere campagne en Asie, & passé l'hiver en Bithynie, eut avec ce dernier Nicomede des liaisons intimes, que l'on a souvent reprochées au premier des Empereurs Romains. Nicomede IV mourut sans enfans, & son royaume fut joint à celui du Pont, & réduit en province Romaine. Quelques Auteurs veulent qu'il y ait eu un *Nicomede V*, que César, devenu maître du Monde, fit Grand-Prêtre du temple de Comana, ville sur les frontieres du Pont & de l'Arménie. Cette Grande-Prêtrise étoit un bénéfice auquel étoient attachés de grands honneurs, & un bon revenu viager, mais sans aucune autorité.

Les villes considérables de la Bithynie que l'on trouvoit en sortant de la Paphlagonie, étoient *Amastris*, dont la Fondatrice fut la premiere femme de Lysimachus : celui-ci l'ayant répudiée pour épouser Arsinoé, l'obligea de se retirer

dans cette ville, où l'on prétend qu'elle finit ses jours malheureusement, ayant été noyée par ses propres freres. Amastris avoit un bon port, qui est à présent comblé ; il n'y peut plus entrer que de petites barques, & le village qui est au fond s'appelle encore *Amastro*. La citadelle, dont les ruines forment un mauvais château, se nommoit *Sésame* avant que d'être jointe à la ville. On trouve beaucoup de médailles grecques, frappées à Amastris du temps des premiers Empereurs Romains. Elle étoit encore assez considérable du temps de Mahomet II, pour que ce Sultan des Turcs fût contraint de l'assiéger avec du canon ; il la prit, & fit transporter à Constantinople la plus grande partie de ses habitans. Amastris, après la mort de sa Fondatrice, fut soumise à la ville d'Héraclée, qui a eu ses Tyrans particuliers, dont je parlerai dans un moment. Démétrius avoit mis dans la dépendance d'Amastris la ville & le port de *Thium* ; mais elle n'y resta pas : elle n'existe plus.

Apamée de Bithynie, différente de plusieurs autres de ce nom, situées dans différentes parties de l'Asie, s'appeloit

autrefois *Myrlea*, du nom, dit-on, d'une Amazone qui avoit été sa Fondatrice. Philippe, avant-dernier Roi de Macédoine, & pere de Persée, la ruina; & Prusias, sur lequel il l'avoit prise, la rétablit, & l'appela *Apamée*. C'est sous ce nom qu'elle devint Colonie Romaine; & on trouve un assez grand nombre de médailles qui y ont été frappées.

La ville d'*Héraclée*, sans être la capitale du royaume de Bithynie, parce qu'elle a eu son Gouvernement & ses Tyrans à part, étoit une des plus célebres villes de cette province. Elle fut fondée en l'honneur d'Hercule par les Béotiens, en conséquence d'un Oracle de la Pythie de Delphes. Son port s'étant trouvé excellent, elle devint une ville puissante par mer, riche, & commerçante; en conséquence les Princes d'Asie & les Républiques de la Grece recherchoient son alliance. Elle se ménagea entre les uns & les autres, & se gouverna en République; son administration fut d'abord démocratique; mais l'aristocratie prévalut, & attira la tyrannie d'un seul. Son premier Tyran se nomma *Cléarque*, fameux dans l'Histoire par ses succès à la guerre, &

ses cruautés dans l'intérieur de sa ville. Il fut assassiné. Son frere *Satyris* fut le tuteur de ses deux fils, & remit le sceptre à *Timothée*, l'aîné d'eux, quand il fut en âge de régner. Ce jeune Prince gouverna pendant quinze ans avec gloire & douceur. Son frere *Denis* lui succéda. Il épousa Arsinoë, fille de Ptolémée Philadephe, & régna aussi long-temps. Son successeur fut *Cléarque II*, qu'il avoit eu d'Amastris, femme en premieres noces du Roi Lysimachus. Cette Reine avoit conservé la ville de son nom. Après sa mort, à laquelle on prétend que ses freres eurent part, cette ville fut soumise à Héraclée, en haine de ce soupçon. La race de Cléarque étant éteinte, Héraclée redevint libre. Elle fit alliance avec les Romains, d'abord d'une façon très-honorable; mais les Héracléens ayant ensuite violé leurs sermens, la ville fut assiégée par le Consul Cotta, prise & ruinée. Cependant les Romains la rétablirent eux-mêmes, & elle fut comprise dans les provinces du Pont & de la Bithynie, qui n'en firent bientôt qu'une seule. Sous les Empereurs Grecs, elle a pris le nom de *Penderachi*; & c'est sous ce nom ou sous celui d'*Elagri* qu'elle subsiste

encore : ce n'est plus qu'une petite ville ; mais on reconnoît encore ses anciennes murailles, bâties de gros quartiers de pierre, mêlés de fragmens de colonnes & d'inscriptions. On ne voit plus aucun monument entier dans la ville ; il y a seulement une mosquée & quelques églises Grecques, & le port est assez fréquenté.

La capitale de la Bithynie est *Nicomédie*, agrandie par le Roi Nicomede I, grand-pere de Prusias, dont j'ai parlé il n'y a qu'un moment ; elle s'appeloit auparavant *Astacus*. Elle devint bientôt florissante, peuplée, riche, ornée de temples, de beaux bâtimens, & très-commerçante, tant par terre que par mer. Il faut convenir qu'elle est pour cet effet dans la plus heureuse situation, étant placée au fond d'un golfe de la Propontide, qui a environ une demi-lieue de large. La ville à laquelle il sert de port, est disposée au fond en amphithéatre. Les environs en sont fertiles & très-agréables. Après avoir été très-ornée & très-embellie par les Rois de Bithynie, elle ne cessa point, sous les Empereurs, d'être regardée comme une ville importante, & l'une des métro-

poles de l'Asie. La multitude de débris d'antiquités, d'inscriptions & de médailles que l'on y trouve encore, sont autant de preuves de son ancienne grandeur. Le Christianisme y fut prêché dès les premiers siecles de notre Ere, & elle fut arrosée du sang d'un grand nombre de Martyrs, sur-tout sous l'empire de Dioclétien; S. Anthime, son Evêque, fut alors le premier sacrifié. Le nombre des autres qui moururent pour la Foi devant & pendant cette persécution, est, pour ainsi dire, immense. Les plus célebres sont S. Eleuthere, S. Pantaléon, Sainte Julienne, Sainte Barbe, Sainte Justine, & un Saint Cyprien, qui, suivant sa légende, avoit été Sorcier avant que d'être Chrétien, mais qui quitta le service du Diable pour celui de J. C. L'Empereur Constantin orna Nicomédie de superbes églises. Il mourut dans cette ville, ou du moins dans un de ses fauxbourgs, en allant de Constantinople à Jérusalem. On remarque que cet Empereur fut assisté à la mort par Eusebe, Evêque de Nicomédie, qui étoit Arien, & le plus grand ennemi de S. Athanase. On compte encore aujourd'hui dans Nicomédie environ trente mille ames. Il s'y

fait un grand commerce de soie, de coton, &c. On y voit dix-neuf mosquées, sept églises Grecques, quatre Arméniennes, deux synagogues, & quantité de bazars, de marchés, de caravenserais, &c. Nicomédie renferme une fontaine d'eau minérale vitriolique, à laquelle on attache depuis long temps les plus grandes vertus; les Turcs y ont encore souvent recours pour différentes maladies.

Chalcédoine & *Scutari* sont entre Nicomédie & Héraclée, sur le Bosphore même, vis-à-vis de Constantinople. La premiere de ces deux villes (Chalcédoine) étoit autrefois très-considérable. Sa fondation est antérieure à celle de Byzance, comme j'ai eu occasion de le dire en parlant de celle-ci; j'ai observé que les Mégariens furent traités par l'Oracle de Delphes, d'*Aveugles*, parce qu'ils avoient préféré, pour y établir une colonie, la côte d'Asie, qui est beaucoup plus stérile, à celle d'Europe, qui est bien plus belle & plus fertile. Quoi qu'il en soit, Chalcédoine devint une grande ville, & commerçante; elle avoit deux ports, dont on ne voit plus aujourd'hui que les traces, & un mole, en bonne partie ruiné. On prétend que Constantin hésita beaucoup entre

Chalcédoine & Byzance, & qu'il fallut un miracle ou du moins une révélation pour le déterminer à placer dans cette derniere sa nouvelle Rome. Si cette anecdote est vraie, il falloit mettre Constantin même au rang des aveugles; quoique Byzance fût préférée, Chalcédoine resta assez considérable pendant le regne de Constantin, & quelque temps encore par-delà. Il y avoit une grande & belle église, dédiée à Ste Euphémie, où se tint, en 451, le quatrieme Concile général, dans lequel les erreurs d'Eutychès furent condamnées; six cents Evêques s'y trouverent: on montre encore les ruines de la grande salle dans laquelle ils s'assemblerent. L'Empereur Justinien s'occupa du soin de réparer le port de Chalcédoine, qui commençoit à se combler de son temps; mais sous le Bas-Empire, il a été tout-à-fait négligé, &, comme je l'ai dit, ce lieu n'est plus qu'un mauvais village. *Scutari* au contraire, qui avoit été autrefois une ville riche, comme l'indique le nom de Chrysopolis qu'elle portoit, mais qui étoit tout-à-fait tombée, s'est relevée sous les Empereurs Turcs, & c'est à présent une grande ville, remarquable sur-tout par une belle mosquée

royale, fondée par une Sultane Validé; & un férail, qui eft placé précifément de l'autre côté du Bofphore, en face de Conftantinople; on le voit de cette ville, & les Grands-Seigneurs vont ou alloient quelquefois s'y promener & s'y divertir dans la belle faifon. Il y a des Géographes qui regardent Scutari comme un des fauxbourgs de Conftantinople; mais il n'eft pas poffible d'unir ainfi une ville d'Afie à une autre qui eft en Europe. C'eft toujours entre Chalcédoine & Nicomédie que font fitués ces châteaux fur le Bofphore, que l'on appelle *château vieux* & *château neuf d'Afie*, qui répondent à de pareils châteaux en Europe, dont j'ai parlé dans mon Volume précédent. Ils ne font pas meilleurs les uns que les autres; mais tels qu'ils font, ils défendent l'abord & l'entrée du port de Conftantinople, & les vaiffeaux en paffent trop près, pour pouvoir les braver. De ce même côté d'Afie, eft la tour de *Léandre*, ainfi appelée de deux amans Léandre & Héro, célébrés par un Poëte Grec, nommé *Mufée*. J'en ai déjà dit un mot.

Il ne me refte plus à parler que de deux villes confidérables de l'intérieur de la Bithynie, *Prufe* ou *Burce*, &

Nicée. La derniere, qui s'appelle aujourd'hui *Isnich*, est en très-mauvais état & à demi-ruinée. Elle étoit autrefois considérable, & la métropole de la Bithynie, sous les Romains; elle s'appeloit *Nicée*; son premier nom étoit *Antigonia*. Elle avoit été fondée par le Roi Antigonus; mais Lysimachus s'en étant emparé, lui donna le nom de sa femme *Nicée*. Elle étoit enceinte de bonnes murailles, de figure carrée, & avoit seize stades de circuit. On trouve plusieurs médailles frappées dans cette ville, sous Domitien & sous Trajan. Elle fut arrosée de bonne-heure du sang de plusieurs Martyrs, tels que S. Tryphon, & Sainte Théodote. L'Empereur Constantin y assembla le premier Concile général, dans lequel l'hérésie d'Arius fut condamnée, & Saint Athanase triompha.

Libyssa, ville dans laquelle mourut Annibal, & où il est enterré, est entre Nicée & Nicomédie; on y voyoit encore, du temps de Strabon, le tombeau de ce grand homme.

Enfin *Prusa* étoit aussi une grande ville, depuis qu'elle avoit été fondée par l'un des Prusias, Roi de Bithynie;

on ne ſait pas bien lequel : ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que cette ville n'exiſtoit pas encore, lorſque Manlius battit les Gaulois & les Galates près de ce lieu. Elle eſt au pied du mont Olympe de Bithynie, bien différent de ceux du même nom que l'on voit en Grece & en Crête, mais conſacré comme eux à Jupiter. Cette montagne fournit abondamment de la bonne eau à la ville, tant pour les fontaines que pour les bains publics ; il y en a même entre elles de minérales. Elle a été très-attachée aux Empereurs Romains, dont on trouve pluſieurs médailles qui portent à l'exergue le nom de Pruſe ; mais ſous les Empereurs Grecs, la paix dont elle jouiſſoit fut bien troublée. Les Saraſins ayant fait une deſcente ſur les côtes de l'Helleſpont, au commencement du douzieme ſiecle, ſous le regne de l'Empereur Alexis Comnene, pillerent & ruinerent Pruſe, que l'on commençoit déjà à appeler *Burſe*, comme l'on fait encore aujourd'hui. Environ ſoixante ans après, elle étoit parfaitement rétablie ; mais s'étant révoltée contre Andronic Comnene, cet Empereur la fit ſaccager par ſes troupes.

troupes. Lors de l'invasion des Latins au commencement du treizieme siecle, le Comte de Flandre, Baudouin, s'étant rendu maître de Constantinople, Théodore Lascaris s'en empara, sous prétexte de conserver cette place à son beau-pere Alexis III. Les Latins l'assiégerent; mais les habitans firent une si belle résistance, qu'elle demeura à Lascaris, qui s'en assura par la paix qu'il fit en 1214, avec Henri de Flandre, frere & successeur de Baudouin. Les Grecs ayant été rétablis sur le trône de Constantinople, ne conserverent Burse que jusqu'au premier établissement des Empereurs Turcs en Asie; car une de leurs premieres conquêtes fut Burse, & ils en firent, pendant environ cent cinquante ans, la capitale de leur Empire. Tout le monde sait qu'*Othman*, ou *Othoman*, fut le premier de ces Empereurs qui devinrent depuis si redoutables. Il descendoit de ces Turcs Seljoucides, qui, ayant été amenés par Gengiskan du fond de la Grande-Tartarie, frontiere de la Chine, jusqu'à l'extrémité de l'Asie, du côté du Pont-Euxin, s'étoient déjà fait connoître par leurs ravages & leurs conquêtes. Les Sultans d'Iconium ou de

Cogni étoient de cette tribu, mais d'une branche différente de celle d'Othman. Celui-ci, après avoir achevé de détruire la puissance de ses cousins, s'établit d'abord à Angora, & enfin se trouva assez fort pour assiéger la ville de Burse. Il la bloqua, & ayant fait construire deux forts dans lesquels il mit des Commandans braves & habiles & une garnison considérable, il empêcha qu'il n'y entrât ni secours ni vivres : enfin Bérose, qui en étoit Gouverneur pour l'Empereur Andronic II, fut obligé de capituler, & de livrer la ville à *Orkan*, fils d'Othman, qui avoit conduit le siége pour son pere. Celui-ci chassa tous les Grecs de la ville, & convertit les églises en mosquées. Il permit seulement aux Chrétiens & aux Juifs d'habiter dans les fauxbourgs : les choses sont restées jusqu'à présent sur ce pied-là. Othoman prit alors le titre fastueux d'Empereur, que ses descendans ont conservé depuis, & ont si bien soutenu pendant long-temps. Il mourut à Burse peu après cette conquête. Il y est probablement enterré ; mais on n'y voit point son tombeau. Son sabre, & tout ce qui

reste de lui, sert encore au couronnement des Empereurs ses descendans, qui ne consiste qu'à ceindre avec appareil ce sabre au côté des Grands-Seigneurs. Orkan, devenu Empereur après son pere, fit de Burse une place d'armes, d'où il partit pour faire de nouvelles conquêtes dans la Bithynie, la Lydie & la Cappadoce; il obligea tous les petits Princes Turcs qui avoient combattu sous son pere, & aidé à fonder son Empire, de se reconnoître ses vassaux. Son regne dura près de trente-cinq ans. Il est enterré dans une espece de chapelle, attenant la principale mosquée de Burse. Quelques Auteurs ont avancé que cette sépulture étoit magnifique, & ornée de marbres précieux; mais le savant Tournefort, qui voyageoit, par ordre de Louis XIV, il y a cent ans, dit qu'elle n'est ni grande ni belle, & qu'on y montre le chapelet du second Empereur des Turcs, qui est composé de grains de jais, d'une grosseur considérable, & le tambour avec lequel il menoit ses troupes à la guerre, qui est d'une grosseur énorme & fait un bruit terrible. Amurath I succéda à son pere Orkan en 1360.

Les troupes Turques ayant passé l'Hellespont sur des radeaux, avoient déjà pénétré en Europe, & pris Gallipoli & Ancyre.

Sous Amurath, elles soumirent Andrinople, & défirent plusieurs armées Chrétiennes. Amurath I fut obligé de repasser plusieurs fois en Asie, pour assurer également son autorité dans l'une & l'autre partie du Monde. Il y réussit; mais enfin il fut tué dans les plaines de la Servie, sur le champ de bataille même où il venoit de vaincre le Roi ou Despote de ce pays. On ne sait si son corps fut rapporté à Burse, & s'il est du nombre des Monarques Othomans qui y sont enterrés.

Amurath I fonda la milice des Janissaires, qui fut d'abord toute composée d'esclaves Chrétiens, enlevés de bonne heure à leurs parens, & élevés dans la Religion Mahométane.

Bajazet I, fils d'Amurath, parut si redoutable au commencement de son regne, qu'il fit tout trembler en Europe & en Asie. Il remporta sur les Hongrois deux victoires, toutes deux près de Nicopolis en Bulgarie. Dans la seconde il fit prisonniere la fleur de la Noblesse

Françoise, qui étoit venue au secours du Roi de Hongrie. Il méditoit la conquête de Constantinople, & bloquoit déjà cette capitale de l'Empire Grec, lorsque le redoutable *Tamerlan* porta ses armes & le ravage en Asie. Les armées des deux Princes Barbares en vinrent aux mains auprès d'Ancyre, en 1402, & après un combat qui dura, dit-on, trois jours & trois nuits sans interruption, Bajazet fut arrêté, conduit prisonnier aux pieds de Tamerlan; quoi qu'en disent certains Historiens mal instruits, il fut traité avec distinction & douceur par ce Conquérant, qui lui rendit tous les honneurs possibles, mais le retint privé de sa liberté jusqu'en 1403, que Bajazet mourut. Pendant ce temps, Tamerlan s'étoit rendu maître de Burse, & sans avoir détruit la ville, s'étoit emparé des trésors de Bajazet, qui étoient immenses. Un Auteur contemporain prétend que les Barbares voulant savoir ce qu'ils emportoient, mesuroient les pierres précieuses & les perles au boisseau. Cependant Tamerlan ne fit que passer dans ce qui forme aujourd'hui la Turquie en Asie, comme un torrent qui ravagea

tout, mais disparut. Après la mort de Bajazet, il renvoya son corps à Burse, où on lui donna une sépulture aussi honorable qu'à son grand-pere Orkan. Soliman, qui s'étoit fait proclamer Empereur en Europe, tandis que son pere étoit prisonnier de Tamerlan, soutint ce beau titre, le mieux qu'il put, pendant sept ans; mais il ne lui fut pas possible de recouvrer Burse. Il fut tué en allant d'Andrinople à Constantinople, où il se rendoit, après avoir fait sa paix avec l'Empereur Grec. Son frere *Musa Chélébi*, reconnu Empereur par l'armée d'Europe, eut, à ce que l'on croit, part à sa mort, & fut proclamé en 1410. Pendant ce temps, son autre frere *Mahomet I* l'étoit par l'armée d'Asie. Les deux freres se firent la guerre deux à trois ans de suite. A la fin Musa ou Moïse fut pris en Servie, & conduit à Mahomet qui le fit mourir sur le champ. Mahomet régnant seul rétablit Burse. Dans le cours de son regne, il perdit deux fois le château de cette ville; la premiere fois ce fut par la trahison d'un de ses freres, qui s'en empara sous un faux prétexte; mais Mahomet y rentra, & se vengea aussi heureusement de ce second frere que du premier. Quelques années

après, un Sultan ſon ennemi, que l'on nommoit le *Caraman*, prit Burſe; la brûla, & fit déterrer les os du Sultan Bajazet, dont la mémoire lui étoit odieuſe, parce qu'il avoit fait mourir ſon pere. Enfin Mahomet I rentra dans cette capitale. Il mourut en 1421. *Amurath II*, ſon fils aîné, ſe rendit auſſi-tôt à Burſe, pour s'y faire reconnoître Empereur des Turcs. Son regne, qui dura trente ans, eſt un des plus beaux que nous offre l'Hiſtoire Othomane. Il eut d'abord à combattre ſon oncle Muſtapha, dont les prétentions avoient déjà été réprimées par Mahomet I, & qui, s'étant échappé de priſon, fit révolter Andrinople. Amurath II y étant accouru, ſon oncle lui fut livré, & il le fit étrangler. Un autre Muſtapha, frere d'Amurath, ſe révolta en Aſie, & ſe rendit maître de Nicée; mais le Sultan, qui dans ce moment aſſiégeoit Conſtantinople, leva le ſiége pour faire ceſſer cette révolte; il y réuſſit, & ce ſecond Muſtapha eut le même ſort que le premier. Par la ſuite, Amurath n'eut plus que des guerres étrangeres à ſoutenir. Il fit la guerre aux Hongrois, d'abord avec déſavantage; mais ayant conclu la paix, & cette paix ayant

été presque aussi-tôt violée, il rentra en campagne, & livra près de Varna une bataille, dans laquelle le jeune Roi Ladislas fut tué, & son armée totalement détruite. Amurath fit ensuite la guerre au fameux Scanderberg, qu'il avoit, pour ainsi dire, élevé, ou du moins qui avoit été son ami de jeunesse; le Héros Albanois ne perdit jamais l'estime du Sultan, en recouvrant & défendant les Etats de ses peres, usurpés par les Turcs. La vie de Scanderberg mérite d'être lue; nous en avons plusieurs, dont quelques-unes sont très-bien écrites. Enfin Amurath II prépara les voies à son fils *Mahomet II*, qui succéda à son pere en 1451, détruisit absolument l'Empire des Grecs, & fit de Constantinople la capitale de celui des Turcs. Il seroit à souhaiter que nous eussions une vie bien écrite de ce Sultan, le plus grand des descendans d'Othoman.

Quoique Burse cessât alors d'être la capitale de l'Empire Othoman, les Grands-Seigneurs continuerent, pendant plusieurs regnes, à s'y rendre de temps en temps, & à occuper le beau sérail qui y avoit été bâti & embelli principalement

par Amurath & Soliman II. Ce sérail subsiste encore; Mahomet IV, qui régnoit il n'y a guere plus d'un siecle, l'a même décoré de nouveaux ornemens. Ce Sultan est un des derniers qui ait marché à la guerre à la tête de ses troupes. Lorsque les Grands-Seigneurs la faisoient par eux-mêmes, si c'étoit en Europe, ils s'arrêtoient au sérail d'Andrinople; & s'ils vouloient aller en Asie, c'étoit à Burse: mais depuis quelque temps, ces Monarques ne sortent plus de Constantinople; d'ailleurs Burse est toujours une belle & grande ville, & très commerçante, parce que la soie qu'on tire de ses environs, passe pour la plus belle, la plus fine & en même temps la plus forte de toute l'Asie; on la préfere même à celle de Perse, & les étrangers la recherchent & la payent cher. Il y a jusqu'à dix-neuf mosquées, & dans les fauxbourgs, les Grecs ont trois églises, les Arméniens une, & les Juifs quatre synagogues; les basars & les caravenserais y sont très-beaux.

En continuant de suivre les côtes de la Propontide & celles de la mer Egée du côté de l'Asie, on trouve l'ancienne *Troade*, que l'on a depuis appelée *Hel-*

lespontique, & qui, suivant les temps, a fait partie de la *Mysie* & de la *Basse-Phrygie*. Ces trois provinces s'étant souvent confondues les unes avec les autres, jusqu'à ce qu'elles aient été tout-à-fait englobées dans la grande province de l'Asie-Mineure, je vais les réunir dans un seul article, en faisant, autant qu'il sera possible, l'histoire des principales villes qu'elles renferment.

La Phrygie. Les Phrygiens se regardoient comme les plus anciens peuples du Monde, & ils y étoient d'autant plus autorisés, que les Egyptiens, qui avoient eu d'abord les mêmes prétentions, avoient reconnu les leurs pour bien fondées. L'étymologie la plus naturelle du nom de leur pays est tirée du fleuve *Phrix*, à présent *Sarabat*, qui coule à l'extrémité de la *Grande-Phrygie*, du côté de la Carie. Cette Grande ou Haute Phrygie étoit une province tout-à-fait méditerranée; & comme c'est celle dont l'histoire remonte le plus haut, c'est par elle que je vais commencer; je parlerai ensuite de la *Phrygie-Mineure* ou *Basse-Phrygie*, qui est la même que la Troade.

Après le regne de l'Empereur Constantin, la Grande-Phrygie s'appela *Paca-*

tienne, du nom de *Pacatius*, que cet Empereur en fit Gouverneur, & la Phrygie-Mineure se nomma *Salutaire*, parce qu'elle étoit remplie de sources d'eaux minérales; ou *Hellespontique*, à cause que ses côtes s'étendoient sur la Propontide & sur celles des Dardanelles. En général, dans toute la Phrygie l'air est pur & sain, & le terroir très-fertile : il n'a point changé de nature, mais, sur-tout dans l'intérieur des terres, il est négligé & abandonné; & comme on a laissé croupir les eaux en divers endroits, l'air y a beaucoup perdu de sa pureté.

Les principales villes de la Grande-Phrygie sont *Apamée*, qui en a été la capitale jusqu'au temps de Constantin; elle s'appeloit autrefois *Célene*; mais Antiochus Soter l'ayant ruinée & rebâtie un peu plus loin sur les bords du fleuve Marsyas, lui donna le nom de la femme de Seleucus Nicanor, que portent aussi plusieurs villes de l'Asie. Celle-ci, qui n'est plus que très-peu de chose, est actuellement nommée *Apami*.

Laodicée étoit sur le fleuve Lycus : elle dut sa fondation à Antiochus, qui la dédia à Jupiter, & l'appela *Diospolis*; mais ensuite elle prit le nom de *Laodicée*,

femme de ſon Fondateur. Polémon, un des derniers Rois du Pont, en fut mis en poſſeſſion par les Romains, & par flatterie l'appela *Céſarée*, &c., de peur qu'elle ne fût confondue avec tant d'autres du même nom, *Dio-Céſarée*; mais enfin elle reprit le nom de *Laodicée*, ſous lequel elle eſt connue dans les Actes des Apôtres & dans l'Apocalypſe. Elle fut une des premieres éclairée des lumieres de l'Evangile, & eut un Evêque; mais ſuivant la prédiction de S. Jean l'Evangéliſte, *elle fut rejetée de la bouche de Dieu*, & entiérement détruite; & ſon évêché n'exiſte plus que ſur la liſte des Evêques *in partibus*. Cependant le Voyageur Spon a encore trouvé à la place que cette ville occupoit les ruines d'un beau théatre de marbre, & une inſcription avec le nom de l'Empereur Tite Veſpaſien. Les laines des moutons qui paiſſoient ſur les bords du fleuve Lycus & aux environs de Laodicée, étoient noires, & les plus eſtimées de toute l'Aſie.

Hiérapolis étoit célebre par ſes eaux minérales, qui guériſſoient, dit-on, une infinité de maladies. Auprès, il y avoit une caverne, d'où il ſortoit une vapeur peſtilentielle: elle étoit ſituée ſur les bords

du Méandre ; elle a été épiſcopale, & ſubſiſte encore, dit-on, ſous le nom d'*Aphion-Karaſou*, avec un vieux château.

La ville de *Gordium* avoit pris ſon nom du premier Roi de Phrygie, nommé *Gordius* ; elle étoit preſque détruite du temps d'Auguſte, mais fut rétablie ſous le nom de *Juliopolis*.

Coloſſe étoit auſſi ſur les bords du Méandre. Elle n'eſt fameuſe que parce que l'Apôtre S. Paul a écrit une Lettre à ſes habitans ; ce qui prouve qu'elle a eu des Chrétiens dès les premiers temps de l'Egliſe ; auſſi étoit-elle épiſcopale : mais elle eſt ruinée.

Sipyle a été, dit-on, la réſidence du Roi Tantale, & abîmée par un tremblement de terre.

Synnade devint, ſous l'empire de Conſtantin, une des métropoles de la Phrygie Salutaire, qui contenoit d'ailleurs les villes d'*Oryleum*, d'*Amorium* & de *Cotyæum*. On ne voit plus de traces des trois premieres ; mais la derniere s'appelle à préſent *Chioutaye*. Elle eſt aſſez conſidérable, réſidence d'un Beglierbey, défendue par un château, & dans une ſituation très-agréable.

Les quatre grandes rivieres de la Phrygie sont, le *Méandre*, dans lequel se jette le *Marsias*; le *Lycus*, le *Sangar*, le *Phrix* & le *Hermus*, renommé par la quantité de sable d'or qu'il rouloit. On s'accorde à croire que les Phrygiens descendoient de Gomer, fils de Japhet. Ce pays ayant été peuplé, se partagea en une infinité de petits royaumes, & il y en avoit autant que de bourgs & de villages. Tous ceux de la Haute ou Grande-Phrygie se réunirent enfin sous la domination de Gordius I. Nous ignorons quelles étoient les Loix de ces peuples; mais on sait qu'en général les Phrygiens étoient voluptueux, superstitieux, peu éclairés, légers; & étourdis. Ils avoient du goût naturel pour les Arts, & sur-tout pour la Musique; aussi le mode le plus doux, le plus tendre & le plus efféminé des Grecs, s'appeloit le *mode Phrygien*. Ils faisoient un assez grand commerce, & le pays étoit riche, tant à cause de l'or que l'on ramassoit dans les sables de l'Hermus, que de la fertilité du terroir, & des bons pâturages qui donnoient lieu aux habitans d'élever grand nombre de bestiaux & de bêtes à laine. Tantale, qui n'étoit Roi que

d'une petite ville de la Grande-Phrygie, avoit amassé de si immenses richesses & y étoit si attaché, que les Anciens croyoient qu'il avoit été condamné aux peines du Tartare pour son avarice & son insatiabilité. Ils avoient une Langue particuliere, qui est depuis long-temps si bien oubliée, qu'à peine les Savans ont-ils pu nous en conserver quelques mots. Leur principale Divinité étoit *Cybele*, mere des Dieux. Ils lui avoient bâti des temples sur différentes montagnes, dont elle avoit pris différens surnoms; ainsi elle s'appeloit *Berecynthia*, *Dindymene*, & *Idæa*. Probablement elle avoit été autrefois Reine de ce pays; mais on avoit bâti sur son histoire des fables tout à-fait absurdes & extravagantes. Celle d'*Atys* étoit du nombre, & on la racontoit avec des circonstances que Quinault s'est bien gardé de faire entrer dans son Opéra. Le premier *Midas*, qui fut le second Roi de la Grande-Phrygie, avoit établi le culte de Cybele à *Pessinunte*, ville où ce Roi faisoit sa résidence, & qui est à présent absolument détruite. Il avoit formé une espece de collége de Prêtres, que l'on appeloit les *Curetes*, les *Corybantes*, & quelquefois les *Galli*, du nom de

la petite riviere de Gallus qui couloit auprès de la ville. On les obligeoit, auparavant que de pouvoir être admis au ſacerdoce de Cybele, de ſe faire faire une opération honteuſe & déſagréable, & qui rappeloit l'accident arrivé au bel Atys. Ces Prêtres couroient, danſoient, chantoient ou plutôt glapiſſoient autour d'un char, tiré par quatre lions, ou plutôt par des chevaux revêtus de peaux de bêtes ſauvages, qui portoit la ſtatue de la Déeſſe, ayant ſur ſa tête une couronne de murs & de tours, qui indiquoient ſans doute les villes dont Cybele avoit été autrefois la Fondatrice. Elle étoit revêtue d'une robe verte, ſur laquelle étoient peints des fleurs & des fruits, & étoit appuyée contre un pin; c'étoient autant d'emblêmes des productions de la terre, dont Cybele étoit la Déeſſe. Les Prêtres de Cybele s'appeloient auſſi *Dactyli*, ou *Idæi*; ce dernier nom leur venoit du mont Ida, ſitué entre les deux Phrygies, & ſur lequel on croyoit que Cybele avoit habitée; & celui de Dactyli, d'une certaine danſe qui leur étoit propre, & qu'ils exécutoient en frappant ſur de petits boucliers. Les Romains, à l'occaſion d'une maladie épidémique

épidémique qui se répandit dans la ville, & pour laquelle ils envoyerent consulter l'Oracle, introduisirent le culte de Cybele dans Rome, & firent venir la statue de cette Déesse & des Curetes de Pessinunte. Cette dévotion fit une sorte de fortune dans Rome. Sous les Empereurs, on s'empressoit encore de se faire initier aux mysteres de la grande Déesse ; c'est ainsi que l'on appeloit Cybele. Ces Prêtres promenoient sa statue dans les campagnes, & en courant autour d'elle, en faisant semblant d'entrer dans de saintes fureurs, ils se faisoient de légeres blessures qui faisoient couler leur sang, ce qui leur procuroit des aumônes. Insensiblement ils étoient devenus des farceurs dont on s'amusoit, mais qui étoient méprisés par rapport à l'état honteux dans lequel ils étoient nécessairement, & qui caractérisoit leur vocation au Sacerdoce. On les reconnoissoit au bonnet Phrygien qu'ils portoient sur leur tête, & qui étoit recourbé ; on en voit plusieurs dans les recueils d'antiquités & sur les médailles.

La chronologie des Rois de Phrygie ne commence à être en regle qu'à *Gordius I*, qui, par l'ordre de l'Oracle, fut tiré de la

charrue, pour être élevé ſur le trône. Le nouveau Roi conſerva précieuſement ſa charrue ou le chariot ſur lequel il étoit entré dans Peſſinunte : il attacha à ſon timon un nœud de cordes très-compliqué, déclarant que l'Oracle lui avoit promis que ſa poſtérité régneroit en Phrygie tant que ce nœud ſubſiſteroit, & que celui qui pourroit le défaire, ſeroit maître, non ſeulement de la Phrygie, mais du Monde entier; c'eſt ce que l'on appela le *nœud Gordien*. Tout le monde ſait qu'Alexandre ayant vaincu Darius ſur le bord du Granique, vint à Gordiom, eſſaya de défaire le nœud Gordien, le coupa, & accomplit l'oracle. Gordius eut pour ſucceſſeur *Midas*, qui établit le culte de Cybele à Peſſinunte. Il y fut enterré, & l'on y voyoit ſon épitaphe, que l'on diſoit avoir été compoſée par Homere. *Gordius II*, fils de Midas, fit bâtir Gordium, ou du moins la fit entourer de murailles. On trouve dans la ſuite des Rois de la Grande-Phrygie, pluſieurs autres Midas & pluſieurs Gordius; il paroît que ces Rois portoient alternativement ces noms. L'un de ces Midas fut ſi riche, que ce fut ſur lui que fut

faite la fable qui suppose que tout ce qu'il touchoit se convertissoit en or ; un autre, si ignorant, que l'on dit qu'il lui vint des oreilles d'âne, parce qu'Apollon & Pan l'ayant pris pour arbitre, il prononça en faveur du dernier. Le dernier Roi de la Grande-Phrygie, fils de Midas IV, fut vaincu & assujetti par Crésus, Roi de Lydie ; Crésus le fut par Cyrus, Roi de Perse ; & Darius Codoman, dernier Roi de Perse, par Alexandre, qui, comme je l'ai dit, coupa le nœud Gordien.

Passons à la *Phrygie Basse* ou *Mineure*, dont la Troade fait la plus grande partie. J'ai déjà dit qu'elle s'étoit appelée, pendant un temps, *Province Hellespontique*, parce qu'elle s'étend sur les bords de l'Hellespont : elle s'est aussi nommée *Phrygie Epictete*, ce qui en grec veut dire *acquise* ou *achetée*, parce qu'Eumene, Roi de Pergame, l'acheta de Prusias, Roi de Bithynie. Ses principales villes étoient *Abydos*, qui étoit sur la côte Asiatique, non pas tout-à-fait vis-à-vis de Sestos, qui étoit sur la côte Européenne, mais quelques milles plus haut, à l'endroit où l'Hellespont est le plus étroit. C'est là que Xerxès fit jeter un pont sur lequel il passa avec toute son armée, montant à

un million sept cent mille hommes & quatre vingt mille chevaux. Alexandre fit faire à son armée le même trajet, à peu près au même endroit, lorsqu'il partit de Macédoine pour aller conquérir la Perse.

La ville de *Dardanum* tiroit son nom de *Dardanus*, un des premiers Rois du pays, qui communiqua son nom aux cantons des environs, que l'on appela la *Dardanie*, & qui faisoit partie de la Basse-Phrygie. Le promontoire de *Sigée* est avancé dans la mer, & l'on ne peut entrer dans l'Hellespont sans en passer très-près. Il est fameux par le tombeau d'Achille; on y voyoit encore, du temps d'Alexandre, la statue de ce Héros : ce Conquérant alla la visiter, & la fit même réparer; mais actuellement on n'en voit plus aucunes traces.

Avant que de parler d'Ilion ou Troie, dont on ne voit les ruines qu'après être sorti de l'Hellespont pour entrer dans la mer Egée, il faut que je dise un mot de deux villes qui étoient sur le Pont-Euxin près de l'Hellespont, qui faisoient certainement partie ou de la Troade, ou du moins de la Mysie. Je dois les placer ici, d'autant plus que, quand j'en aurai parlé,

je n'aurai plus rien à remarquer sur toutes les côtes du Pont-Euxin. La premiere est *Cyzique*, fameuse principalement par le siége qu'elle soutint contre Mithridate, & que Lucullus le força de lever. Elle étoit située dans une isle qui n'étoit jointe à la terre que par une chaussée, & défendue par un château, qui étoit l'ouvrage d'Alexandre, qui peut-être même doit être regardé comme le Fondateur de la ville. Ses murailles étoient de marbre : elle contenoit de beaux édifices ; mais elle est à présent absolument ruinée, & il n'en reste rien.

Lampsaque est située sur les côtes du Pont-Euxin, très-près du détroit. C'étoit autrefois une belle ville, & elle avoit un bon port ; à présent ce n'est plus qu'un village : cependant Wheler, compagnon de voyage de Spon, assure qu'il y a trouvé une assez belle mosquée, qui étoit autrefois une église Chrétienne, & dont le portail est orné de colonnes de marbre rouge, d'assez bonne architecture. Il y a aussi remarqué les restes d'un monument antique, avec une inscription en l'honneur de Julia Augusta. Il est à présumer qu'il faisoit partie d'un

temple dédié à la famille d'Auguste. Enfin Lampsaque égaloit autrefois en richesses la ville de Callipolis, située à peu près vis-à-vis de l'autre côté du Pont-Euxin; mais à présent cette derniere l'emporte infiniment : j'en ai parlé dans le Volume précédent, sous le nom de *Gallipoli*. Deux choses contribuoient à la renommée de Lampsaque : 1°. les excellens vins qui croissoient dans son territoire, & qui soutiennent encore leur ancienne réputation ; les Turcs en boivent en abondance & sans scrupule : 2°. le culte particulier qu'on y rendoit à un certain Dieu des champs ou des jardins, que l'on nommoit *Priape*, & que l'on avoit coutume de représenter d'une maniere si indécente, qu'il étoit reconnu pour le protecteur de la vigueur des hommes, & l'ennemi juré de la vertu des femmes. On lui sacrifioit dans un temple magnifique, des boucs, des cochons & des chiens.

Passons à la fameuse ville de *Troie* ou d'*Ilion*, ainsi nommée de Tros son Fondateur, & d'Ilus son fils. Je ferai dans un moment l'histoire de ses anciens Rois. Après qu'elle eut été prise par les Grecs,

elle fut entiérement détruite & rasée; & c'est alors qu'on put dire : *Et campos ubi Troja fuit.* Lorsqu'Alexandre eut vaincu Darius sur les bords du Granique, il vint visiter les restes de cette fameuse ville, & n'y trouva que quelques cabanes, & un temple de Minerve où il fit des offrandes; mais il fit élever, à trente stades plus près de la mer, une nouvelle ville d'Ilion, que l'on a confondue depuis avec l'ancienne, qui n'étoit qu'à cinq milles du mont Ida, & autant du rivage. Quand les Romains entrerent en Asie, ils trouverent l'Ilion d'Alexandre déjà ruiné; ils s'empresserent à le faire réparer, se fondant sur l'opinion fabuleuse qu'ils descendoient des Troyens par Enée & Lavinie. Ce n'est que de cette troisieme Troie dont on voit encore aujourd'hui quelques restes. Auguste y avoit envoyé une Colonie Romaine, & lui avoit accordé de beaux priviléges; mais les Empereurs Chrétiens ne les ont point respectés, & ont au contraire détruit les temples Païens dont on l'avoit embellie. Cependant Bellon, qui voyageoit du temps de François I, en vit encore les tours & les murailles, & mit quatre heures à en faire le tour. Il trouva au dehors de la

ville grand nombre de tombeaux de marbre avec des inscriptions ; Spon, qui visita les ruines de Troie cent ans plus tard, n'en vit plus que deux : à présent on n'y voit plus ni tombeaux, ni tours, ni murailles sur pied ; mais on reconnoît le *Simoïs* & le *Scamandre*, fleuves fameux dans l'Iliade, qui ne sont que des torrens qui partent du mont Ida, inondent, en certaines saisons, les campagnes, & y causent de grands ravages, & dans d'autres temps peuvent se passer à pied sec. Le port, qui du temps des Romains recevoit encore des bâtimens de quelque conséquence, est à présent tout-à-fait comblé ; il n'y entre plus que des barques, que l'on amarre à des restes de colonnes. La rade est encore bonne pour les gros vaisseaux ; elle est fermée par l'isle de Ténédos, dont je parlerai, ainsi que des autres de la mer Egée, qui dépendent de l'Asie.

Il y avoit dans la Troade, assez près du promontoire Sigée, une ville d'*Alexandrie*, surnommée de la *Troade*, pour la distinguer de dix autres villes du même nom. Elle fut fondée par Antigonus, un des Généraux d'Alexandre, & reçut le nom d'*Antigonia* ; mais ayant été prise

par Lysimachus, celui-ci, pour faire dépit à son rival, lui ôta ce nom, & lui fit prendre celui de leur commun maître.

Le premier Roi de la Phrygie-Mineure s'appeloit *Teucer*; il étoit étranger, selon les uns, de l'isle de Crete, selon les autres, d'Athenes. On ne sait comment il s'établit dans le pays, & par quel hasard il usurpa le royaume sur les Phrygiens, qui en étoient probablement les premiers habitans. Il n'eut qu'une fille, & la maria à *Dardanus*. Soit que celui-ci fût Phrygien d'origine, ou étranger, il hérita de la couronne de son beau-pere, & fonda, comme je l'ai dit, la ville de Dardanum. Il eut pour successeur *Eryčthon*, qui fut pere de *Tros*, Fondateur de Troie. C'est alors que le *Palladium* fut placé dans un temple de Pallas, renfermé dans la citadelle de Troie, qui avoit le nom particulier de *Pergame*. On prétend qu'il y tomba du ciel, du moins est-il sûr que les Troyens le regarderent comme un gage assuré de la protection de la Déesse, & qu'ils étoient persuadés que leur ville subsisteroit avec gloire, tant que cette statue y seroit conservée. La derniere année du fameux

ſiége de Troie, Ulyſſe & Diomede trouverent moyen de s'introduire dans la citadelle, de pénétrer dans le temple, & d'enlever le Palladium. Depuis ce moment, les Troyens prévirent la ruine de leur ville. Tros fut pere, entre autres enfans, de *Ganimede*, qui fut enlevé par Jupiter, c'eſt-à-dire par un Roi de Crete : un autre de ſes fils s'appela *Aſſaracus* ; il fut pere de *Capis*, & celui-ci d'*Anchyſe*, qui ſe fixa en Phrygie, ayant eu des terres ſur le mont Ida. Ce fut là, ſuivant la Fable, que Vénus connut Anchyſe, qu'elle l'aima, & qu'elle en eut le fameux *Enée*. Anchyſe vécut juſqu'après la priſe de Troie, & tout le monde ſait que ſon fils, le Héros de Virgile, l'emmena, ou plutôt l'emporta de cette ville ſaccagée, & le conduiſit juſqu'en Sicile, où il mourut.

Tros eut auſſi une fille nommée *Cléomeſtre*, dont le fils, nommé *Lyerce*, fut pere d'*Anthenor*, qui, s'étant ſauvé de Troie comme Enée, traverſa de même la mer Egée & la Méditerranée, & ſe fixa au fond du golfe Adriatique, où il bâtit la ville de Padoue. Ce fut *Ilus*, fils aîné de Tros, qui lui ſuccéda ; il donna à la ville de Troie le ſecond

nom qu'elle porte, celui d'*Ilion*. Il s'empara du royaume de Tantale, & força son fils Pélops de se réfugier en Grece; enfin il fut pere de *Titon* & de *Laomédon*. Le premier est renommé dans la Fable pour ses amours avec l'*Aurore*, & l'extrême vieillesse à laquelle il parvint. Il fut pere de *Memnon*, non moins illustre par ses grands voyages, & ses conquêtes qu'il poussa jusque dans la Haute-Egypte & l'Ethiopie. Les restes de sa statue se voient encore auprès de la grande Thebes en Egypte. On prétend qu'elle rendoit des sons harmonieux au lever du soleil; il est probable qu'elle servoit de méridien & de cadran solaire. Ce fut Laomédon, fils d'Ilus, qui lui succéda; il paroît qu'il rebâtit les murs de la ville de Troie & de la citadelle de Pergame. La Fable dit que ce fut à l'aide d'Apollon & de Neptune; mais qu'ayant été ingrat envers ces Dieux, ils l'en punirent; cela veut dire que des inondations détruisirent à plusieurs reprises une bonne partie de l'ouvrage qu'il avoit fait faire. Laomédon se fit aussi une grande querelle avec les Argonautes, qu'il reçut assez mal à leur passage pour la Colchide. Hercule revint sur ses pas pour s'en venger, & détrui-

fit presque entiérement la ville de Troie. Laomédon régna trente-six ans : il eut beaucoup d'enfans ; mais ils périrent tous avant lui, à l'exception de Priam ; encore fut-on obligé de le racheter d'esclavage, pour le faire succéder à son pere. Ce fut sous lui que se forma le fameux siége de Troie. Les fameux Poëmes de l'Iliade & de l'Enéide sont, sinon les plus sûrs, au moins les plus beaux Mémoires sur la cause, les événemens de ce siége, & la description de cette ville. On prétend que quelques descendans d'Hector régnerent encore sur les débris de Troie, jusqu'à ce que ce pays fut soumis par Crésus, Roi de Lydie. Les Lydiens le furent ensuite par les Perses, & les Perses par Alexandre.

La Mysie. La *Mysie* étoit si voisine de la Phrygie Haute & Basse, qu'elle étoit souvent confondue avec elle, & qu'il est difficile de fixer les limites qui les divisoient, d'autant qu'elles ont long-temps appartenu au même maître. On la divisoit en grande & petite. La premiére étoit sur les bords du Pont-Euxin, & renfermoit deux villes, dont j'ai parlé il n'y a qu'un moment, Cyzique & Lampsaque. Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit de la pre-

miere, sinon qu'entre plusieurs temples magnifiques, elle en avoit un dédié à Jupiter, qui étoit tout de marbre chargé d'une infinité de dorures, avec la statue du Dieu, faite d'ivoire. Cependant Proserpine étoit regardée comme la principale Divinité de Cyzique. La ville ayant été abîmée par un furieux tremblement de terre, les belles colonnes dont elle étoit décorées, furent transportées à Constantinople. Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit de Lampsaque.

Pour ce qui regarde la grande Mysie, qui étoit entre le Granique, le mont Olympe, la mer Egée, & la Lydie, il faut remarquer qu'on y trouvoit, 1°. la ville d'*Apollonie*, dédiée à Apollon; elle étoit sur le bord d'un lac, & fut long-temps assez considérable; elle l'étoit encore sous le regne d'Alexis Comnene, premier du nom; mais alors les Turcs la prirent & la ruinerent.

Le *Granique* est le fleuve le plus considérable de la Haute-Mysie; il prend sa source derriere le mont Ida, & se jette dans le Pont-Euxin. Il est fameux par le passage qu'en fit Alexandre, à la tête de trente mille Macédoniens, de-

vant une armée Perſane de ſix cent mille hommes, qu'il battit de l'autre côté du fleuve. Ce fut auſſi ſur ſes bords que Lucullus tailla en pieces l'armée de Mithridate. La montagne la plus remarquable de la Haute-Myſie, eſt le mont Olympe, dont le ſommet eſt toujours couvert de neige, & qui eſt ſi élevé, qu'on le voit de Conſtantinople, qui en eſt éloigné de cent milles.

La capitale de cette Haute-Myſie eſt ſans contredit la ville de *Pergame*, ſituée dans une belle plaine, ſur les bords de la riviere de Caïque ; elle étoit la réſidence des premiers Rois de Myſie, & des derniers dont je parlerai enſuite, & qui porterent le nom de *Rois de Pergame*.

Les Myſiens deſcendoient, ſelon quelques Auteurs, des Lydiens, mais plus probablement des Phrygiens. Un des plus anciens Rois de tout le pays, fut Cotys, qui eut trois fils ; ſavoir : *Lydus*, *Myſus*, & *Carès*. Du premier vinrent les Lydiens ; du ſecond les Myſiens ; & du troiſieme les Cariens. Les Myſiens parurent d'abord braves & belliqueux, & ſe ſignalerent au ſiége

de Troie ; mais par la suite ils devinrent lâches & méprisables, & leur nom fut une injure parmi les peuples de l'Asie-Mineure. Le premier Roi de Mysie que l'on connoisse, s'appeloit *Olympe* ; il fut pere de *Teutras*, qui eut une fille nommée *Agriope*. Il étoit embarrassé à lui faire épouser un guerrier capable de régner après lui, lorsque sa seconde femme Augée lui présenta un fils qu'elle avoit eu d'Hercule avant son mariage ; il s'appeloit *Thélephe* : il épousa *Agriope*, & fut Roi de Mysie. Il se distingua au siége de Troie, en défendant cette ville & le Roi Priam ; il combattit contre Achille, & fut blessé dangereusement par ce Héros : il fit sa paix avec les Grecs, & se retira en Cilicie. Il eut trois fils, dont deux furent tués au siége de Troie ; & le troisieme, nommé *Latinus*, conduisit une Colonie en Italie, de laquelle sont descendus les Latins, & Romulus, Fondateur de Rome. Depuis cette époque, on n'entend plus parler des Rois de Mysie, jusqu'à un temps plus reculé, où on les voit reparoître sous le nom de Rois de Pergame. Je vais en faire l'histoire.

Deux cent quatre-vingt-quatre ans avant la naiſſance de J. C., un Eunuque, nommé *Philetere*, qui avoit ſervi dans l'armée d'Alexandre, & s'étoit attaché à Lyſimachus, un des Généraux de ce Conquérant, fut fait par lui Gouverneur de la ville de Pergame. Lyſimachus avoit épouſé en ſecondes noces Arſinoë, & avoit eu d'un premier lit un fils, nommé *Agathocle*. La marâtre de ce jeune Prince voulut le faire périr, & chargea Philetere de cette commiſſion. Il s'y refuſa; mais voyant bien qu'Arſinoë le perdroit lui-même; il ſe révolta. S'étant ſervi des tréſors de Lyſimachus, qu'il avoit en ſa garde, pour s'aſſurer de la protection d'Antigonus, il reſta libre & indépendant dans Pergame; peut-être même s'en fit-il déclarer Roi: s'il ne prit pas ce titre, ce fut au moins ſon fils *Eumene I* du nom, qui ne s'en tint pas à la ſeule ville de Pergame, mais fit des conquêtes aux environs, & ſoumit toute la Haute-Myſie. *Attale*, neveu d'Eumene & de Philetere, régna après ſes oncles. Il agrandit encore ſes Etats, ſecoua le joug des Gaulois d'Aſie ou Galates, auxquels ſon prédéceſſeur avoit bien voulu payer tribut. Il les força à lever le ſiége de Pergame,

game, qu'ils avoient osé former. Enfin il amassa de grandes richesses. Il eut occasion d'entendre parler des Romains, parce qu'ils lui envoyerent un Ambassadeur pour lui demander une statue de Cybele, dont les Oracles des Sibylles leur ordonnoient d'établir le culte dans leur ville; en même temps ils le sollicitoient de se joindre à eux pour faire la guerre à Philippe, Roi de Macédoine. Attale y consentit, passa en Grece, & délivra les Républiques de ce pays, que Philippe vouloit assujettir, particuliérement celle d'Athenes. Les Athéniens reconnoissans lui rendirent les plus grands honneurs, & donnerent son nom à une de leurs tribus. Il continua d'être ami des Romains jusqu'à sa mort, arrivée à l'âge de quatre-vingt-deux ans, après un regne de quarante-trois. Il protégea les Lettres & les Sciences, & avoit fait lui-même des Livres savans, qui sont perdus, mais qui étoient encore connus du temps de Pline & de Strabon. Il commença une fameuse bibliotheque, qui fut augmentée & perfectionnée par ses successeurs. Son fils *Eumene II* lui succéda, continua d'être fort lié avec les Romains, les engagea à faire la guerre à Antiochus le

Grand, les attira pour cet effet en Asie, & rendit ainsi un mauvais service à cette partie du Monde, puisque les Romains l'assujettirent par la suite. Séleucus vint assiéger Pergame; Eumene se défendit vaillamment, appela les Romains à son secours; & ceux-ci ayant gagné la bataille de Magnésie, victoire à laquelle Eumene eut la plus grande part, ce Roi & sa ville furent débarrassés de leurs ennemis. Le succès de cette guerre fut d'autant plus glorieux, que le grand Annibal étoit du côté de Séleucus, & l'aidoit de ses conseils & de son bras. Eumene demanda la possession de quelques villes conquises sur ses ennemis; il n'en obtint qu'une petite partie, les Rhodiens, qui avoient aidé les Romains par mer, ayant obtenu les meilleures places maritimes de la Lydie & de la Carie. Eumene eut bientôt une nouvelle guerre contre Prusias, Roi de Bithynie, secondé par Annibal, qui s'étoit réfugié chez lui. Les conseils du Carthaginois firent perdre une bataille navale à Eumene; mais il se seroit relevé de cette perte, si Prusias n'eût fait lâchement sa paix avec les Romains, en leur livrant Annibal. Le Sénat, charmé de s'être réconcilié avec

ce Roi de Bithynie, négligea Eumene, & ne le ſeconda pas dans une guerre qu'il eut avec Pharnace, Roi du Pont; ce qui engagea celui de Pergame à s'allier avec Antiochus, mais ſans ſe brouiller avec les Romains, qu'il avertit même des mauvais deſſeins de Perſée, Roi de Macédoine, à qui il fit la guerre de concert avec eux; cependant il ſentit bientôt que les Romains s'occupoient plus de leurs propres avantages que de ceux de leurs alliés. Ils lui devinrent ſuſpects, & il le leur fut à ſon tour. Ils voulurent engager ſon frere Attale, qu'il avoit envoyé à Rome comme ſon Ambaſſadeur, à prendre la couronne; celui-ci la refuſa généreuſement, & reſta fidele à ſon frere juſqu'à ſa mort, arrivée cent cinquante-neuf ans avant J. C. Attale ne voulut même alors prendre le titre de Roi que pour conſerver la couronne à ſon neveu, du même nom que lui, fils d'Eumene, & qui étoit en bas âge. Ce fut ce Roi qui, pour augmenter la bibliotheque commencée par ſon pere, imagina de faire écrire les Livres ſur des peaux de mouton préparées, qui tinrent lieu des feuilles de papyrus, dont Ptolémée avoit défendu la ſortie de l'Egypte; c'eſt de là que ces peaux ont

pris en latin le nom de *charta Pergamena*, d'où nous avons fait en françois le mot *Parchemin*. Ce même Prince établit à Pergame une manufacture de tapisseries de laine, qui représentoient seulement des dessins & non des personnages; les Romains les appelerent *Aulea Pergamena*, c'est-à-dire, *ameublement de Pergame*; & qui sait si ce n'est pas l'origine de ces tapisseries que l'on nomme de *Bergame*, quoiqu'on n'en fasse point dans cette ville d'Italie?

Attale II fut injustement attaqué par Prusias, & eut bien de la peine à faire entendre au Sénat que ce Roi de Bithynie étoit l'agresseur. Rien n'étoit si vrai cependant; Attale méritoit toute considération de la part des Romains, & Prusias n'en méritoit aucune. A la fin, les Romains forcerent ce méchant Roi à faire sa paix avec Attale. Prusias mécontent de son fils, qui étoit, pour ainsi dire, en otage à Rome, & qu'il croyoit n'avoir pas bien défendu sa cause injuste, voulut le faire assassiner. Le complot ayant été découvert, ce fut Prusias qui en devint la victime. Son fils étant retourné à Nicomédie, le fit périr, & lui succéda, comme je l'ai dit plus haut.

Quant à Attale, il resta attaché aux Romains jusqu'à sa mort, arrivée cent trente-huit ans avant la naissance de J. C. Son neveu *Attale*, troisieme du nom, monta sur le trône que son oncle lui avoit conservé, quoiqu'il eût des enfans; mais ce dernier Attale les fit mourir: il fut cruel, débauché, bizarre, & même extravagant dans ses goûts. Il mourut après cinq ans de regne, tourmenté par la crainte d'être assassiné par ses sujets, qu'il avoit rendus malheureux. Le plus grand mal qu'il leur occasionna, ce fut de les laisser aux Romains avec tous ses trésors, par un testament fort laconique, puisqu'il ne contenoit que ces mots: *Populus Romanus, hæres meorum esto.* Cette phrase suffit pour que les Romains envoyassent un Consul & une armée pour s'emparer du royaume de Pergame & le réduire en Province Romaine. *Aristonique*, fils naturel d'Eumene, & par conséquent frere du dernier Attale, s'en étoit emparé; & les Rois & les Etats voisins de ce royaume, sentant toutes les conséquences qui résulteroient de cette invasion des Romains en Asie, le soutinrent, de maniere que les armées Romaines trouverent de grandes difficultés à se mettre en possession

de cette province, à laquelle ils avoient déjà donné le nom fastueux d'*Asie*.

Lucilius Crassus, Souverain Pontife & Consul, fut le premier qui marcha contre Aristonique; mais après avoir eu d'abord quelques succès, il fut battu, fait prisonnier, & tué par accident au moment qu'on le conduisoit devant le vainqueur. Cet échec fut sensible aux Romains; mais loin de les décourager, il redoubla leur ardeur à soumettre l'Asie. Perpenna, successeur de Crassus dans le Consulat, le fut aussi dans le commandement de l'Asie, & eut l'avantage sur Aristonique; cependant il mourut avant que d'avoir pu se rendre maître de Pergame. Attilius acheva ce qu'il avoit commencé; il fit transporter à Rome tous les trésors d'Attale. Il soumit successivement toutes les villes du royaume, fit prisonnier Aristonique, & forma enfin cette province d'Asie, qui, en s'étendant par la suite, rendit les Romains uniques Souverains de cette partie du Monde. Le malheureux Roi de Pergame orna le triomphe d'Attilius dans la capitale, & fut ensuite, dit-on, décapité. Néanmoins Pergame demeura une ville considérable sous l'empire des Romains. C'est là que naquit le fameux

Médecin Gallien. Cette ville fut de bonne heure éclairée des lumieres de l'Evangile ; elle eſt une des ſept égliſes épiſcopales mentionnées dans l'Apocalypſe ; mais ſa ruine y eſt prédite, & cette prophétie s'eſt accomplie, Pergame n'étant plus qu'un village, où l'on trouve encore quelques reſtes d'antiquités, & qui conſerve à peu près ſon ancien nom, s'appelant *Bergamé*. Le port le plus voiſin s'appeloit *Elée*, car la ville n'étoit pas ſur le bord de la mer. Ce port eſt aujourd'hui abſolument abandonné. Les environs, qui étoient fertiles & cultivés, ſont maintenant très-négligés.

La *Lydie* a été un aſſez puiſſant royaume, juſqu'à ce qu'elle ait été ſoumiſe par les Perſes, & réunie à leur Empire. Il eſt certain qu'elle s'appeloit autrefois *Méonie*, du nom de *Méon*, un de ſes plus anciens Rois, & qu'elle n'a pris le nom de *Lydie* que ſous le regne de *Lydus*, fils d'Atys. Toute autre étymologie de ce nom eſt peu vraiſemblable. Son étendue a été autrefois depuis les limites de la Grande-Phrygie juſqu'à la mer, & elle comprenoit tout ce qu'on a appelé depuis

La Lydie.

l'*Ionie*, occupée par les Grecs, qui y ont conduit de grandes colonies, & bâti de belles villes; mais l'Ionie & la Lydie ont fait par la suite deux provinces séparées & différentes. Je parlerai de la premiere, après avoir décrit la seconde & fait son histoire. L'Eolie peut être aussi regardée comme ayant fait partie de la Lydie; elle a été aussi peuplée par les Grecs, & fera également l'objet d'une petite description à part.

Le mont *Tmolus* étoit le plus considérable de la Lydie, & le *Pactole* en étoit la riviere la plus renommée; elle rouloit une grande quantité de paillettes d'or; d'où vient que l'on disoit que ses eaux renfermoient des trésors, & que l'or du Pactole étoit passé, pour ainsi dire, en proverbe. C'est auprès de cette montagne, & sur les bords de cette riviere qui se jette dans l'Hermus, qu'étoit située la ville de *Sardes*, qui devint la capitale de la Lydie & la résidence de Crésus. Les Perses l'ayant conquise, la conserverent comme une des plus belles & des plus grandes cités de leur Empire. Les Grecs s'en étant emparés sous le regne de Xerxès, ce Mo-

narque fut au déſeſpoir de cette perte, & ſe faiſoit avertir tous les jours de la néceſſité où il étoit de la reprendre, juſqu'à ce qu'enfin il en rentra en poſſeſſion. Alexandre la ménagea, & même l'embellit. Les Rois de Pergame, qui en furent enſuite les maîtres, en uſerent de même; mais ſous la domination des Romains, elle fut renverſée par un tremblement de terre, & Tibere la rebâtit. On y voit encore les ruines d'un palais, & des débris ſans nombre de colonnes, de corniches, de différens morceaux d'architecture, de ſtatues, & d'inſcriptions. Si l'on n'y reconnoît plus les débris d'aucuns temples Païens, au moins y voit-on ſur pied deux belles & anciennes égliſes Chrétiennes, dont l'une eſt changée en moſquée, & l'autre abandonnée. Cette derniere étoit épiſcopale dès le premier ſiecle de l'Egliſe, & du temps que Saint Jean écrivoit ſon Apocalypſe; mais l'ancienne cathédrale ſe trouve à préſent hors de la ville, ou plutôt du village qui ſubſiſte. Sardes n'eſt plus habitée que par des Bergers & des Jardiniers, qui tirent quelque parti de la fertilité de la plaine des environs &

des pâturages. Au reste, c'est principalement à Tamerlan que cette ville doit attribuer l'anéantissement où elle se trouve. Elle osa lui faire résistance, & ce conquérant Barbare la ruina de fond en comble.

Philadelphie fut bâtie par Attale, frere d'Eumene II, Roi de Pergame, qui possédoit aussi la Lydie; il lui donna le nom qu'elle porte, en mémoire de l'amitié qu'il avoit pour son frere, & dont il lui donna de grandes preuves. Les richesses d'Attale & de ses successeurs les mirent en état de l'orner de superbes édifices. On y voit encore les restes d'un grand amphithéatre, où l'on célébroit des jeux auxquels on se rendoit de toutes les parties de l'Asie. Elle est, aussi bien que Sardes, une des sept villes épiscopales mentionnées dans l'Apocalypse. Elle a été ruinée comme les autres; mais plus tard, & moins complétement, car les Turcs ne la prirent qu'au treizieme siecle, après un assez long siége, & lui accorderent une capitulation honorable. Une bonne partie de ses anciennes murailles est encore sur pied, & on y trouve jusqu'à sept ou huit mille habitans, dont

deux mille Grecs, qui y ont conſervé quatre égliſes.

Thyatire étoit la troiſieme ville de Lydie, ſituée dans une plaine fertile, plantée de cotonniers. Elle avoit été fondée par une colonie de Macédoniens; on voit encore qu'elle a été grande & remplie de beaux édifices. Elle contient cinq mille habitans, la plupart Turcs; ils y ont ſix à ſept moſquées. Elle eſt épiſcopale de la même époque que celles dont je viens de parler, & étoit compriſe dans la même prédiction.

On comptoit dans la Lydie deux villes du nom de *Magnéſie*; l'une, ſituée ſur le Méandre, & qui n'eſt plus qu'un village; la ſeconde, bâtie au pied du mont Sypile, eſt encore aujourd'hui plus conſidérable que l'autre; elle contient, dit-on, douze mille habitans, & eſt commandée par un château, réſidence d'un Gouverneur Turc, qui a toute l'autorité d'un Pacha. Il y a pluſieurs moſquées, trois ſynagogues pour les Juifs, & une ſeule égliſe pour les Chrétiens Grecs, qui y ſont en petit nombre. On lit dans l'Hiſtoire, qu'il

s'eſt donné à ſes portes deux grandes batailles ; l'une entre les Grecs commandés par Agéſilas, & les Perſes qui y furent vaincus ; l'autre entre le grand Scipion & le Roi Antiochus, au déſavantage de ce dernier. Magnéſie fut alors ſoumiſe au pouvoir des Romains, & a toujours depuis fait partie de la province proconſulaire d'Aſie.

J'ai déjà parlé du Pactole & de l'Hermus ; on trouve encore dans la Libye, le Caïſtre, toujours couvert de cygnes, & le Méandre, fameux par ſes ſinuoſités. Les excellens vins & les mines d'or & d'argent, étoient la ſource des grandes richeſſes du pays.

On compte trois races des anciens Rois de Lydie, dont la premiere eſt ſurnommée des *Atyades*, à cauſe du Roi *Atys*, l'un d'eux ; cependant il n'étoit pas le premier. Celui-ci s'appeloit *Manès* ; il eut pour fils *Cotys*, dont le fils aîné, *Lydus*, changea le nom de la *Méonie* en *Lydie*, comme je l'ai dit. Il y eut encore ſept Rois Atyades, de la race d'Atys, entre ce Monarque & *Omphale*, fille & hériticre de *Sardanes*. Cette Reine, à qui Hercule, ayant été fait priſonnier, fut

vendu comme esclave, en devint amoureuse, & en eut un fils, nommé *Alcée*, qui succéda aux Etats de sa mere, & forma une nouvelle race de Rois de Lydie, qui furent surnommés *Héraclides*. Après neuf générations de Rois de cette famille, *Candaule* monta sur le trône. Tout le monde sait que son imprudence lui couta la vie, & que *Gygès*, qui avoit été son favori, fut son meurtrier, son successeur, & épousa sa veuve. L'arriere petit-fils de Gygès fut *Alyatte*, pere de *Crésus*, en qui finit la troisieme race des Rois de Lydie. Les richesses & le bonheur dont jouit Crésus sont assez connus ; & l'on sait que ce Roi éprouva la vérité de ce que lui avoit dit Solon, que nul homme ne pouvoit se dire heureux avant sa mort. Il fut vaincu par Cyrus, Roi des Perses, qui le traita personnellement avec assez d'aménité, mais réunit ses Etats à son Empire.

Telle est l'histoire des anciens Rois de Lydie. J'ai dit que l'Ionie & l'Eolie qui y étoient contiguës, avoient été peuplées par des Colonies Grecques, qui y avoient bâti des villes magnifiques, dont je parlerai, ainsi que de celles de

la Doride, qui ont les mêmes Fondateurs (les Grecs), & qui sont de même sur les bords de la mer, & ont derriere elles la Carie, comme l'Ionie a la Lydie, & l'Eolie cette même province & une partie de la Phrygie. Quand j'aurai décrit la Carie, je reviendrai sur ces trois provinces Grecques, & en même temps sur les isles situées dans la mer voisine, qui prend successivement les noms d'*Egée*, d'*Eolienne*, d'*Ionienne*, & d'*Icarienne*.

La Carie. La *Carie* avoit la Lydie au nord, la Phrygie à l'orient, à l'occident la mer Méditerranée, & l'Ionie & la Doride au midi; mais entre les côtes de cette mer & la Carie, on trouvoit une partie de l'Ionie & la Doride, dont il n'est pas facile de fixer les limites de ce côté. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la Carie a eu peu de villes maritimes, du moins tant que les deux provinces Grecques que je viens de nommer ont subsisté, & jusqu'à ce qu'elles aient été, comme la Carie même, assujetties aux successeurs d'Alexandre & aux Romains.

Il y a différentes opinions sur l'origine des Cariens; Hérodote prétend que

ce furent d'anciens sujets de Minos, qui de la Crete passerent dans les isles voisines de l'Asie, & de là dans la terre ferme; d'autres au contraire veulent que les Cariens aient été Aboriegnes, c'est-à-dire, natifs du pays qu'ils habitent, & qu'ils aient pris le nom qu'ils portent d'un certain *Car*, frere de Nysus & de Lydus, qui ont donné le leur à la Mysie & la Lydie. Effectivement on trouve qu'avant que les Colonies Grecques se fussent établies en Asie, les *Cariens* avoient déjà formé des établissemens, d'un côté vers les Palus Méotides, & de l'autre dans l'Egypte, près de Bubaste. Il n'est pas moins sûr que les Cariens ont eu anciennement des Rois, tant avant qu'après l'établissement des Grecs sur leurs côtes; la suite n'en est pas bien connue. Le plus renommé d'entre eux a été *Mausole*, dont la femme *Artemise* a passé pour le modele & l'exemple des veuves. Elle fit ériger à la mémoire de son mari un monument si magnifique, qu'il a été regardé comme une des sept merveilles du Monde, & que le nom de mausolée a été consacré depuis à tous les superbes tombeaux; & pour couronner l'œuvre, Artemise avala, dans une ou plusieurs coupes de vin, les cendres

de son mari, & mourut peu après. Les autres Rois de Carie sont inconnus; mais on sait que ce royaume fut conquis par Crésus, Roi de Lydie, réuni à ce dernier royaume, & qu'il en a suivi le sort. La Carie forme présent un Gouvernement particulier de l'Empire Turc, que l'on nomme *Mendes-Ili.* La Carie a contenu plus ou moins de villes, suivant les différens temps; on en a compté jusqu'à trente-six; dans d'autres temps, seulement vingt-neuf. Je ne parlerai que des principales. La premiere capitale de ce pays s'appeloit *Aphrodisia.* On ne sait pas précisément quand elle fut ruinée; mais elle fut remplacée par *Stauropolis* : celle-ci, au sixieme siecle, avoit un Archevêque, qui comptoit pour suffragans vingt-huit Evêques, dont celui de Milet étoit un. Le titre seul de cet archevêché subsiste : la ville est absolument ruinée, & il n'en reste aujourd'hui qu'un méchant bourg, que les Francs appellent *Santa-Croce.*

Amytus ou *Mynde* étoit une ville considérable; elle subsiste encore sous le nom de *Mentes*, qui a donné le nom à la province de *Mentes-Ili.* C'est la résidence d'un Pacha ou Béglierbey.

Milassa

Milassa s'appelle aujourd'hui *Melazzo* ; elle est située dans les terres. Le Voyageur Spon, savant Antiquaire, y a remarqué les ruines d'un temple de Jupiter, dont le fronton étoit orné de colonnes de marbre ; celles d'un temple encore plus grand, dédié à Auguste, & une belle colonne avec une inscription qui prouve qu'elle fut érigée en l'honneur de Ménander, fils d'Euthydemus, riche Citoyen de cette ville.

Halicarnasse a été certainement pendant un temps la capitale de la Carie, puisque c'étoit là que résidoit le Roi Mausole, & que son épouse lui fit élever un superbe monument ; mais par la suite il paroît qu'elle se rangea parmi les villes Grecques républicaines de l'Ionie & de la Doride, qui étoient, pour ainsi dire, mêlées avec celles de la Carie. Pour justifier cette espece de désertion, les Halicarnassiens soutenoient que leurs ancêtres descendoient d'une colonie d'Argos. Cependant Halicarnasse, dans l'état de République, devint considérable, & lorsque les villes Grecques de l'Asie-Mineure eurent recouvré leur liberté, elle fut assez florissante. Il n'en reste plus que des ruines dans des broussailles,

auprès d'un petit lieu nommé *Boudron*. Elle est la patrie d'Hérodote, le plus ancien des Historiens Grecs, & qui a mérité le beau nom de Pere de l'Histoire; & de Denis d'Halicarnasse, qui a écrit en grec l'Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome, & qui est très-estimée, sur-tout pour ses premiers temps.

Jassus étoit autrefois une ville importante & ornée de beaux édifices. On peut encore reconnoître dans ses ruines l'enceinte de ses murailles, & les restes d'un beau théâtre dédié à Bacchus; un peu plus loin, ceux d'un immense édifice dont on ne connoît pas la destination. Ce qui reste aujourd'hui de cette ancienne ville, se nomme *Askem-Kalesi*, c'est-à-dire, *château d'Askem*, apparemment du nom d'un Mahométan, Fondateur d'une méchante forteresse qui défend le port; il ne sert plus qu'à des bateaux de pêcheurs, & est situé vis-à-vis l'isle de Cos.

Il y a encore quelques autres villes de la Carie, dont je vais seulement rappeler les noms, ne sachant rien de particulier à leur sujet. *Gnide* étoit sur le bord de la mer avec un bon port: elle fut pendant un temps regardée comme faisant partie

de la Doride & des Républiques Grecques; alors elle étoit riche & commerçante. Son principal lustre venoit de son superbe temple dédié à Vénus: on y voyoit la statue de cette Déesse, sculptée par le célebre Praxitele. C'étoit un chef-d'œuvre de l'Art, si digne d'admiration, que l'on accouroit des extrémités de la Grece pour le voir. D'ailleurs les fêtes que l'on célébroit dans ce temple étoient si voluptueuses, que c'étoient de vraies parties de plaisir. Le Président de Montesquieu, Auteur de l'*Esprit des Loix*, s'est plu à les décrire, ou plutôt à les imaginer dans un petit Poëme en prose, qui porte le titre de *Temple de Gnide*. Horace, dans une de ses Odes, appelle Vénus, *Reine de Gnide & de Paphos*.

On trouvoit dans la Carie, *Cibyra*, deux villes du nom d'*Héraclée*, *Appollo-niade*, *Antioche* sur le Méandre, *Néapolis*, *Stratonicée*; *Ogmia*, fameuse par un temple d'Hercule, surnommé *Ogmien*; *Sébastopolis* ou *ville d'Auguste*; *Marcianopolis*, qui étoit plus moderne, & prenoit son nom de l'Empereur Marcien; *Anastasiopolis*, dans le même cas pour l'Empereur Anastase.

Les villes Grecques qui se trouvoient sur le bord de la mer Egée, depuis la Phrygie jusqu'à la Lycie, étoient partagées en trois provinces, ou, si l'on veut, en trois classes; les unes se nommoient *Eoliennes*, les autres *Ioniennes*, & les troisiemes *Doriennes*. Les premieres & les dernieres étoient en assez petit nombre, car on n'en comptoit que trois ou quatre Eoliennes considérables. Il y en a eu douze, & ensuite treize Ioniennes, & seulement deux de quelque conséquence dans la Doride, & c'étoient celles d'Halicarnasse & de Gnide, dont je viens de parler.

Phocée étoit la plus importante des Eoliennes; les habitans en étoient grands navigateurs, & ils ont fondé des colonies dans toutes les parties de l'Europe alors connues. Hérodote dit que leurs vaisseaux pénétrerent dans la baie de Cadix, & qu'ils reçurent des secours du Roi qui régnoit dans cette contrée du temps de Cyrus. Avec ces secours, ils revinrent attaquer les troupes du Monarque Persan, & rentrerent dans leur ville, qu'ils avoient abandonnée. Ceux qui n'y revinrent pas, s'établirent à *Alérie*, dans l'isle de Corse, qui subsiste encore sous le nom d'*Aléria*.

D'autres Phocéens de l'Asie avoient déjà fondé la ville de *Marseille*, & quelques-uns s'étoient arrêtés à *Vélie* en Italie, sur les côtes du Royaume de Naples. Il n'est pas douteux que ces Phocéens de l'Asie descendoient de ceux de la Grece; mais le moment où ils quitterent leur ancienne patrie n'est pas parfaitement connu. Ce fut avant qu'on leur enlevât la propriété des terres qui environnoient le temple de Delphes. Le lieu qu'ils choisirent pour s'y établir étoit très-avantageux pour le commerce, étant au fond d'un golfe qui formoit une rade naturelle & un port excellent; ils avoient pris pour armes ou devise, un *phoque* ou veau marin. Au reste, *Phocée* suivit le sort des autres villes Grecques d'Asie, dont je vais parler; elle se nomme à présent *Foglia-Vechia*. *Elée* étoit regardée comme une des villes de l'Eolide; j'ai dit que c'étoit le port le plus voisin de la ville de Pergame, & sous les derniers Rois de celle-ci, elle en dépendoit : mais plus anciennement, elle étoit libre & Grecque; & l'on voit par son nom, que ses premiers habitans étoient venus de l'Elide qui faisoit partie du Péloponnese. La ville de *Cymes* ou de *Cu*-

mes étoit aussi maritime ; elle étoit grande & belle. C'est une des sept villes qui prétendoient à la gloire d'avoir été la patrie d'Homere ; cependant ses habitans avoient en général la réputation d'être bêtes. Ce n'est plus qu'un village nommé *Foglia-Nova*. La ville de *Myrine* tiroit son nom de son Fondateur. Sous l'empire d'Auguste, elle prit celui de *Sébastopolis*. Son port étoit grand & bon. Ce n'est plus à présent qu'un village nommé *Marhani*.

Les villes Ioniennes tiroient leur nom des Ioniens, peuples d'Attique, qui les avoient les premiers habitées. On sait que ces peuples descendoient d'*Ion* ou de *Javan*, quatrieme fils de Japhet. C'est une grande question, de savoir si les Ioniens de la Grece, qui furent pendant un temps maîtres de l'Attique, étoient une colonie de ceux d'Asie, ou si ceux de l'Asie étoient descendans de ceux de l'Attique. Dans le premier cas, ils seroient plus anciens en Asie que les Doriens ; dans le second, ils devroient leur céder la prééminence. Quoi qu'il en soit, les Ioniens de l'Asie se partagerent de bonne heure en douze petites Républiques, qui avoient autant de villes

pour capitales ; dix de ces villes étoient en terre ferme, & deux dans les isles ; mais ils avoient un temple commun, que l'on appeloit le *Panjonium*. Il étoit consacré à Neptune, & situé sur le promontoire de Mycale. On y célébroit des fêtes, auxquelles les Députés des douze villes se rendoient. Les Doriens avoient de même un temple commun, dédié à Apollon *Triopien*.

Les Eoliens avoient aussi le leur ; & les Milésiens en particulier en avoient un autre, dédié à Apollon *Dydiméen*, où il se rendoit des oracles ; on l'appeloit l'*Oracle des Branchides*. Toutes ces villes Grecques de l'Asie célébroient encore en commun des fêtes en l'honneur de Diane. Ces villes étoient très-commerçantes, avoient de bons ports, & les terres de l'Ionie étant très-fertiles, elles fournissoient beaucoup de denrées qu'on transportoit au loin. On y parloit généralement la Langue grecque, & le caractere des habitans se sentoit de leur origine ; mais on s'appercevoit aisément qu'ils avoient été amollis par les délices de l'Asie ; ils étoient plus lâches & plus voluptueux que les Grecs d'Europe. *Crésus* les avoit soumis, en leur laissant

pourtant une espece de liberté. *Cyrus*, en les assujettissant à son tour, après avoir éprouvé de leur part quelque résistance, les traita un peu plus durement; aussi ne furent-ils jamais sincérement attachés aux Rois des Perses. Quand ceux-ci les obligerent à les suivre dans leurs guerres avec les Grecs, ils les trahirent, & s'entendirent avec leurs anciens compatriotes. Leur défection fut cause du gain de la bataille de Salamine. Cependant, sous les derniers Rois de Perse, ils furent trahis par les Grecs mêmes, qui les abandonnerent au pouvoir de ces Monarques. Alexandre ayant conquis l'Empire des Perses, rendit la liberté aux Grecs Asiatiques; ses successeurs les assujettirent encore. Les Séleucides, Rois de Syrie, furent leurs oppresseurs; mais enfin les Romains obligerent ces Princes à leur rendre la liberté, ou plutôt elles passerent du joug de ces Monarques sous celui des Romains. Elles le secouerent encore une fois en faveur de Mithridate; mais ne s'en étant pas trouvées mieux, elles voulurent s'y soustraire. Sylla les fit rentrer très-durement sous la domination Romaine: il ordonna le pillage d'Ephese, rançonna les autres villes; & elles firent partie

des provinces de l'Empire Romain, dont elles étoient les plus voisines. Quelques-unes de ces villes resterent toujours commerçantes; elles fleurirent sous l'Empire Romain, & ont passé sous celui des Turcs avec les différentes parties de l'Empire Grec.

Smyrne est de toutes les anciennes villes Grecques de l'Asie, celle qui subsiste encore avec le plus d'éclat. Elle est toujours grande, peuplée, riche, & commerçante; elle n'a point d'abord fait partie des douze villes Ioniennes, & en effet elle avoit été fondée par les Eoliens; mais les Ioniens leurs voisins trouverent moyen de la leur enlever, & d'en faire la treizieme de leurs villes. Elle fut soumise, comme les autres, à Crésus, à Cyrus & à ses successeurs, Rois de Perse. On prétend qu'elle fut ruinée sous les derniers de ces Rois; mais qu'elle fut rebâtie par Alexandre. Une tradition obscure & incertaine apprend qu'elle a eu pour Fondatrice une Amazone, nommée *Smyrna*, dont elle prit le nom; on prétend aussi que, sous le regne du Conquérant des Perses, une Reine de ces femmes guerrieres vint s'établir à Smyrne, & contribua à son rétablissement. Ce qu'il y a de sûr, c'est que

dans ſes médailles elle a toujours porté pour deviſe ou pour armes la tête d'une Amazone, avec le nom de Smyrne, & que l'on voit encore ſur la porte de la citadelle, à préſent ruinée, une groſſe tête de femme, mutilée par les Turcs, mais qui offre encore les traits ou du moins l'idée de l'Amazone Smyrna.

Strabon croit que ce ne fut point Alexandre, mais Antigone & Liſymachus qui firent rebâtir Smyrne : on a dû lui rendre ce ſervice à bien des repriſes, car elle eſt ſujette à recevoir les plus grands dommages par les tremblemens de terre qui y ſont très-fréquens. D'un autre côté, ſa ſituation avantageuſe au fond d'un golfe, avec un port vaſte, profond & excellent, dans un terroir de la plus grande fertilité, a engagé à la rétablir auſſi ſouvent qu'elle a éprouvé des malheurs. Dès le temps d'Auguſte, elle fut déclarée métropole de l'Aſie Proconſulaire. Tibere l'honora d'une affection particuliere, & lui accorda de grands priviléges. Marc-Aurele vint à ſon ſecours, après qu'elle eut éprouvé de nouveaux déſaſtres. Les Ephéſiens, ſes voiſins, ſes alliés & ſes fideles amis, lui ſacrifierent, pour ainſi dire, leurs propres intérêts ; ils

la repeuplerent, & ſous les Empereurs Chrétiens, elle ſuccéda à tous les avantages dont avoit joui Epheſe du temps du Paganiſme.

Smyrne reçut la lumiere de la Foi dès les premiers ſiecles de l'Egliſe, & a eu pour premier Evêque S. Polycarpe, diſciple de S. Jean. Il y fut martyriſé, & on voit encore ſon tombeau à une des extrémités de la ville, auprès des ruines d'un grand cirque, qui fut peut-être le lieu de ſon martyre. Elle eſt une des ſept égliſes dont il eſt parlé dans l'Apocalypſe; mais au lieu qu'on prédit aux autres leur ruine, S. Jean promet à celle-ci ſa conſervation & même de la proſpérité; ce qui a eu lieu. Sous les Empereurs Chrétiens, on transforma en une ſuperbe cathédrale, la premiere égliſe dans laquelle S. Polycarpe avoit raſſemblé les Fideles, & qu'il avoit dédiée, dit-on, à S. Jean l'Evangéliſte ſon maître. Cette égliſe a été depuis changée en moſquée.

Smyrne eſt bâtie en partie ſur le rivage de la mer, en partie à mi-côte d'une colline qui s'étend au fond & autour du golfe. Elle a ſûrement toujours été dans cette ſituation; mais on peut juger par les différens monumens d'antiquités qu'elle

renferme, qu'elle a, pour ainsi dire, couru le long de ce côteau, puisque l'on distingue la vieille & la nouvelle ville. Dans la premiere, on voit les restes de plusieurs temples qui existoient du temps de Pline & de Stabon, & étoient même beaucoup plus anciens. Spon & Tournefort, Voyageurs fameux du siecle dernier, ont reconnu à quelles Divinités ils étoient dédiés, par les inscriptions qu'ils y ont trouvées & qu'ils en ont tirées ; mais ils ont vu un théatre & un cirque dont Strabon & Pline ne parlent pas, & qui probablement n'ont été construits qu'après la mort de ces deux anciens Auteurs.

Indépendamment de la citadelle qui domine toute la ville, étant sur le haut du côteau, le port est défendu par deux châteaux, dont les fortifications sont mauvaises & négligées, & l'artillerie mal montée, mais suffisante pour en empêcher l'entrée. Ce port est vaste, & est précédé d'une rade qui pourroit contenir une armée navale entiere ; il y a d'ailleurs un petit port dans lequel se retirent les galeres Turques. A l'entrée de ce port, est la Douane, où l'on paye les droits au Grand-Seigneur. La citadelle & les forts dont je viens de parler sont

l'ouvrage des Empereurs Grecs ; mais les Turcs, loin de les perfectionner, n'ont cessé de les négliger. Tout ce qu'ils ont bâti dans la ville, c'est un bézestein, rempli de magasins & de boutiques, où l'on vend toutes sortes de marchandises pendant le jour ; la nuit, les Marchands, après avoir fermé leurs magasins, sortent du bézestein, qui est lui-même fermé par quatre portes aux côtés & aux extrémités. Auprès de ce bâtiment, est un kan ou caravenserai, où les Marchands étrangers peuvent se loger, & où on leur donne aussi des magasins fermans.

Le fleuve qui baigne les murs de Smyrne, est le *Mélès*, qu'on appelle aujourd'hui *Sarabat*. Il est fameux par la naissance & l'habitation d'Homere, qui a été nommé, à cause de cela, *Mélégisene*. Le fleuve n'arrive auprès de Smyrne que dans l'état d'un ruisseau très-foible, & que l'on passe souvent à gué, parce que dans les campagnes au dessus de cette ville, il est épuisé par les petits canaux que l'on en tire pour arroser les champs.

Sur les bords du Mélès, sont les restes d'un temple que le Voyageur & Antiquaire Spon croit avoir été dédié à Cybele.

Un peu plus loin, on en voit un autre, que l'on a cru long-temps être les restes d'un portique dédié à Homere, & où étoit sa statue; mais Spon a découvert que c'étoit un temple de Janus, probablement bâti sous la domination Romaine; on y a trouvé une statue de ce Dieu à deux visages. Strabon & Pline disent que la ville étoit très-belle, les rues tirées au cordeau, & la plupart des édifices & des maisons d'une superbe architecture. On ne peut pas dire que cela soit à présent ainsi, vu la quantité de tremblemens de terre que cette ville a essuyés; mais comme elle se rétablit toujours, & que le commerce, qui reprend son cours après ces terribles accidens, l'enrichit sans cesse, elle conserve des beautés; par exemple, la rue des Francs, qui traverse la ville d'un bout à l'autre, est droite, belle, fort peuplée & très-fréquentée. Les Turcs y passent rarement; & la quantité de Francs qui l'habitent, & les maisons des Consuls, construites à l'européenne, font que l'on s'y croit dans une ville d'Europe très-commerçante, telle que Livourne.

On varie beaucoup sur le nombre des

habitans de Smyrne ; peut-être cela vient-il de ce qu'il y en a eu dans des temps plus ou moins, ſuivant que les tremblemens de terre & les incendies y ont fait des ravages. Tournefort n'y comptoit que quinze mille Turcs, dix mille Grecs, & deux à trois mille Arméniens, Juifs & Francs; on y comptoit dix-neuf moſquées, huit ſynagogues, deux égliſes Grecques, une Arménienne, & trois chapelles pour les Latins. Dans ce temps il n'y avoit point de Pacha, mais un *Sardar* qui commandoit deux mille Janiſſaires, & un Cadi qui rendoit la Juſtice. Des quatre ConſulsFrancs qu'il y avoit à Smyrne, celui de Veniſe étoit âgé de cent dix-huit ans: il avoit eu ſoixante enfans des cinq différentes femmes qu'il avoit épouſées, & de quelques ſervantes. La plus jeune de ſes filles n'avoit que ſeize ans. Il faut que depuis le commencement de ce ſiecle, le nombre des habitans de Smyrne ſoit fort augmenté, puiſqu'on y en comptoit plus de cent mille il y a une vingtaine d'années. Cependant le commerce doit y être diminué, depuis que la Perſe étant entiérement dévaſtée, on n'y voit plus arriver de caravanes de ce pays-là. Elles étoient particuliérement chargées de ſoie, égale-

ment fine & forte. Les Arméniens, qui étoient les Courtiers de tout le commerce de la Perse, en faisoient un débit prodigieux; elle passoit dans toute l'Europe. Il y a d'ailleurs bien d'autres objets de commerce à Smyrne, qu'on appelle l'*Echelle du Levant* la plus fréquentée, c'est-à-dire, le port de l'Empire Turc où il se fait le plus d'importations & d'exportations des denrées de l'Europe & de l'Asie. Un des principaux objets du trafic des Marchands de la Nation Françoise, sont les calottes de laine fine, presque toujours teintes en rouge, que tous les Orientaux portent sous leurs turbans ou bonnets. Autrefois leurs robes ou habits de dessus étoient toujours de draps d'Angleterre; mais depuis un certain nombre d'années, nos draps ont prévalu; il s'en fait un grand débit dans le Levant, ainsi que des étoffes de soie de Lyon & de Marseille: Smyrne en est l'entrepôt ordinaire.

Tournefort nous apprend que de son temps Smyrne avoit déjà essuyé les effets de six grands tremblemens de terre, dont le dernier avoit été en 1688. C'étoit une opinion établie chez les Grecs, que le

septieme

septieme devoit détruire la ville, de maniere qu'elle ne pût jamais être relevée. En 1778 elle éprouva ce septieme tremblement de terre, & il fut véritablement plus fâcheux que tous les autres. Cependant la prédiction s'est trouvée fausse, car depuis ce temps la plupart des bâtimens sont rétablis, & les rues nettoyées & aussi peuplées qu'elles l'étoient auparavant; on a seulement eu attention de ne pas faire les maisons aussi élevées : mais enfin il est vrai de dire que Smyrne résiste toujours aux plus redoutables fléaux, les tremblemens de terre, les incendies & la peste.

L'ancienne ville de *Clazomene*, une des plus belles entre les douze de l'Ionie Asiatique, n'est plus aujourd'hui qu'un lieu de peu de conséquence, nommé *Vourla*, dans une petite isle qui a été jointe au continent par une jetée de 250 pas. Ce que l'on en sait de plus ancien, c'est qu'elle étoit autrefois située dans le continent, à l'entrée de la baie de Smyrne. Elle fut fortifiée par les Ioniens contre les attaques d'Alyatte, Roi de Lydie, pere de Cresus. Elle lui résista en effet; mais lorsque Cyrus eut conquis la Lydie, les Clazoméniens eurent peur, & se trans-

porterent dans l'isle voisine, où ils ont toujours resté depuis. Les Perses consentirent à les y laisser tranquilles avec une sorte de liberté ; mais ils ne purent résister à Alexandre, qui fit joindre l'isle à la terre ferme par la chaussée dont je viens de parler. Elle suivit ensuite le sort des autres villes Grecques de l'Asie, jusqu'à ce que les Romains s'y établirent. Clazomene fut la premiere à s'attacher à cette République, qui lui accorda autant de liberté qu'une ville Grecque pouvoit en espérer des Romains. Auguste l'embellit au point, qu'il s'en déclara le second Fondateur ; il y a des médailles qui lui donnent ce titre. Elle contenoit de beaux temples dédiés à de grandes Divinités, tels qu'Apollon, Cybele, Diane & Bacchus, que l'on voit gravés sur différentes médailles, avec le nom de cette ville. Par la suite, la situation de Clazomene l'a fait regarder comme la clef de Smyrne, & quand les Mahométans ont voulu s'emparer de celle-ci, ils se sont assurés de l'autre ; mais, comme je l'ai dit, elle est à présent absolument abandonnée.

Erythrée est assez près de Clazomene & de Smyrne, puisqu'elle est située sur le rivage, vis-à-vis l'isle de Chio. Elle

avoit un bon port; & derriere la ville étoit une montagne nommée *Mimas*, dont faisoit partie une caverne, qui fut, dit-on, habitée par une des douze Sibylles, & qui porte parmi ces Prophétesses, le nom de Sibylle Erythrée. On voyoit aussi dans la ville un magnifique temple dédié à Hercule. Les Romains, à qui elle fut fidelle, lui accorderent de grands priviléges. L'avantage de son port lui a conservé quelque existence; à présent c'est un village nommé *Gesmé*.

Il y avoit une des douze villes des Ioniens qui s'appeloit *Myus*; dès le temps de Strabon, elle étoit tellement ruinée, qu'il n'en restoit point de vestiges.

Téos étoit la cinquieme de ces villes; elle est principalement fameuse par la naissance d'Anacréon. Sous la domination des Perses, les Téïens, pour s'y soustraire, passerent la mer & se retirerent en Thrace, où ils peuplerent la ville d'Abdere, qui venoit d'être fondée par Théméśimus de Clazomene; néanmoins, quelque temps après, plusieurs d'entre les Téïens revinrent habiter leur ancienne ville; & elle fut assez florissante sous la domination des Romains, ayant été réparée & embellie par les ordres de l'Empereur Auguste:

c'eſt à préſent un village nommé *Ségeſi.*

Lebedus, la ſixieme des villes Ioniennes de l'Aſie, aſſez près de Smyrne & ſur la mer, étoit fameuſe par un temple de Bacchus & les fêtes que l'on y célébroit : elle fut détruite par Lyſimachus, un des ſucceſſeurs d'Alexandre ; mais elle ſe rétablit enſuite, & ſubſiſtoit du temps des Romains. Lorſque Strabon vivoit, ce n'étoit plus qu'un village ; aujourd'hui on n'en apperçoit plus aucunes traces. Il en eſt de même de *Priene*, qui eſt la patrie de Bias.

Colophon, la huitieme du pays, n'eſt plus à préſent qu'un village que les Francs appellent *Otobocco*, ſur les côtes de la mer. Ses habitans paſſoient pour les meilleurs cavaliers de toute l'Aſie ; ils donnoient même des regles d'équitation ; & l'on diſoit proverbialement, *aller à Colophon*, pour dire, *apprendre à monter à cheval.* Lyſimachus la détruiſit, & fit paſſer tous ſes citoyens à Epheſe ; par la ſuite elle fut rebâtie. C'eſt une des ſept villes qui ſe diſputent la gloire d'avoir été la patrie d'Homere.

Epheſe a été autrefois la plus belle ville de l'Aſie ; ce n'eſt plus maintenant qu'un

méchant village, nommé *Aiasiola*, habité par trente ou quarante familles Grecques très-misérables, au milieu duquel on apperçoit les ruines immenses de l'ancienne ville. Son premier nom a été Ortygie. Le nom d'*Ephese* signifie en grec *permission*, & vient, dit-on, de ce qu'Hercule permit aux Amazones qu'il avoit vaincues, de bâtir une ville dans ce lieu. Mais il n'y a rien de certain sur sa fondation, sinon qu'elle la doit à Androclès (fils de Codrus, dernier Roi d'Athenes), qui conduisit les Ioniens sur la côte d'Asie. Du temps d'Alexandre, elle étoit déjà la plus importante de toutes les villes Asiatiques. La magnificence du temple de Diane en étoit en même temps la cause & la preuve: la ville s'étoit mise sous la protection de la Déesse, ce qui n'empêcha pas qu'elle ne fût pillée & ruinée par Lysimachus, qui en fit bâtir une nouvelle plus près du temple que n'étoit l'ancienne. Alors, pour assurer davantage la dépendance de la ville par rapport au temple, on les joignit par une chaîne qui étoit longue de plusieurs stades; & dans cet état, Ephese a long-temps subsisté avec gloire, & elle n'a succombé qu'avec le temple & le culte de la Déesse,

Les descendans d'Androclès en avoient d'abord été Rois ; elle se gouverna ensuite en République, eut un Tyran très-cruel, appelé *Phytagore*, & un plus doux, nommé *Pyndare*. Les Rois de Perse protégerent Ephese plutôt qu'ils ne la soumirent, mais ils en exigeoient quelque léger tribut. Alexandre rétablit le Gouvernement démocratique, & donna au Peuple tous les revenus destinés à payer ce tribut. Les Ephésiens ayant pris le parti de Mithridate contre les Romains, Sylla les condamna à une forte amende ; mais par la suite ils furent traités avec bonté, & les premiers Empereurs les laisserent se gouverner suivant leurs Loix.

Ephese ayant été ruinée par un tremblement de terre, Tibere la fit reconstruire & orner de bâtimens superbes. On croit que l'aqueduc, dont on voit encore les magnifiques restes, a été élevé à cette époque. Elle reçut de très-bonne heure les lumieres de l'Evangile. S. Timothée, disciple de S. Paul, en fut le premier Evêque ; il y fut martyrisé. Saint Jean l'Evangéliste s'y établit, étant déjà vieux, & on croit qu'il y fût enterré. Suivant une tradition peu assurée, la Sainte Vierge elle-même y a eu son tombeau ; cette

Mere de Dieu s'y étant retirée auprès du Disciple bien-aimé de son Fils; mais leurs corps n'y sont plus, la Sainte Vierge ayant été enlevée au Ciel, & les reliques de Saint Jean transportées ailleurs.

On sait que S. Paul a écrit une Epître aux Ephésiens. Cette ville a été arrosée du sang d'un grand nombre de Martyrs, pendant les premieres persécutions. Il s'y est tenu plusieurs Conciles, dont un à la fin du second siecle; le second au milieu du troisieme. Celui qui s'y assembla en 1431, est le troisieme Concile général. Il étoit composé de deux cents Evêques. Les hérésies du Nestorianisme & du Péliagianisme y furent condamnees. Nestorius se retira à Constantinople, & ayant refusé de comparoître au Concile, il fut déposé & chassé de son siége, sous le regne de Valentinien III. Ephese sert encore de titre à un Archevêque Latin *in partibus*; mais il n'a plus de diocésains; à peine le Métropolitain Grec en a-t-il conservé quelques-uns.

Le fameux temple de Diane d'Ephese (1)

---

(1) Il faut remarquer que la Diane d'Ephese étoit représentée sur ses médailles & peut-être dans son temple d'une maniere particuliere; ce

avoit été bâti dans des temps très-reculés, à grands frais, & avec une magnificence qui l'avoit fait placer au nombre des ſept merveilles du Monde. On voit encore les ruines des voûtes ſouterraines ſur leſquelles il étoit fondé. Les habitans les prennent pour un ancien labyrinthe. On aſſure que l'on fut plus de trois ſiecles à achever ce grand ouvrage. Il avoit quatre cent vingt-cinq pieds de long, & deux cents de largeur ; il étoit ſoutenu par cent vingt-ſept colonnes de marbre, hautes de ſoixante-dix pieds. La ſtatue de la Déeſſe étoit l'ouvrage & le chef-d'œuvre de Praxitelle : au reſte nous ne ſavons pas bien ſi le temple étoit dans cet état, lorſqu'il fut brûlé par Eroſtrate ; ce qui arriva, comme tout le monde le ſait, le même jour que naquit Alexandre. Ce Conquérant de l'Aſie le fit rétablir par le même Architecte dont il ſe ſervit pour bâtir Alexandrie ; mais on ignore abſolument

---

n'étoit point une ſtatue entiere, mais ſeulement une tête, portant un croiſſant ſur le front, & poſée ſur une gaîne qui avoit pluſieurs rangs de mamelles les uns ſur les autres, ce qui ſignifioit la fécondité de la Nature, dont cette Déeſſe étoit l'emblême.

ce que l'Artiste ajouta à l'ancienne construction, parce que nous n'avons de plan du temple d'Ephese que depuis son dernier état. Les Prêtres de ce temple étoient fort considérés; ils gouvernoient des Vierges consacrées au culte de la Déesse, & l'on choisissoit toujours ces Directeurs dans un âge fort avancé ou hors d'état de plaire aux jeunes Prêtresses. On célébroit de temps en temps à Ephese, en l'honneur de Diane, des jeux qui y attiroient une affluence considérable de dévots & de curieux. Le second temple étoit encore en son entier, du temps de Pline & de Strabon, & l'on pense qu'il subsistoit lorsque Constantin monta sur le trône, & qu'il ne fut détruit qu'en conséquence d'une Ordonnance de cet Empereur, qui prescrivit la démolition de tous les temples des faux Dieux.

On montre, auprès des ruines d'Ephese, la grotte des sept Dormans, qui rappelle la fameuse histoire de sept freres qui, l'an 252, s'étant réfugiés dans cette caverne, au plus fort de la persécution, s'y endormirent, & ne se réveillerent que quatre-vingt-quatorze ans après. Ce conte étoit si fort accrédité aux sixieme & sep-

tieme siecles, que Mahomet en à parlé dans son Alcoran, & que les Turcs ignorans croient que ces sept Dormans sont en Paradis, non seulement eux, mais leur chien, qui leur tint, pendant si long-temps, fidele compagnie, dans la caverne.

Ephese se vante d'avoir été la patrie des deux plus célebres Peintres de l'Antiquité, *Apelles* & *Parrhasius*. L'ancienne cathédrale, dédiée à Saint Jean, a été convertie en mosquée. Le Caïstre, qui coule auprès de la ville, est aussi tortueux que le Méandre. On y voit encore quelques cygnes ; mais pas en aussi grand nombre, ni aussi beaux qu'autrefois. L'embouchure de ce fleuve dans la mer, formoit le port d'Ephese : il fut pendant un temps assez fréquenté ; mais une barre s'étant formée à l'entrée du fleuve dans la mer, le port est devenu impraticable pour tous autres bâtimens que des barques de pêcheurs, ce qui fait que tout le commerce d'Ephese a passé à Smyrne. D'ailleurs les Tartares ayant, à plusieurs reprises, & en dernier lieu sous Tamerlan, fait de grands ravages dans cette ville, elle a cessé d'être comptée

parmi les villes de quelque conſéquence; elle eſt tout-à fait ſoumiſe à l'Empire Turc, depuis le regne de Mahomet I.

La ville de *Milet* eſt la dixieme de celles Ioniennes de l'Aſie ; ce n'eſt plus à préſent qu'un bourg ou village nommé *Palatſchia* , à cauſe des ruines de temples & de palais que l'on trouve à l'entour. Effectivement ç'a été long-temps une ville conſidérable. Elle eſt ſituée ſur les bords du Méandre , qui ſépare la Carie de la Lydie , & qui eſt connu par ſes nombreux détours. Il a peu de largeur , mais eſt très-profond , & ſe jette dans la mer à quelques milles plus loin. Les Auteurs rapportent ſa fondation , tantôt à *Miletus* , fils d'Hercule , tantôt à *Sarpedon* , qui mourut au ſiége de Troie , & tantôt à *Nélée* , fils de Codrus , dernier Roi d'Athenes. Ce qu'il y a de ſûr , eſt que cette fondation eſt très-ancienne. Elle fut faite ſous d'heureux auſpices , car la population & le commerce y ont proſpéré , au point que les Miléſiens ont envoyé juſqu'à quatre-vingts colonies dans différentes parties du Monde , & ont entre autres fondé en Egypte une ville nommée *Naucrates*. Milet étoit particu-

liérement consacrée à Apollon, surnommé *Didyméen*. On rendoit des oracles dans son temple, qui étoit le plus vaste de l'Asie, & orné d'un grand nombre de colonnes ; mais sa largeur avoit empêché qu'il ne pût être couvert ; au moyen de quoi les sacrifices s'y faisoient à la belle étoile. Les Prêtres habitoient un bocage voisin, dans lequel ils avoient des cabanes. On voit encore des ruines de ce temple, qui font juger de sa grandeur ; cependant il y a long-temps qu'il est détruit. Milet étoit au pied du mont Latmus, que les Poëtes regardent comme ayant été le théatre des amours d'Endymion & de la Lune.

Ce que l'on fait de plus ancien de l'Histoire de Milet, c'est qu'elle eut long-temps guerre contre les Rois de Lydie, qui ne purent jamais l'assujettir. Cependant elle n'étoit soutenue par aucune ville ni République, si ce n'étoit par les habitans de l'isle de Chio. A la fin, elle se soumit à Crésus, à des conditions fort honorables. Cyrus voulut bien lui accorder les mêmes priviléges ; mais sous l'empire de Darius, fils d'Hystape, & celui de son fils Xerxès, les Milésiens se déclarerent pour les Grecs. Les Perses, pour

s'en venger, firent le siége de la ville de Milet, la prirent, & la réduisirent en cendres. Les Miléſiens furent transportés aux extrémités de l'Empire Perſan. Les Athéniens furent au déſespoir du malheureux ſort des Miléſiens; & le déſaſtre de cette ville fut le ſujet d'une Tragédie qui fit pleurer tout Athenes. Par la ſuite, les Miléſiens obtinrent la liberté de rebâtir leur ville; mais elle ne revint jamais au point de puiſſance & de magnificence où elle étoit ſous les regnes de Créſus & de Cyrus; cependant elle ſe trouva encore en état de rendre ſervice aux Athéniens, en ſe déclarant pour eux lors de la guerre du Péloponneſe. Elle voulut prendre le parti de Cyrus le jeune, contre ſon frere Artaxerxès; mais le Satrape Tyſapherne découvrit ce complot, & en punit les auteurs. Elle paſſa à Alexandre avec l'Empire des Perſes, & ce conquérant traita Milet avec bonté, & en fit une République libre; mais bientôt des guerres civiles & des Tyrans troublerent ſa tranquillité. Antiochus II la délivra d'un des plus cruels, nommé *Timarque*: en reconnoiſſance, les Miléſiens donnerent à ce Roi le nom de *Théos*, *le Dieu*. Les Romains, tant ſous

la République que sous les Empereurs, traiterent les Miléſiens avec douceur; cependant l'éclat dont cette ville avoit brillé autrefois, ne s'eſt point soutenu, & elle n'a pas été long-temps une des plus belles villes de l'Aſie, comme elle l'étoit du temps de Strabon. N'ayant plus de port, le ſien ayant été comblé, le commerce n'a point réparé les pertes qu'elle a ſouffertes par les irruptions des Barbares, ainſi que toutes les autres villes de ce canton; & comme elle n'eſt point fortifiée, elle n'a pu ſe défendre contre eux. Athénée dit que les Miléſiens étoient autrefois les plus courageux de toute l'Aſie; mais que s'étant laiſſé corrompre, ils devinrent voluptueux & lâches; ce qui eſt arrivé à la plupart des Colonies Grecques d'Aſie. Ils furent pendant quelques années les maîtres de la mer, & les plus grands Commerçans; mais ils ſe négligerent auſſi ſur ce point important. Pluſieurs grands Hommes, & ſur-tout des Philoſophes, ont illuſtré la ville de Milet; les plus fameux ſont: *Thalès*, un des ſept Sages de la Grece, & Fondateur de la Secte Ionique; *Anaximandre* & *Anaximene*, deux autres Philoſophes. Le premier

avoit un syſtême ſur la formation du monde. Il a trouvé que la terre étoit ronde, & il eſt le premier inventeur des ſpheres, des globes, des cartes géographiques; Anaximene, ſon diſciple, le fut des cadrans ſolaires. La célebre *Aſpaſie* étoit auſſi de Milet. Ses graces, ſes talens & ſon eſprit ont fait, pour ainſi dire, autant d'honneur à ſa patrie, que les ſublimes connoiſſances des Philoſophes ſes compatriotes.

Les deux dernieres villes Ioniennes en Aſie, étoient dans les iſles de *Scio* & de *Samos*, dont je parlerai dans un moment.

Sur la côte d'Aſie, vis-à-vis l'iſle de Scio, eſt une ville connue dans l'Hiſtoire ſous le nom de *Syſſus*, actuellement appelée *Tcheſmé*, qui a été entourée de murailles par les Turcs. En 1770, la flotte Othomane y fut battue par celle des Ruſſes, commandée par le Comte Alexis Orlow; mais les ſuites de cette victoire n'ont pas été bien importantes.

Quant à la Doride, j'ai fait l'hiſtoire de ſes deux principales villes, en trai-

tant de la Carie, & je vais indiquer les autres, en parcourant les isles qui tiennent aux côtes de l'Asie-Mineure.

Les premieres isles que l'on trouve sur les côtes de l'Asie, en sortant du Bosphore de Thrace, sont dans la Propontide ou mer de Marmora; les principales sont celles de *Proconese*, de *Bisbitrus*, & de *Cyzique*. Proconese, suivant Strabon, étoit peuplée d'un nombre prodigieux de cerfs, & fameuse par ses carrieres de marbre, dont les temples & les palais de l'Asie-Mineure étoient construits; Constantin n'en voulut point employer d'autre pour les superbes édifices qu'il fit élever à Constantinople. Bisbitrus est assez près du continent, pour qu'on croie qu'elle en a été séparée par un tremblement de terre; c'est l'histoire de bien d'autres isles, mais sur-tout de celle de Cyzique, qui n'a été jointe à la terre ferme que par Alexandre le Grand. Elle ne conserve plus rien de son ancienne splendeur.

En sortant de l'Hellespont, & en entrant dans la mer Egée, du côté du midi, on trouve l'isle de *Ténédos*, connue principalement

cipalement par ce qu'en disent Homere & Virgile; elle est située vis-à-vis des ruines de la ville de Troie, dont elle fermoit le port, ou plutôt la rade; j'en ai dit un mot dans ce Volume. Je n'ajouterai autre chose, sinon que dans cette isle il y avoit autrefois une ville & deux ports, & un temple fameux, dédié à Jupiter *Sminthien*, c'est-à-dire, Destructeur des rats ou mulots qui avoient jadis ravagé toute l'isle; mais on n'y voit plus aucuns restes de ces antiquités. La ville est commandée par un vieux château; & quelques batteries de canons, placées au pied des murailles, défendent l'entrée du port.

Isle de Lesbos.

En voguant toujours au midi, on trouve l'isle de *Lesbos*, la plus grande de la mer Egée; elle s'appela d'abord *Pélasgie*, du nom des *Pélasges*, ses premiers habitans; ensuite *Macarie*, de celui de *Macarée*, l'un de ses premiers Rois; & enfin *Lesbos*, du Roi *Lesbus*, gendre & successeur de Macarée. On y comptoit huit villes considérables, dont trois, *Arisba*, *Hiéra*, & *Aganis*, ont été absolument détruites par des tremblemens de terre. Les autres ont subsisté long-temps; mais il n'en reste que de légeres traces. *Eresse*, l'une d'elles, étoit située dans la partie la plus occidentale

de l'isle. Elle avoit un port, qu'on nomme maintenant *Port Sigée*, parce qu'il est proche du promontoire de ce nom. C'étoit la patrie de Théophraste, le principal des disciples d'Aristote, & qui a fait l'Histoire des pierres, celle des plantes, & peut-être aussi les caracteres qui ont été traduits en françois par la Bruyere. *Pyrrha* étoit dans la partie méridionale de l'isle; son port étoit vaste & beau; on l'appelle aujourd'hui *Caloni*. La ville construite dans l'endroit le plus étroit de l'isle, n'étoit pas éloignée d'une autre ville, bâtie sur la rive opposée, & qui a aussi un port; on la nommoit *Egire*.

Antyssa étoit autrefois une isle particuliere, qui avoit sa ville & son mole; mais elle étoit si près de la grande isle, qu'elle y fut jointe par une chaussée. Les habitans d'Antyssa ayant mécontenté les Romains, leur isle fut dévastée, & on les transporta à *Metthyne*. Cette ville étoit la seconde de Lesbos, & fameuse par la fertilité de son terroir; mais il ne paroît pas qu'elle ait eu de port. Avant que de parler de *Mytilene* ou *Mételin*, disons qu'il y a un autre port assez bon dans l'isle; on l'appelle *Hiéro*, ou le *Port des*

Oliviers; mais la ville de qui il dépendoit, a été détruite.

La ville de *Mytilene*, qu'on a depuis appelé *Mételin*, & qui, sous cette derniere dénomination, a donné son nom à toute l'isle, est à présent nommée *Castro*; elle a tiré son premier nom de la femme de Lesbus, fille de Macarée. Strabon, Vitruve, Cicéron même, & Horace, font les plus pompeux éloges de la fertilité de son territoire. Elle est célebre par tous les grands hommes auxquels elle a donné naissance, parmi lesquels on doit compter *Pittacus*, l'un des sept Sages de la Grece; *Alcée*, un des premiers Poëtes lyriques; la tendre & malheureuse *Sapho*; *Terpandre*, qui ajouta des cordes à la lyre, & les porta au nombre de sept. *Epicure*, encore jeune, vécut à Mytilene, & y donna des leçons de Philosophie. *Aristote* y étudia, & y enseigna. C'est de l'école de cette ville que sortirent les premiers Philosophes Grammairiens & Orateurs, qui furent dans ces différens genres les maîtres des Romains. Cicéron crut remonter à la source des connoissances, en passant quelque temps à Mytilene; & Marcellus, après avoir remporté des victoires à la

guerre, & avoir joué un grand rôle dans les guerres civiles, passa le reste de ses jours à Mytilene, au milieu des Artistes & des Savans. Cependant, ayant pris le parti de Mithridate contre les Romains, cette ville fut assiégée & presque détruite; Pompée la rétablit, & lui rendit sa splendeur & ses priviléges. Sous l'empire de Trajan, elle fut ruinée par un tremblement de terre. Cet Empereur la fit rebâtir, & voulut l'appeler ensuite *Trajanopolis*; mais le nom de *Mételin* a prévalu.

Dès le temps d'Aristote, le vin de Lesbos passoit pour le meilleur & le plus sain des isles de la Grece. Il a conservé cette réputation sous les Romains, & ne l'a pas même encore perdue. Horace en parle avec éloge. Il y a des médailles frappées à Mytilene, qui en font mention. On tiroit des montagnes de cette isle, du jaspe & de la poix. Les Lesbiennes étoient jolies; mais elles passoient pour être fort déréglées dans leurs mœurs. Les femmes de Mételin d'aujourd'hui sont plus sages; elles ont seulement conservé l'usage d'avoir la gorge extrêmement découverte, du moins quand elles sont jeunes; les vieilles, surtout à la campagne, ont un ajustement

fort mauſſade, qui les couvre de la tête aux pieds, d'une façon très-déſagréable.

Lesbos a d'abord eu des Rois & des Tyrans; enſuite elle s'eſt gouvernée en République: mais cette adminiſtration ariſtocratique fut ſouvent troublée par des tyrannies. Le ſage Pittacus ne tyranniſa pas ſa patrie; au contraire il en fut le Général & le Légiſlateur. Il termina une guerre contre les Athéniens, en offrant de combattre contre Phrimon, leur Général, & il le tua. Les Loix qu'il fit pour les Leſbiens, étoient écrites en vers; pluſieurs étant regardées comme des oracles, furent gravées ſur les murailles d'Epheſe. Les Leſbiens conſerverent leur liberté, juſqu'à ce qu'ils fuſſent aſſujettis par Créſus, enſuite par Cyrus. Ils continuerent d'être ſoumis aux Perſes, & furent punis par eux d'avoir quelquefois favoriſé les Grecs; mais Alexandre ayant attaqué le dernier Darius, les Lesbiens ſe déclarerent pour lui; il fut vainqueur, & récompenſa les Lesbiens, en les remettant en poſſeſſion de leur liberté. Ils en jouirent juſqu'à ce que Pompée réduiſit leur iſle en Province Romaine, pour avoir favo-

risé Mithridate. On voit encore à Castro, capitale de l'isle, une grande quantité de colonnes, la plupart de marbre blanc ; quelques-unes ont été chargées d'inscriptions ; & on trouve, en fouillant aux environs, une grande quantité de médailles : le port est bon & grand, & ce qui reste de la ville a encore quelque apparence.

Isle de Chio.

L'isle de *Chio*, ou *Scio*, est située dans la mer Egée, entre les deux isles de Lesbos & de Samos, vis-à-vis de la presqu'isle, qui renferme les villes de Clazomene & d'Erythrée. On donne différentes étymologies au nom de *Chio* : les uns le font dériver de la neige qui couvre les plus hautes montagnes de l'isle, & que l'on nomme en grec *Scion*; d'autres d'un mot syriaque, qui signifie *mastic*. Athénée dit que cette isle étoit particuliérement consacrée à Bacchus ; en effet, on voit quelquefois cette Divinité représentée sur les médailles de Chio. On croit que c'est là qu'*Œnopion*, fils de ce Dieu, enseigna aux hommes l'art de faire du vin, ou du moins du vin rouge, qui n'étoit pas connu jusqu'alors. Le vin de Chio dispute à celui de Lesbos l'honneur

d'être le meilleur de la Grece & de l'Asie-Mineure. Ces deux grandes isles étoient en rivalité à cet égard; & on pouvoit comparer leurs prétentions à celles du même genre, qu'ont deux de nos grandes provinces de France, la Bourgogne & la Champagne. Varron, Virgile, Horace, & Silius Italicus, font les plus grands éloges du vin de Chio; le premier dit qu'il étoit regardé comme un excellent cordial, que l'on ordonnoit dans plusieurs maladies, & qu'il y avoit différentes manieres de faire le vin de Chio, dont l'une engraissoit, & l'autre fortifioit; mais on convient en général que le meilleur vin étoit celui qui provenoit des *champs Arvisiens*: aussi lui donnoit-on communément le nom de *Nectar d'Arvise*. Les figues de Chio sont aussi excellentes. On trouve beaucoup de jaspe dans les montagnes, & c'est là, dit-on, que l'on a découvert les premieres carrieres de cette pierre précieuse; mais Chio est sur-tout renommée pour le mastic, qui y découle au moyen de quelques incisions faites dans certains arbres, nommés *Lentisques*, qui fournissent plus ou moins de cette

liqueur, qui, en se condensant, devient épaisse, blanche, & odoriférante. Les Turcs, & sur-tout les dames du Levant, la mâchent avec plaisir ; elle a bon goût, fortifie l'estomac, & rend l'haleine douce & agréable. C'est ce qui a mis cette drogue à la mode ; mais elle est chere, & les particuliers ont de la peine à s'en procurer. La récolte s'en fait tous les ans au mois d'Août : elle passe en plus grande partie au Grand-Seigneur, qui l'exige, par forme d'impôt, des particuliers à qui les lentisques appartiennent. Quand le Souverain & ses Officiers ont prélevé leur part, il en reste peu aux propriétaires, qui le vendent au poids de l'or, & en font ainsi un commerce avantageux.

Du temps de Strabon, Chio, la capitale de l'isle, étoit située sur la côte orientale, dans le lieu le plus agréable & le plus fertile. Elle avoit alors quarante stades de circuit ; elle est encore grande, & assez belle pour une ville soumise aux Turcs ; j'en parlerai après avoir fait en abrégé l'Histoire de l'isle. Elle se vante d'avoir produit plusieurs grands hommes ; & celui dont elle se glorifie le plus avec raison, est Ho-

mere. Certainement, si quelque autre peut disputer cette gloire à la ville de Smyrne, c'est celle de Chio. On y montre encore l'école, que l'on appelle *l'École d'Homere*; c'est une place préparée à quelques distances de la ville, sur le rocher, où les ignorans croient qu'Homere enseignoit lui-même; du moins il y avoit autrefois des Professeurs qui y lisoient publiquement, & y commentoient l'Iliade: ils en faisoient sentir les beautés & en expliquoient les allégories; car les Anciens croyoient qu'il y en avoit beaucoup, & qu'on y trouvoit la clef de toutes les Sciences. C'est à cause de cela que les Sciotes ont mis dans leurs médailles, d'un côté la tête d'Homere, & de l'autre un sphinx. Chio a encore produit un fameux Historien Grec, nommé *Théopompe*.

L'isle a été d'abord soumise à des Rois; mais l'Histoire n'en cite qu'un seul; il s'appeloit *Hippoclé*. Elle s'est ensuite gouvernée en République, & fut quelquefois tyrannisée; sujette de Crésus, puis des Perses, elle devint suspecte à ceux-ci, comme toutes les Colonies Grecques d'Asie, parce qu'elle prenoit en effet le parti, tantôt des Athéniens, tantôt des Lacédémoniens:

Alexandre lui rendit sa liberté : elle en jouit ; mais ses successeurs la troublerent un peu. Philippe, Roi de Macédoine, Prusias, Roi de Bithynie, & Antiochus, Roi de Syrie, l'assiégerent & la prirent. Mais enfin les Romains ayant été contens de l'attachement des Sciotes, les laisserent libres & heureux, jusqu'à ce que Vespasien incorpora leur isle dans les provinces Romaines de l'Asie-Mineure. Elle fit partie de l'Empire d'Orient, jusqu'à ce que les Empereurs Grecs, affoiblis de tous les côtés, & enfin chassés par les Latins, la céderent aux Génois, qui la posséderent pendant plus de deux siecles. On voit encore dans l'isle, des traces de cette ancienne domination ; la famille Justiniani y eut la plus grande part, & prit le titre de Prince de Chio ; enfin les Turcs s'en emparerent, & ont assujetti les Grecs & les Latins qui y sont demeurés ; ceux-ci sont pour la plupart descendans des Génois. Il y en a encore qui portent les noms de *Justiniani*, de *Borghesi*, & de *Castelli*. S'étant mis sous la protection de la France, ils avoient obtenu le libre exercice de la Religion Chrétienne suivant leur Rit Latin, même l'exemption du *Carasch*. En 1694, les

Vénitiens ayant paru devant la ville de Chio, & y ayant même débarqué quatorze mille hommes, s'en emparerent assez aisément; mais ils furent bientôt obligés de l'abandonner; leur flotte ayant été battue par les Turcs. Ceux-ci se retrouvant maîtres de l'isle, voulurent la traiter en pays de conquête; mais les Grecs trouverent moyen de leur persuader qu'il n'y avoit que les Latins coupables d'avoir favorisé l'irruption des Vénitiens; ceux-ci furent seuls punis, quelques-uns eurent la tête tranchée. Leurs églises furent détruites ou changées en mosquées: ils furent tous assujettis à payer le Carasch; il leur fut défendu de s'habiller autrement qu'à la longue; & l'Evêque, les Prêtres & les Moines Latins furent tous chassés du pays. L'Evêque Grec, au contraire, encore fort riche au commencement de ce siecle, avoit sous sa direction un assez grand nombre de monasteres qui étoient aussi riches, parce qu'on ne pouvoit y être reçu qu'en payant une dot. Le principal de ces couvens avoit été bâti par l'Empereur Constantin Monomaque. L'église en étoit vaste & très-ornée, mais de mauvais goût. Les maisons de la ville de Chio sont

mieux bâties & plus propres qu'aucunes de celles des isles de l'Archipel, les habitans ayant conservé l'ancienne construction génoise; d'ailleurs la ville est mal percée & mal pavée. Elle est commandée par un château ou vieille citadelle, construite par les Génois. On y tient en tout temps une garnison, composée de quelques Janissaires, dont on augmente le nombre en temps de guerre. Le port est assez bon & très-fréquenté, parce que c'est le chemin de tous les bâtimens qui passent de Constantinople en Syrie & en Egypte; mais il n'est fermé que par un méchant mole ou jetée, ouvrage des Génois, à présent fort délabré.

Rien ne paroît si fertile que les environs de Chio; les campagnes sont remplies d'orangers, de citronniers, de grenadiers, d'oliviers, de mûriers, de myrtes, sans compter les lentisques & les térébinthes. Je viens de parler du mastic que produisent les premiers; la térébenthine est aussi un objet de commerce. Les vins de Chio en font un autre considérable; & s'il n'y a pas assez de blé ni d'huile pour nourrir toute l'isle, on en tire aisément de la côte de la presqu'isle

voisine. Le miel, la cire, & sur-tout la soie, enrichissent encore cette isle (1). La Justice y est administrée par un Cadi Turc; & un Janissaire Aga commande le peu de troupes que l'on y tient en garnison.

Les antiquités que Tournefort visita, sont les ruines d'un temple, qu'il croit avoir été dédié à Neptune. Il n'a trouvé aucunes traces d'un autre, consacré à Apollon, dont parle Strabon. L'habillement des femmes & filles de Chio est singulier, mais assez agréable. On fait bonne chere dans cette isle; elle est sur-tout remplie d'excellentes perdrix, qui sont devenues domestiques, & que l'on mene paître dans les champs. Du temps de Tournefort, il y avoit plus de cent mille ames dans l'isle de Chio.

Vis-à-vis la côte de l'ancienne Lydie & l'embouchure du Méandre, est la grande isle de *Samos*, qui n'est séparée de la terre ferme que par un passage de quelques milles de largeur à l'o- Isle de Samos.

(1) On fabrique à Scio des étoffes de soie, d'or & d'argent, qui se débitent en Turquie & en Egypte.

rient, & par un autre de pareille largeur, de l'isle d'Icaria ou Nicaria à l'occident; mais ces passages sont profonds, & les plus gros vaisseaux y passent, allant de Constantinople en Egypte. L'isle, tant dans son intérieur qu'à son extérieur, est si hérissée de montagnes & de rochers, que l'on croit que c'est de là qu'elle a pris son nom; *samos*, dans l'ancien langage gaulois, voulant dire *précipice*. Elle a environ quatre-vingt-sept milles de circuit. Il y a au milieu de ses montagnes & de ses rochers, peu d'endroits fertiles, & par conséquent assez peu de villes & villages, à l'exception de l'ancienne capitale, qui portoit le nom de l'isle, & s'appelle aujourd'hui *Cora*; du moins est-ce auprès de la ville de ce nom que l'on voit les ruines de l'ancienne Samos. Elle reconnoissoit pour ses Fondateurs les Ioniens, que l'on prétendoit qui y avoient été conduits par un nommé *Proclès* ou *Patrocle*. Hérodote dit qu'on remarquoit dans cette ville & aux environs trois choses extraordinaires : l'une étoit un chemin taillé dans le roc, qui conduisoit de cette ville maritime jusqu'au centre de l'isle; c'étoit un ouvrage digne d'admiration : la seconde, le mole qui formoit

le port; il étoit haut de cent vingt pieds, & s'avançoit de plus de deux stades en mer : la troisieme, étoit le temple de Junon Samienne, le plus spacieux & le plus magnifique de toute la Grece, après le temple d'Ephese. Il étoit situé sur un promontoire, à quelque distance de la ville. Plusieurs anciens Voyageurs, & au commencement de ce siecle M. Tournefort, l'ont visité. Ses ruines annoncent encore sa grandeur & sa magnificence; mais de siecle en siecle, il y a moins de ses débris sur pied; & M. le Comte de Choiseul-Gouffier, qui l'a vu il n'y a pas long-temps, en a trouvé moins que tous les autres. La statue de la Déesse y avoit été, selon les uns, apportée d'Argos; selon d'autres, elle avoit été faite dans le lieu même, du bois d'un arbre qui avoit vu naître Junon, & couvert de son ombrage ses premiers amours avec Jupiter. Elle étoit représentée tenant un sceptre à sa main, & ayant à ses pieds un paon. On y célébroit des jeux en son honneur. Le temple fut brûlé par les Perses, mais ensuite rétabli : sur la fin de la République Romaine, il étoit encore très-fréquenté; & Cicéron reproche à Verrès d'en avoir enlevé des dépouilles

précieuses, du temps de sa Questure en Asie.

Les Samiens étoient intelligens, adroits, & commerçans : ils furent les premiers qui inventerent la vaisselle de terre cuite, peinte & vernissée, qui eut un si grand succès, que toutes les Nations de l'Europe & de l'Asie voulurent s'en fournir, & qu'il s'en fit un débit prodigieux. La terre se trouvoit dans Samos même. Les Samiens, comme toutes les autres Colonies Grecques d'Asie, eurent d'abord des Rois; se gouvernerent ensuite en République, mais eurent des Tyrans. D'ailleurs ils passerent souvent de l'aristocratie à la démocratie. Dans le premier état ils avoient de principaux Magistrats, que l'on nommoit les *Géomores*. Leur puissance inspirant de la jalousie, & le peuple ne pouvant se gouverner par lui-même, elle donna lieu à la tyrannie. Le plus fameux des Tyrans de Samos fut *Polycrate*. Tout le monde sait qu'il se crut long-temps le plus heureux des hommes; toutes ses entreprises réussissoient; la gloire de sa patrie, & son commerce étoient à leur comble; ses richesses étoient immenses, & l'on connoît l'histoire de son anneau, orné

orné d'une magnifique émeraude, qu'il jeta dans la mer pour éprouver son bonheur. Trois jours après, des pêcheurs lui apporterent un poisson énorme, qu'il fit apprêter pour son dîner, & il retrouva sa bague dans l'estomac de cet animal. Il se plaisoit dans la conversation des Savans & des gens de Lettres; & l'on voyoit à sa Cour, Pythagore, le plus grand Philosophe & le premier Mathématicien de son temps: les libéralités de Polycrate avoient mis ce grand homme en état de voyager en Egypte, & jusque dans les Indes, où il avoit fait goûter aux Brachmanes le dogme ingénieux de la Métempsycose. Anacréon, le plus aimable & le plus voluptueux des Poëtes Grecs de l'Antiquité, vécut aussi à la Cour de Samos. Cependant on prédit à Polycrate une fin malheureuse, & cette triste fin s'accomplit; il fut crucifié par ordre du Satrape Oronte, Gouverneur de Lydie, pour Darius.

Les Perses continuerent de soumettre les Samiens à des Tyrans qu'ils établissoient & dépossédoient à leur gré. Cependant les Samiens s'attacherent tant qu'ils purent au service des Grecs, & se déclarerent tantôt pour les Athéniens, tantôt

gore, preuve que les Samiens s'honoroient d'avoir un tel compatriote.

Isle de Nicaria.

L'ancienne isle d'*Icaria*, que l'on appelle aujourd'hui *Nicaria*, est située à l'orient de Samos, dont elle n'est séparée que par un bras de mer. Elle prend son nom d'*Icare* fils de Dédale, qu'elle donne à la mer Icarienne qui enveloppe les isles de Samos, d'Icarie, de Patmos, & quelques autres. On prétend que cet Icare ayant voulu s'élever en l'air, à l'imitation de son pere Dédale, tomba dans la mer Icarienne & s'y noya. Cette Fable est une espece d'allégorie, qui indique que Dédale & Icare furent les premiers qui attacherent des voiles à leurs bâtimens, & à la faveur de cette invention, passerent très-rapidement de la terre ferme dans l'isle dont je parle, mais que ne sachant pas gouverner leurs vaisseaux, Icare se perdit sur les rochers qui bordent de toute part cette isle, dans laquelle il n'y a aucun port. Les habitans en sont à moitié sauvages & barbares, ne vivent que du commerce qu'ils font du bois de sapin, de pin & de chêne, qu'ils transportent dans l'isle de Chio, ou à Scalanova dans la terre ferme; ils recueillent pourtant quelques grains, tels que du froment

& de l'orge, des figues, du miel & de la cire, mais seulement pour leur propre consommation. Ils ne sont en tout pas plus de mille, partagés en deux villes. La capitale est de cent maisons, & s'appeloit autrefois *Ænoë*; l'autre est plus petite; & il y a aussi quelques villages, dont les plus grands ont cinq à six maisons : les plus petits n'en ont que deux; car dans ce pays, lorsqu'il y a plus d'une maison, cela s'appelle un village. Les Icariens sont tous du Rit Grec, gouvernés au spirituel par un Vicaire général de l'isle de Samos, & vingt-quatre Papas. Il n'y a point de Turcs dans cette isle, & les habitans, pour éviter leur visite, envoient eux-mêmes leur tribut à Chio.

Isle de Patmos.

En tirant toujours au midi, le long des côtes de la Lydie, on trouve la petite isle de *Patmos*, qui n'est fameuse que parce que c'est là que S. Jean composa son Apocalypse. On y montre la caverne où ce saint Evangéliste écrivit ces Prophéties; elle est convertie en église Grecque, à laquelle est joint un couvent, habité par un grand nombre de Caloyers ou Moines Grecs assez riches, parce qu'on leur donne des aumônes

abondantes, pour des éclats du rocher de S. Jean, qu'ils vendent, à cause qu'on y attache des vertus miraculeuses. Ce fut l'an 95 de la naissance de Notre-Seigneur que Saint Jean fut exilé à Patmos, sous l'empire de Domitien ; & au bout de dix-huit mois, il fut rappelé par l'Empereur Nerva, avec les autres prisonniers exilés par l'ordre de son prédécesseur.

Patmos est une ville très-stérile & très-seche ; mais d'ailleurs elle a trois ou quatre ports, dont l'un, celui de *la Scala*, peut contenir une flotte entiere : les autres sont assez bons, mais seulement propres pour des barques ; il n'y a guere que trois cents habitans qui vivent de la pêche, & d'un très-petit commerce. Les femmes y sont ridiculement habillées, & assez sauvages.

Isle de Claros.

En tirant toujours au midi, le long des côtes de la Carie, on trouve plusieurs autres isles de peu d'importance, dont l'une s'appelle *Calimna*, autrefois *Claros*, fameuse par un temple d'Apollon, où l'on prétend que ce Dieu rendoit des oracles.

Isle de Cos.

Vis-à-vis de la Doride, est l'isle de *Cos*. Elle fut habitée & peuplée, suivant Homere & Strabon, par des Grecs Doriens ; & c'est de là qu'ils ont passé dans

la Doride, & y ont formé les établissemens & bâti les villes dont j'ai parlé. Cos a d'abord eu des Rois; Hérodote en nomme quelques-uns : ensuite elle se gouverna en République, puis fut soumise à des Tyrans, & enfin eut le sort des autres Colonies Grecques de l'Asie. Elle fut soumise aux Perses, & les servit avec regret contre les Grecs d'Europe. Dans la guerre du Péloponnese, elle prit parti pour les Lacédémoniens contre les Athéniens; mais elle en fut punie par ceux-ci, Astiochus, leur Général, ayant fait une descente dans l'isle, & l'ayant pillée & ruinée au moment où elle commençoit à peine à rebâtir les murs de la capitale, renversés par un tremblement de terre. Alexandre rendit la liberté à Cos, comme à tant d'autres des villes & isles Grecques qu'il avoit conquises sur Darius. Sous ses successeurs, elle fut soumise aux Antigones, aux Antiochus, aux Ptolémées, à de petits Tyrans, & enfin fit partie des conquêtes de Mithridate; mais celui-ci ayant été vaincu par Lucullus & par Sylla, les Romains rendirent encore une fois la liberté à l'isle de Cos; elle resta fidele à la République Romaine & aux premiers Empereurs, en leur payant

tribut, jusqu'à ce que l'Empereur Claude l'en affranchit à la considération de son Médecin, nommé *Xénophon*, qui étoit natif de l'isle de Cos, & prétendoit descendre d'Esculape : mais Domitien, en l'incorporant à la province d'Asie, la remit sur le même pied que le reste de cette province. Elle a eu le même sort sous les Empereurs Romains, Grecs, & enfin sous la domination des Turcs.

Il n'y a dans toute l'isle d'autre ville que celle de Cos, qui est à l'extrémité septentrionale, au fond d'un golfe, qui forme un assez bon port. Homere, qui en parle dans son Iliade, lui donne déjà l'épithete de *bien peuplée*. Elle a continué de l'être, & l'est encore, son séjour étant très-agréable, l'air pur & sain, & le terroir des environs très fertile. Elle étoit particuliérement remarquable par deux superbes temples, celui d'Esculape, & celui de Vénus. Le premier étoit très-fréquenté, à cause de la grande confiance que l'on avoit dans les oracles qui s'y rendoient, c'est-à-dire que l'on y venoit consulter le Dieu pour toutes sortes de maladies. Quelquefois les malades y venoient en personne; plus souvent quand leurs infirmités

étoient graves, ils exposoient leurs besoins par écrit. Tous les Prêtres du Dieu prétendoient être de sa famille; par conséquent de celle d'Apollon, dont Esculape étoit fils. Ils disoient que *Machaon* & *Podalyre*, enfans d'Esculape, revenant du siége de Troie, où ils avoient rendu de grands services aux Généraux & à l'armée des Grecs, s'étoient arrêtés à Cos, où ils avoient fait souche. Hippocrate étoit de cette descendance, & certainement personne n'a soutenu mieux que lui ce genre de noblesse. Autant l'origine en est-elle chimérique, autant les titres d'Hippocrate à la vénération & à la reconnoissance de l'humanité, sont-ils bien fondés. C'est avec raison qu'un Auteur moderne, ayant traduit en françois les *Aphorismes d'Hippocrate*, les a intitulés, *Oracles de Cos*.

Comme sans la santé on ne peut goûter aucune volupté, on passoit dans l'isle de Cos, du temple d'Esculape à celui de Vénus, & celui-ci étoit orné du plus beau tableau qui fût connu des Anciens; c'étoit la Vénus sortant des eaux, de la main du célebre Apelle, que l'on prétend qui étoit né à Cos.

Ce chef-d'œuvre seul attiroit, dit-on, des étrangers curieux dans l'isle. Quelques flatteurs d'Auguste, fils adoptif de Jules César, qui prétendoit descendre de Vénus par Enée, voulurent décorer le palais de l'Empereur de ce chef-d'œuvre d'Apelle; ils l'obtinrent des habitans de Cos, auxquels on accorda pour indemnité la remise de la plus grande partie du tribut qu'ils payoient à Rome. Par la suite (comme je l'ai dit), Claude les en exempta tout-à-fait.

Les femmes de l'isle de Cos étoient industrieuses & très-bonnes ouvrieres; elles fabriquoient entre autres une gaze très-fine & très-légere, dont les Dames Romaines, à plus forte raison les courtisanes riches, se servoient pour donner un nouveau lustre à leurs appas, plutôt que pour les cacher. Sous les Empereurs Grecs, l'isle de Cos a suivi le même sort que celle de Rhodes; elle a été soumise comme elle aux Génois, & aux Grands-Maîtres de Saint-Jean de Jérusalem, & a été prise par les Turcs dans le même temps.

Isle de Rhodes.

De toutes les isles voisines du continent de l'Asie Mineure, il ne me reste plus qu'à parler de celle Rhodes; mais son

histoire est si belle, qu'elle mérite bien que je m'y arrête quelque temps. Cette isle, qui a soixante lieues de tour, & vingt de diametre, tire, selon toute apparence, son nom du mot *Rhodon*, qui veut dire *une rose*, parce qu'elle en produisoit beaucoup, qui ont une odeur meilleure & plus suave que toutes celles du reste de l'Asie; aussi en a-t-elle fait graver une sur ses médailles, & au revers la tête du Soleil, auquel elle étoit principalement dédiée. Rien de si beau que son climat, de si agréable que son séjour, de si fertile que son terroir. Elle n'eut d'abord que trois villes; savoir: *Lindus*, qui n'est plus qu'un petit bourg nommé *Lindo*. On y voyoit un temple dédié à Minerve, que l'on prétendoit avoir été bâti par Danaüs, Roi d'Egypte, qui débarqua à Rhodes, après avoir abandonné son royaume. Lyndus fut la patrie de *Charès*, Architecte du colosse, & de *Cléobule*, Tyran de Rhodes, mais qui gouverna avec tant de sagesse, qu'il mérita d'être mis au nombre des sept Sages de la Grece. *Canire* étoit la seconde ville de l'isle, & *Jalisse* la troisieme. Celle-ci attribuoit sa fondation à un Héros, petit-fils d'A-

pollon, qui en avoit, dit-on, tous les charmes. C'eſt de lui que le Peintre Protogene, natif de Rhodes, & rival d'Apelle, fit un portrait ſi beau & ſi merveilleux, qu'il fit long-temps l'admiration des Voyageurs, qui abordoient exprès à *Rhodes* pour le voir. On crut enrichir Rome, en l'y tranſportant du temps d'Auguſte; on le dépoſa dans le temple de la Paix, & il fut compris dans l'embraſement qui détruiſit ce ſuperbe édifice. Rhodes n'étoit que la quatrieme ville de l'iſle en ancienneté; mais elle devint bientôt la premiere, & eſt à préſent l'unique. Juſqu'à ce qu'elle ſoit tombée ſous la domination des Turcs, elle n'a ceſſé d'être remarquable par ſa grandeur, ſa population, la beauté de ſes édifices, & la façon dont les Belles-Lettres, les Sciences, les Arts, & la Philoſophie, y ont été cultivés. Son coloſſe ſur-tout l'a en quelque maniere immortaliſée. Je dirai, en parcourant ſon hiſtoire, en quel temps, & à quelle occaſion il fut conſtruit & détruit. On croit que ſes premiers habitans vinrent de l'iſle de Crete. L'hiſtoire de ſes premiers Rois eſt obſcure & fabuleuſe comme tant d'au-

tres ; mais on sait que *Tlépoleme*, fils d'Hercule, y vint d'Argos, & y régna dans le temps de la guerre de Troie. Les Doriens y passerent ensuite, & ces différens peuples se communiquant leurs connoissances, les Rhodiens passerent pour les plus habiles Astrologues, les meilleurs Navigateurs, & les plus grands Commerçans de toutes les isles situées entre la Grece & l'Asie.

Cléobule fut un des successeurs de Tlépoleme ; il avoit voyagé en Egypte, & en avoit rapporté des connoissances très-étendues dans les Sciences, les Lettres & la Philosophie. Sa fille *Cléobuline* égala son pere dans tous ces genres de connoissances ; elle hérita de sa couronne, & la partagea avec *Erastide*. Celui-ci laissant le soin de gouverner son royaume à Cléobuline, s'occupa des exercices du corps, dans lesquels il devint un grand maître. Il remporta à la fois tous les prix aux jeux Olympiques. Ses deux fils suivirent son exemple. Doriée, l'un d'eux, fut trois fois vainqueur aux jeux Olympiques, sept fois aux jeux Isthmiques, huit fois aux jeux Néméens. Erastide mourut de joie en embrassant ce Vainqueur ; & Pindare a

célébré sur sa lyre immortelle les succès réitérés des descendans de Cléobuline. Mais la force d'Erastide étoit moins utile pour conserver un Etat, que la sagesse de Cléobule ; aussi le Gouvernement de Rhodes changea-t-il après quelques générations. Il devint aristocratique. Les Rhodiens firent les Loix les plus sages pour le commerce & la marine. Les Romains les trouverent si bonnes, qu'ils les adopterent, & elles ont été suivies pendant toute la durée de l'Empire, & Justinien même les a transportées dans son Code.

Trois cent cinquante ans avant la naissance de J. C., Mausole, Roi de Carie, entreprit de soumettre Rhodes. Il ne put mettre la derniere main à cette conquête de son vivant ; mais la fameuse Artemise sa veuve en vint à bout ; d'où il faut conclure que ce ne fut pas seulement une veuve désolée, qui se contenta de faire élever un tombeau à son mari, & d'avaler ses cendres, mais une Héroïne qui agrandit ses Etats aux dépens de ceux de ses voisins. Rhodes fit donc partie de la Carie, ensuite de la Lydie sous Crésus, enfin de la Perse sous Cyrus ; mais elle

ſupporta impatiemment le joug de ſes ſucceſſeurs, ſe déclara à pluſieurs repriſes pour les Grecs, qui lui donnoient l'exemple de l'amour de la liberté.

Les forces maritimes des Rhodiens furent ſouvent utiles aux Athéniens & fatales aux Perſes ſous Darius & Xerxès. Une des plus belles Harangues de Démoſthene eſt intitulée, *Pour la liberté des Rhodiens.* Il encourage ſes compatriotes à les défendre; & en effet la République de Rhodes ne ſe ſoumit parfaitement qu'à Alexandre. Ils reçurent alors garniſon Macédonienne; mais à la mort de ce Héros, ils la chaſſerent de leur ville. Antigone profitant du déſordre qu'avoit fait dans Rhodes une grande inondation & un furieux tremblement de terre, voulut aſſiéger la ville, & bloqua ſon port; mais les Rhodiens battirent ſa flotte, & furent délivrés de cet ennemi, juſqu'à ce que *Démétrius*, fils d'Antigone, ayant mérité le ſurnom de *Poliorcete* ou *le Preneur de villes*, à cauſe qu'il avoit réuſſi à en conquérir un grand nombre, voulut mettre le comble à ſa gloire, en ſoumettant la ville de Rhodes. Il en forma le ſiége, qui fut un des plus mémorables de

l'Antiquité. Il dura plus d'un an. Ce Prince y déploya tous les talens dont il faisoit parade pour la construction des machines pour l'attaque des places. Il faut voir dans l'Histoire de Diodore de Sicile, & dans la Vie de Démétrius par Plutarque, les détails de ce siége, qui est un morceau d'histoire assez curieux. Le Poliorcete avoit entre autres préparé à grands frais une machine terrible, que l'on appeloit l'*Hellepole*. C'étoit une espece de forteresse ambulante, que trois mille quatre cents hommes devoient traîner & pousser jusque contre les murailles de la ville qu'elle devoit écraser; mais les Rhodiens trouverent moyen de rendre ces immenses préparatifs inutiles. Démétrius fut obligé de lever le siége; il fit même la paix avec les Insulaires, & il abandonna aux Rhodiens toutes ses machines, parmi lesquelles il y en avoit beaucoup de cuivre & de fonte. C'est avec ces matieres, que les Rhodiens consacrerent à Apollon, qu'ils firent fondre le fameux colosse de Rhodes, l'une des sept merveilles du Monde. L'Ouvrier s'appeloit *Charès*; il étoit natif de l'isle. Tout le monde sait que ce colosse avoit cent

soixante-dix

ſoixante-dix pieds de haut; il repréſentoit le Soleil ſous la figure d'un homme dont la tête étoit environnée de rayons: ſes jambes étoient écartées, & ſes pieds poſés ſur deux rochers. Il n'eſt pas vrai, comme on l'a dit, que les vaiſſeaux pouvoient paſſer à pleines voiles entre ſes jambes, car il ne fermoit point l'entrée du port, mais étoit à côté. Il n'eſt pas vrai non plus que c'étoit pendant le ſiége de Rhodes que Protogene, qui étoit enfermé dans la ville, achevoit le portrait de *Jaliſe*. Il y a même des Auteurs qui prétendent que ce fut de peur de brûler le chef-d'œuvre, déjà connu, de cet Artiſte, que Démétrius ne voulut point mettre le feu à la ville, ni l'attaquer du côté où demeuroit le Peintre; & qu'après le ſiége levé, Démétrius y étant entré comme ami, demanda à Protogene, dont il admira l'ouvrage, comment il avoit pu travailler au milieu du tumulte d'un ſiége, & s'il n'avoit point eu peur. Non, Seigneur, lui répondit Protogene, je ſavois que vous faiſiez la guerre aux Rhodiens, mais non point aux Arts.

Les Rhodiens, délivrés de la crainte de Démétrius, éleverent non ſeulement des ſtatues au Soleil, mais à Ptolémée &

à Lyſimaque, dont ils avoient reçu de grands ſecours. Cinquante-ſix ans après que le coloſſe de Rhodes fut élevé, un tremblement de terre épouvantable le renverſa. Pendant le temps qu'il avoit ſubſiſté, les Rhodiens avoient eu une grande guerre avec les Byzantins, ſoutenus par Pruſias, Roi de Bithynie. Ils n'avoient pu venir à bout de prendre Byzance; mais ils avoient eu occaſion de montrer quelle étoit leur puiſſance ſur mer, & s'étoient fait reſpecter de tous les peuples de la Grece & de l'Aſie. Dès que le coloſſe fut tombé, les Rhodiens implorerent le ſecours de tous leurs voiſins, pour les mettre en état de relever ce monument, qui faiſoit honneur, non ſeulement à Rhodes, mais à l'Aſie entiere. On convint de cette vérité, & on s'empreſſa à leur envoyer des ſommes conſidérables. Hiéron, Roi de Syracuſe, fournit cent talens; Antiochus, Pruſias, Mithridate firent de pareilles libéralités: les Rhodiens les reçurent avec remercîmens; mais laiſſant à terre les débris du coloſſe, ils en acheterent des vaiſſeaux, & devinrent de plus en plus puiſſans ſur mer; ils ſe déclarerent pour Attale, Roi de Pergame, contre Philippe, Roi de Macédoine. A

cette occasion, ils firent une alliance avec les Romains, également ennemis de Philippe, ce qui leur valut quelques provinces en terre ferme. Antiochus le Grand, Roi de Syrie, s'unit avec Philippe; & si ces deux Rois eussent pu venir à bout d'Attale, ils auroient passé en Europe & même en Italie; mais les Rhodiens les continrent, & les Romains leur eurent alors grande obligation, Cependant Polixenide, Général de Philippe, battit par stratagême & détruisit presque une flotte Rhodienne; mais les Insulaires en remirent bientôt en mer une nouvelle, & ils eurent la gloire de combattre avec succès le fameux Annibal, qui servoit Antiochus contre les Romains. Rome sentoit combien Rhodes lui étoit utile; mais à la fin ces deux Républiques devinrent suspectes l'une à l'autre. Le Sénat ayant accordé des provinces considérables à Eumene, fils d'Attale, les Rhodiens en parurent jaloux, & les Romains les appaiserent, en leur en accordant aussi. Cependant Persée, qui avoit succédé à Philippe, ne se déclara pas moins ennemi des Romains, & voulut engager les Rhodiens à rester neutres dans sa querelle avec eux. Il leur remontra que si

les Romains venoient à bout de le vaincre, ils établiroient leur domination dans la Grece & l'Asie, & y deviendroient redoutables. Rhodes entreprit alors de protéger à Rome le Roi de Macédoine; mais ces bons offices furent fort mal reçus; on leur répondit avec hauteur; & quoique Caton prît leur parti, & dît hautement que l'on ne pouvoit reprocher à des Républicains de s'opposer à l'agrandissement d'une autre République, le Sénat les priva de la Lycie & de la Carie qu'il leur avoit données, & les Rhodiens prirent le parti de plier. Persée ayant été tout-à-fait vaincu, ils se trouverent trop heureux de n'avoir pas le même sort, & d'être maintenus dans la qualité d'amis & alliés du Peuple Romain. Mithridate, leur véritable ennemi, vint assiéger Rhodes, quatre-vingt-huit ans avant la naissance de Jésus-Christ; mais il éprouva autant de résistance que Démétrius Poliorcete: il se retira honteusement; & Sylla, après avoir remercié les Rhodiens, vainquit le fameux Roi de Pont. Pompée mit la derniere main à cette défaite. Les Rhodiens s'attacherent à Pompée; mais après que celui-ci eut été vaincu par César, ils témoignerent le même zele pour le Dictateur perpétuel.

Caſſius, l'un de ſes aſſaſſins, entreprit de les punir de cet attachement : il combattit la flotte des Rhodiens, la défit, prit & pilla leur ville. Marc-Antoine les vengea de Caſſius, leur rendit tous leurs priviléges, & leur aſſujettit la plupart des villes de l'Archipel, au moins celles voiſines des côtes de l'Aſie. Auguſte les confirma dans leurs poſſeſſions ; & ſous Veſpaſien, on en fit une province, que l'on nomma *Province des Iſles*. Sous les Empereurs Romains, Rhodes continua d'être regardée comme une ville très-conſidérable, & ſa puiſſance maritime ſe ſoutint tant que les vaiſſeaux d'une certaine grandeur & d'une certaine force ne furent point en uſage ; mais elle devoit néceſſairement tomber, dès qu'on eut équipé des flottes de vaiſſeaux de guerre, chargés d'une forte & nombreuſe artillerie ; car les ports de l'iſle, & particuliérement celui de Rhodes, ne ſont ni aſſez vaſtes, ni aſſez profonds, ni aſſez ſûrs, pour contenir de pareilles eſcadres ; ils ne ſont bons que pour des galeres, des bâtimens de tranſport & des vaiſſeaux armés, d'une médiocre grandeur.

Pour revenir à l'hiſtoire de l'iſle, dès le ſeptieme ou huitieme ſiecle,

lorſque les Saraſins commencerent à ſe faire redouter par leurs courſes dans la Méditerranée, ils firent des deſcentes fréquentes dans cette iſle, entre autres, dès l'an 653, ils emporterent les reſtes du fameux coloſſe de Rhodes, qui étoient reſtés couchés par terre, le long du port. Ils acheverent d'en mettre en pieces les débris, & en chargerent, dit-on, plus de quatre cents chameaux, terme par lequel il ne faut pas entendre des animaux, mais des bâtimens de tranſport, appelés ainſi, & au moyen deſquels ils tranſporterent ce fer & ce bronze en Syrie. Malgré ces accidens paſſagers, l'iſle de Rhodes fit toujours partie de l'Empire Grec, juſqu'à ce qu'au commencement du treizieme ſiècle, les Latins s'emparerent de Conſtantinople. L'Empire ſe trouva alors déchiré; les Génois & les Vénitiens dominerent ſur les iſles de l'Archipel, & quelquefois ſur Rhodes; les Grecs y revinrent cependant, & ils donnerent l'inveſtiture de cette ſouveraineté à différentes familles Grecques ou Italiennes. Tel étoit l'état de Rhodes pendant les croiſades. Enfin, au commencement du quatorzieme ſiecle, les Chevaliers de Saint Jean de

Jérusalem ayant perdu leur dernier asile dans la Palestine, *Guillaume de Villaret*, leur Grand-Maître, qui mourut en 1307, conçut le projet de s'établir dans l'isle de Rhodes ; & ce fut *Foulque de Villaret*, son frere & son successeur, qui l'exécuta en 1310. Cinq ans après, Othman, premier Empereur des Turcs, & qui est regardé comme le Fondateur de la Maison & de la Monarchie Othomane, vint assiéger cette ville; mais elle fut vaillamment défendue & secourue par Amédée V, Comte de Savoie. Othman fut forcé de se retirer; & Amédée prit pour devise ces quatre lettres, que l'on voit encore sur le manteau & le collier des Chevaliers de l'Annonciade, F. E. R. T. que l'on prétend n'être que les initiales de quatre mots latins, *fortitudo ejus Rhodum tenuit*, (*son courage a sauvé Rhodes*). Foulque de Villaret soutint mal la gloire qu'il avoit acquise pendant les premieres années de son magistere : sa mauvaise conduite détermina les Chevaliers à le forcer de se démettre en 1319; il ne mourut que huit ans après, retiré dans un château en Languedoc. Son successeur fut *Hélion de Villeneuve*, d'une

famille illuſtre, ſubſiſtante encore en Provence. Dans un Chapitre général qu'il tint à Montpellier, il diviſa l'Ordre en différentes *Langues*, diviſion qui a toujours lieu, & il donna comme de raiſon la premiere place à la Langue de Provence, patrie du premier Grand-Maître de l'Ordre, & la ſienne. Arrivé à Rhodes, il en fit réparer les fortifications, & fit une entrepriſe ſur Smyrne, dont les Turcs s'étoient emparés. Il ſe rendit maître d'un fort, à l'entrée du port de cette ville, & le conſerva long-temps, au grand chagrin des Infideles. Le Grand-Maître Hélion de Villeneuve ne mourut qu'en 1346, avec la réputation d'un Supérieur pieux, d'un Adminiſtrateur économe, & d'un brave Chevalier.

Dieu-Donné de Gozon occupa la place de Grand-Maître ſeulement pendant ſept ans. Il ſecourut le Roi d'Arménie, dépouillé de ſes Etats par les Saraſins, & le rétablit ſur ſon trône.

Pierre de Cornillan, Provençal, & *Roger de Pins*, Languedocien, ne firent, pendant le temps de leurs magiſteres, que des arrangemens économiques très-ſages ; mais ils n'eurent point de guerre à ſou-

tenir ; le premier régna près de deux ans, & le second dix.

Depuis 1365 jusqu'en 1374, ce fut *Raimond Bérenger*, Dauphinois, dont le nom est encore en vénération dans cette province, qui gouverna l'Ordre. Il fit, de concert avec le Roi de Chypre, quelques expéditions en Syrie & en Egypte contre les Mahométans ; mais elles n'eurent d'autres suites que le pillage d'Alexandrie. *Robert de Juillac* ne gouverna l'Ordre que deux ans. Il fut remplacé par un Chevalier Espagnol, du nom de *Hérédia*, qui régna près de vingt ans, & dont le magistere fut très-agité. Il tenta, de concert avec les Vénitiens, l'expédition de Patras & de la Morée, réussit à se rendre maître de la ville ; mais dans la seconde campagne, il fut fait prisonnier par les Turcs. Sa famille le racheta, & il retourna à Rhodes. L'Eglise étoit alors partagée sur le choix d'un Pape ; il se rangea sous l'obédience de Clément VII, qui tenoit son siége à Avignon. Urbain VI l'excommunia, & fit élire un Anti-Grand-Maître, qui lui enleva quelques provinces. Hérédia, qui est regardé comme le seul légitime, mourut à Avignon en 1396.

Son ſucceſſeur, *Philibert de Naillac*, s'engagea avec les Princes Chrétiens dans une ligue contre l'Empereur Turc Bajazet. Il ſe trouva, à la tête de ſes Chevaliers, à la funeſte bataille de Nicopolis en Servie, où les Chrétiens firent de ſi grandes pertes. Heureux d'en être échappé après avoir perdu preſque tous ſes Chevaliers, il ſe trouva en état d'acheter la Morée de Jean Paléologue; mais il ne put la conſerver. Ce fut ſur lui que Tamerlan prit le château de Smyrne, dans lequel les Chevaliers s'étoient maintenus depuis le magiſtere d'Hélion de Villeneuve. Il paſſa les dernieres années de ſa vie, en Europe, à négocier la paix entre la France & l'Angleterre, dans l'eſpérance que ces deux Rois réunis feroient la guerre aux Infideles. Son magiſtere dura vingt-cinq ans. Celui de ſon ſucceſſeur, *Antoine Fluvian*, en dura ſeize, & fut marqué par de ſages Réglemens.

Jean de Laſtic, Grand-Prieur d'Auvergne, d'une famille illuſtre de cette province, élu à la place d'Antoine Fluvian, eut plus d'occaſions d'acquérir de la gloire & de ſignaler ſa valeur. Les Soudans d'Egypte vinrent deux fois, ſous ſon magiſtere, attaquer l'iſle de

Rhodes. La premiere fois, leur flotte fut repoussée & battue par celle de la Religion. La seconde, ils débarquerent une armée, qui forma le siége de la capitale ; mais ils furent obligés de le lever, avec perte de la plus grande partie des troupes Mahométanes. Ses trois successeurs, *Jacques de Milli*, *Pierre Zacosta*, & *Jean-Baptiste des Ursins*, gouvernerent l'Ordre à eux trois pendant l'espace de vingt ans. Le premier eut à résister à quelques attaques des Turcs, qui n'eurent aucunes suites sérieuses. Le second ne fut occupé que de pacifier l'Ordre, troublé par des dissentions intérieures. Il mourut à Rome, & fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. Le troisieme, d'une des plus illustres Maisons de Rome, secourut les Vénitiens, assiégés dans l'isle de Négrepont, & mourut en 1476.

Pierre d'Aubusson gouverna l'Ordre depuis 1476 jusqu'en 1503, & défendit l'isle de Rhodes contre les troupes de Mahomet II, commandées par un Renégat, nommé *Mizach Paléologue*. Il les força de se retirer, après un siége qui dura quatre-vingt-neuf jours. Le reste de l'Histoire du Grand-Maître d'Aubusson doit se lire dans sa Vie,

en un volume in-4°. , composée par le Pere Bouhours, Jésuite, un des meilleurs Ecrivains du siecle de Louis XIV. *Emeri d'Amboise*, frere du fameux Cardinal de ce nom, succéda à Pierre d'Aubusson, & mourut en 1512, âgé de soixante-dix-huit ans, avec la réputation d'un Prince sage, brave & intelligent. *Guy de Blanchefort*, Grand-Prieur d'Auvergne, neveu de d'Aubusson, fut élu pour remplacer Emeri d'Amboise; mais il mourut en se rendant à Rhodes. *Fabrice Caretto*, Italien de la Maison des Comtes de Final, employa les huit années de son magistere à se préparer à la défense de son isle, qu'il prévoyoit devoir être sérieusement attaquée par les Turcs. Mais il ne fut pas témoin de cet événement; il mourut en 1521, laissant la gloire de défendre l'isle à *George Villiers de l'Isle-Adam*, son successeur. Il faut lire dans l'Histoire de l'Ordre de Malte, par l'Abbé Vertot, la relation intéressante & bien écrite du siége qu'il soutint contre les Turcs, qui, au nombre de trois cent mille hommes, commandés par le Grand-Seigneur Soliman II, vinrent l'attaquer en 1522. Jamais ville ne fit plus belle défense; & ce second siége de Rhodes doit être mis en pa-

rallele avec celui que cette même ville ſoutint trois cents ans avant Jéſus-Chriſt, contre Démétrius Poliorcete. Enfin les Turcs ſe rendirent maîtres de la ville, par la trahiſon d'un Chevalier Portugais, que Soliman, pour toute récompenſe, fit écorcher vif. Le Grand-Maître Villiers de l'Iſle-Adam ſortit comblé de gloire, & l'Ordre de Saint-Jean fut quelque temps ſans avoir de chef-lieu fixe. En 1530, Charles-Quint leur donna l'iſle de Malte. Depuis plus de deux cents ans on s'eſt accoutumé à en donner le nom aux Chevaliers, que pendant les deux ſiecles précédens on avoit appelés *Chevaliers de Rhodes*, & pendant tout le cours des douzieme & treizieme ſiecles, *Chevaliers hoſpitaliers de Saint Jean de Jéruſalem.* Depuis ce moment, les Turcs ſont reſtés maîtres de l'iſle de Rhodes, & ayant fort peu à craindre des tentatives que l'on auroit pu faire pour la leur enlever de nouveau, ils en ont conſervé, mais négligé les fortifications, & ne tirent que le plus médiocre parti de la ſituation & de la fertilité de l'iſle, dont le climat eſt tempéré, l'air pur & ſain, le terroir d'un excellent rapport, & propre à pro-

duire toute ſorte de grains, les pâturages gras & abondans. On y recueille d'excellens vins ; les fruits de toute eſpece y ſont du meilleur goût. L'iſle fournit de l'huile d'olive, du miel & du ſuif. Il y a dans les montagnes des mines de cuivre, & même, dit-on, d'or & d'argent ; elles ont été autrefois exploitées, mais elles ſont à préſent abandonnées. On y fabrique encore des tapiſſeries avec la laine du pays, & des camelots avec le poil des chevres de l'iſle. Ces marchandiſes ont quelque débit ; mais encore une fois, le commerce de cette iſle eſt bien loin d'être porté au point où il pourroit l'être. La ville ne contient plus que les traces de ſon ancienne grandeur. La plus belle rue s'appelle *rue des Chevaliers*, & on voit encore ſur les portes des maiſons, anciennement bâties à l'Européenne, les armes de pluſieurs Chevaliers François, Italiens & Eſpagnols. Il n'habite plus que des Turcs dans la ville proprement dite ; le grand hôpital eſt converti en un grenier public, & l'égliſe de Saint-Jean en une moſquée ; le palais du Grand-Maître eſt la réſidence du Commandant, que l'on appelle *le*

Nazir. Le fauxbourg, qui est plus grand que la ville, est partagé entre les Grecs & les Juifs, qui ont chacun leur quartier différent. Les premiers habitent aussi un village, nommé *Néocorio*, voisin de la ville, très-bien situé, fort agréable, & rempli, comme la ville, de sources d'eau vive, pure & excellente. Le port est divisé en plusieurs parties, dont quelques-unes sont à présent ensablées, comblées d'immondices, faute d'être nettoyées : les autres peuvent recevoir des galeres & des bâtimens de médiocre grandeur ; mais aucun vaisseau de guerre n'y peut entrer, & n'y seroit d'ailleurs pas trop en sûreté. Le grand port est défendu à l'orient par le *Château Saint-Ange*, autrement dit *le Diamant*, à cause d'une tour en pierres de taille, taillées en pointes de diamant, & de l'autre côté par la *tour Saint-Nicolas*, qui fut, dit-on, bâtie par les libéralités de Philippe, Duc de Bourgogne, sous le magistere de Pierre d'Aubusson. Elle fut défendue au dernier siége par un Chevalier de la Maison de Castellane en Provence, qui ne la rendit que lorsque les Turcs furent maîtres du reste de la ville. Ce grand port est divisé en

deux parties, dont l'une eſt le mouillage des vaiſſeaux (qui peuvent y entrer); l'autre s'appelle le *Port des bateaux*. La douane eſt ſituée entre ces deux parties du port. A l'orient du grand port, eſt celui des galeres, au fond duquel eſt le chantier de conſtruction. Le port des galeres eſt défendu par le château Saint-Elme, toujours conſtruit du temps des Chevaliers, & mal entretenu. Toutes les villes, bourgs & villages qui étoient autrefois en grand nombre, ſont aujourd'hui réduits à ſix, dont les plus conſidérables ſont *Caſa-nova* & *Triauda*.

Avant que de continuer à viſiter les côtes de la Turquie Aſiatique, je crois devoir m'arrêter ſur l'iſle de Chypre, afin de n'avoir plus rien à dire des iſles Aſiatiques de la Méditerranée.

Iſle de Chypre. L'iſle de *Chypre* eſt une des plus grandes de la Méditerranée. Elle a, ſuivant les uns, quatre-vingts lieues de longueur & quarante de largeur; d'autres ne lui donnent que ſoixante-dix de long ſur trente de large, ce qui dépend ſans doute de la façon dont on entend le mot lieue, & du nombre que l'on en compte au degré. Elle eſt ſituée ſous un climat très-chaud, entre

entre le trente-quatrieme & le trente-cinquieme degré de latitude septentrionale. L'air y étoit autrefois très-pur & très-sain, lorsque l'isle étoit par-tout défrichée & très-peuplée : elle l'est bien moins aujourd'hui ; un grand nombre de terres étant incultes, il s'y est formé des marécages, dont les vapeurs élevées par le soleil ; causent des maladies épidémiques. D'ailleurs le terroir est toujours très fertile. Les habitans peuvent, sans beaucoup de peine, en tirer tout ce qui est nécessaire à leur subsistance, & de la meilleure qualité. Ils ont même beaucoup de superflu, dont ils se font un objet important de commerce. L'isle fournit des grains en abondance, des fruits excellens, & du vin délicieux, qui a la propriété de se garder un siecle entier sans se corrompre. On y fait trafic d'huile d'olive, de miel, de sel, de coton, de soie, de cuivre, de cristal, de corail rouge & blanc. On trouve dans ses rochers de l'amianthe ou pierre incombustible. Deux fléaux sont à craindre pour ces productions, la sécheresse & les sauterelles, qui y fondent quelquefois par nuées de l'Egypte & de la Libye. On compte qu'il s'est passé une fois trente-six ans sans qu'il ait

plu dans l'isle de Chypre; mais quand elle n'éprouve pas de pareils accidens, elle est très-fertile, aussi a-t-elle été appelée anciennement *Macarie*, c'est-à-dire, l'*Heureuse*, mais plus communément *Cypros*, soit qu'elle tire son nom de ses mines de cuivre, ou d'un arbrisseau que l'on nomme *Cyprus*, dont on tire une huile odoriférante (1), ou enfin d'une ville, nommée *Cypre*, qui étoit au milieu de l'isle, & qui n'existe plus. Celles qui subsistoient avant la naissance de J. C., étoient *Arsinoë*, qui prenoit son nom d'une Reine d'Egypte, de qui Chypre avoit autrefois dépendu; & *Solès*, qui tiroit son nom du sage Solon. Ce Législateur de la Grece ayant voyagé en Chypre, & s'étant arrêté dans les Etats du Roi d'Epéa, trouva sa capitale si mal située, qu'il lui conseilla de la transporter ailleurs, ce qu'il fit; & ce Prince l'ayant fixée où elle est aujourd'hui, lui donna le nom de celui dont il avoit reçu ce conseil.

La ville de *Lapithe* avoit donné son nom à l'un des neuf royaumes de l'isle, dans

(1) Cette plante se nomme en latin *Ligustrum*, & en françois *Troene*. On la connoît partout; mais celle de Chypre a des qualités supérieures à celle des autres pays.

lequel étoient situées les deux villes d'*Aphrodisius* & de *Carpathie*, dont la premiere avoit un fameux temple dédié à Vénus, surnommée *Aphrodisienne*, parce qu'on prétend que c'étoit dans ce lieu-là qu'elle étoit sortie de la mer; l'autre étoit sur une côte hérissée de rochers.

La ville de *Cyrite* avoit été, dit-on, fondée par le grand Cyrus, Roi de Perse. Celle de *Trémite* a subsisté jusque sous les Empereurs Grecs, & étant devenue épiscopale, eut pour Evêque un Saint, fameux dans l'Eglise Grecque, *Saint Spiridion*. On a conservé long-temps son corps dans cette ville, & on assure qu'il y a opéré de grands miracles. Sur la côte orientale, étoit *Salamine*, fondée par Teucer, fils de Télamon, & frere d'Ajax. Cette ville, la principale de l'isle, s'est appelée par la suite *Constantia*, aujourd'hui *Famagouste*. Du temps du Paganisme, elle étoit décorée d'un superbe temple dédié à Jupiter, dans lequel on sacrifioit des hommes; ce barbare usage a duré jusqu'au temps de l'Empereur Adrien, qui l'abolit en passant par l'isle de Chypre. *Throni* étoit ainsi nommée d'un promontoire sur lequel elle étoit bâtie. *Citium* est la patrie du fameux Zénon, Patriarche de la Secte Stoïcienne;

Cimon, illustre Général Athénien, mourut en assiégeant cette ville. *Amathuse* ou *Amathonte* porte le nom de son Fondateur. Elle contenoit un des trois temples de Vénus qui embellissoient l'isle. J'ai parlé de celui d'Aphrodisie ; celui d'Amathonte venoit ensuite : on y joignoit le culte d'Adonis à celui de Vénus. Le troisieme des temples de cette Déesse étoit dans l'ancienne ville de *Paphos*, que l'on a long-temps distinguée d'une plus nouvelle, en nommant la premiere *Palæopaphos*, & l'autre *Néopaphos* (1). Celle-ci fut détruite par un tremblement de terre. Sur les ruines de l'ancienne, on voit encore un bourg, que les Turcs nomment *Baffo*. Les villes de l'intérieur de l'isle étoient peu importantes ; la plus considérable étoit celle de *Tamasque*, auprès de laquelle étoient des mines de cuivre.

Les Phéniciens ont été, suivant Strabon & Hérodote, les premiers qui ont découvert l'isle de Chypre & l'ont habitée ;

---

(1) On prétend qu'on honoroit à Paphos deux Vénus, ou plutôt la même sous deux acceptions différentes. *Vénus Uranie* ou *la Céleste*, étoit pure & chaste ; mais *Vénus Anadyamene* ou *la Commune*, tout au contraire.

mais l'Historien Juif, Josephe, prétend qu'elle le fut par *Citim*, petit-fils de Japhet, qui fonda la ville de Citium, passa ensuite en terre ferme, pénétra en Europe, & établit une premiere Colonie en Macédoine. Par la suite, différens peuples se joignirent aux descendans de Cittim & aux Phéniciens, & l'isle de Chypre fut remplie de Colonies d'Athéniens, de Salaminiens, d'Arcadiens, & même d'Ethiopiens. Chacune de ces Colonies avoit à sa tête des Chefs ou Rois particuliers. Ceux que l'on connoît le mieux, sont les Phéniciens.

Pygmalion étant venu de Phénicie en Chypre, ne trouva point les filles de cette isle à son gré. Il se souvenoit d'en avoir vu de plus belles en Crete; & comme il étoit habile Sculpteur, il fit de mémoire une statue de marbre ou d'ivoire, qui représentoit une personne d'une beauté parfaite. Il devint amoureux de cette image, & pria avec tant d'instance Vénus de l'animer, que la Déesse opéra ce miracle. Pygmalion & sa statue eurent un fils, que l'on nomma *Paphus*; il fonda la vieille Paphos, dont il devint Roi, & dont il transmit la couronne à son fils *Cinyras*.

Celui-ci fut pere du bel *Adonis*, dont on prétend que Vénus même fut éprise. Il fut tué par accident à la chasse, & pleuré de la Déesse avec tant d'amertume, qu'elle ne cessa jamais de le regretter, & que les fêtes qui lui étoient les plus agréables, étoient celles où on lui rappeloit le souvenir de cet amant chéri. On en célébroit tous les ans l'anniversaire dans le temple de Paphos, qui bientôt devint si célebre & si magnifique, qu'on y accouroit de toute part. La grande-prêtrise de ce temple demeura affectée aux descendans de Cinyras. Ils la conserverent, même après avoir perdu la couronne de Chypre. Un de cette famille possédoit encore cette dignité sous l'empire de Vespasien ; & ce Monarque, qui avoit grande foi aux Oracles, alla le consulter. Au reste, Paphos n'étoit qu'un des neuf royaumes entre lesquels étoit partagée l'isle de Chypre. Salamine en étoit un autre. J'ai dit qu'il devoit son existence à Teucer. Ces neuf Rois, indépendans les uns des autres, se trouverent trop foibles pour résister à une grande Puissance. Apriès, Roi d'Egypte, sans les détruire, les obligea à lui payer tribut. Les Rois des Medes

& de Perse ayant conquis l'Egypte, exigerent d'eux la même dépendance. Ils obéirent, sur-tout au grand Cyrus; mais ils se révolterent à plusieurs reprises contre ses successeurs. *Onesile*, *Nicocrate*, *Timarque*, & enfin *Evagoras I* du nom, résisterent aux armées Persanes. Le dernier fut un assez grand homme. Il fut chassé par son oncle *Protagoras*. *Nicocléon*, fils de ce dernier, fut un cruel Tyran. *Nicoclès* lui succéda; & à celui-ci *Evagoras II*, Prince vraiment digne d'admiration, comme on peut le voir par l'Oraison funebre que le fameux Orateur Athénien *Isocrate* en a faite, & qu'il a adressée à son fils *Nicoclès II*. Il fut pere d'*Evagoras III*, Roi de Salamine, dont la ville fut assiégée par les Perses, qui, après l'avoir prise, se contenterent de regarder comme leurs vassaux, *Protagoras*, dernier Roi de Salamine, & les huit autres Rois de l'isle de Chypre, ainsi qu'avoient fait le grand Cyrus & tous ses successeurs. Les choses resterent en cet état, même après la conquête qu'Alexandre fit de la Perse; mais sous ses successeurs, l'isle de Chypre fut agitée de nouveaux troubles. Antigone, un des Généraux d'Alexandre, s'en empara d'abord, & soumit tous

les petits Rois; mais bientôt toute l'isle se déclara contre lui, en faveur de Ptolémée, qui s'étoit emparé de l'Egypte, pays dont l'isle de Chypre devoit dépendre, plutôt que de tout autre. Ce fut sous la domination de Ptolémée que s'éteignit la race des descendans de Teucer, en la personne de Nicoclès, dernier Roi de Paphos & de Salamine. Démétrius, fils d'Antigone, vint disputer la Chypre à Ptolémée; il y descendit avec quinze mille hommes, fit le siége de Salamine, & l'attaqua avec des machines terribles, dans la construction desquelles il étoit un grand maître. Ce fut en vain que Ptolémée vint avec une flotte considérable pour faire lever ce siége; ses vaisseaux furent battus & dispersés, & l'isle demeura à Démétrius, qui fut surnommé *Poliorcete*. Douze ans après, les Ptolémées s'en remirent en possession; ils la conserverent pendant plusieurs générations: enfin le Sénat & la République Romaine s'en emparerent de la maniere la plus singuliere & la plus injuste. Le dernier Ptolémée, fils cadet de Ptolémée Laturus, avoit eu en partage le royaume de Chypre. Ce n'étoit pas un trop bon Prince; mais ses sujets lui obéissoient sans murmure, lorsque Publius Clodius,

Tribun du Peuple, qui conservoit quelque rancune contre ce Prince, parce qu'ayant été pris par les Pirates, il avoit refusé de payer sa rançon, le dénonça au Peuple Romain comme un Tyran, qu'il étoit convenable de punir en s'emparant de ses Etats. Le Peuple Romain goûta très-fort cette proposition, quelque injuste qu'elle fût. Caton même, le sage Caton jugea que tous moyens qui tendoient à agrandir les possessions de la République, étoient bons & justes. Il se chargea de cette expédition. On s'appuya d'un testament d'un oncle de Ptolémée, qui avoit, dit on, légué au Peuple Romain ses droits sur l'isle de Chypre. Enfin Caton se rendit dans l'isle, pour proposer à Ptolémée d'abandonner ses Etats, & de se contenter de la dignité de Grand-Sacrificateur du temple de Paphos. Le nom seul de Rome suffit pour effrayer ce foible Prince; Caton s'empara de son royaume & de ses trésors. Il en rendit un fidele compte au Sénat & au Peuple Romain. Mais Clodius accusa Caton d'avoir dérobé une partie de ces richesses; celui-ci se justifia. En effet, si Caton étoit capable de commettre une injustice pour l'intérêt de sa patrie;

il ne l'étoit pas de retenir la moindre partie de ce qui devoit revenir au trésor public.

Chypre fut donc soumise aux Romains, & florissante sous leur domination. On ne sait pas bien par qui elle fut gouvernée pendant les derniers temps de la République, jusqu'au second Triumvirat; on est seulement instruit que Marc-Antoine en confia l'administration à un de ses affranchis, nommé *Démétrius*, mais qu'il en mit la véritable souveraineté entre les mains de la Reine Cléopatre. Antoine ayant été vaincu par Auguste, celui-ci en fit une province proconsulaire, c'est-à-dire que dans le partage qu'il fit avec le Sénat, il lui abandonna l'isle de Chypre. Le Sénat y envoyoit des Proconsuls; & de ce nombre fut Servius, que l'on prétend avoir été converti par Saint Paul & Saint Barnabé, & baptisé. Cependant ce Magistrat Romain n'abolit point le paganisme en Chypre, car il subsistoit encore dans toute sa force sous l'empire de Vespasien, & sous ceux de Titus & d'Adrien. Il paroît que les deux premiers de ces Empereurs visiterent le temple de

Vénus à Paphos, y firent des sacrifices, & consulterent le Grand-Prêtre, qui rendoit les oracles au nom de la Déesse. Les Chypriotes étoient devenus bien plus commerçans que guerriers. La plupart d'entre eux étant riches, & habitant un pays abondant & fertile, s'étoient abandonnés à la paresse & à la volupté. A peine se trouvoient-ils en état de se défendre contre quelques Barbares qui tentoient de s'introduire dans leur isle. Ils donnerent une grande preuve de leur foiblesse sous le regne de Trajan ; car les Juifs s'étant révoltés dans la Palestine, & ayant passé en Chypre, ils y firent un massacre horrible, & tuerent, dit-on, deux cent quarante mille habitans, qui ne se défendirent point. L'Empereur punit sévérement les Juifs ; car ayant envoyé des troupes contre eux, il chassa tous ceux qui étoient demeurés dans leur patrie, avec défense d'y revenir, & poursuivit avec la même rigueur ceux qui s'étoient établis en Chypre. Tous furent transportés dans des contrées éloignées ; & la défense de les recevoir dans l'isle a été si bien observée depuis ce temps, que ni sous les Romains, ni pendant la do-

mination des Princes Chrétiens, des Vénitiens, & même actuellement sous celle des Turcs, il n'a plus paru aucun Juif dans cette isle. D'un autre côté, la population y est si diminuée, qu'il n'y reste pas en nombre la moitié des habitans qui existoient avant le massacre dont je viens de parler. La sécheresse & les tremblemens de terre ont encore contribué à cette dépopulation. Lorsque Sainte Hélene, mere de l'Empereur Constantin, aborda dans cette isle en revenant de la Palestine, elle la trouva presque entiérement dépeuplée, après trente-six ans de sécheresse; on attribua à la vertu des reliques qu'elle portoit avec elle, la cessation de ce fléau. Hélene obtint de l'Empereur son fils, que l'isle seroit repeuplée; elle y fit bâtir de superbes églises, qui subsistent encore. Constantin envoya pour administrer cette isle, un nommé *Calocer*, homme de basse naissance, mais qui avoit des connoissances & des talens. Ce Ministre s'acquitta d'abord très-bien de sa commission; tirant parti des ressources de cette isle, il y rétablit la population & le commerce : on lui attribue un établissement très-singulier, mais

néceſſaire, & qui ſubſiſte encore dans une partie de l'iſle, qui eſt très-montagneuſe, & que l'on appeloit autrefois *Ophiuſa* ; elle eſt terminée par un cap, nommé autrefois *Agrotiri*, à préſent *cap des Chats*, parce qu'on y a établi dans un couvent de Moines de l'Ordre de Saint Baſile, une colonie de chats ſauvages, qui ont le goût & l'inſtinct de chaſſer & détruire les ſerpens & les viperes, & de les attaquer de maniere que ces reptiles ne peuvent leur faire aucun mal. C'eſt ainſi que ces chats ont rendu habitable cette partie de l'iſle, qui étoit autrefois déſolée par les bêtes venimeuſes. Cependant Calocer oſa, ſur la fin du regne de Conſtantin, ſe révolter & ſe faire couronner Roi de Chypre. Conſtance envoya contre lui une armée, dont le Général, nommé *Dalmatius*, le vainquit, le fit priſonnier, & le fit brûler vif en la ville de Tarſe en Cilicie. On ignore le nom des Gouverneurs qui régirent l'iſle de Chypre pendant les cinquieme, ſixieme & ſeptieme ſiecles de notre Ere, ſous les Empereurs d'Orient ; on ſait ſeulement que ſur la fin ils prirent le titre de Ducs. Il y avoit alors dans l'iſle un Archevêque & douze

Evêques. Le premier réſidoit à *Conſtantia*, bâtie ſur les ruines de Salamine, & à qui on avoit donné le nom de Conſtance, fils de Conſtantin. Cet archevêché eſt aujourd'hui à Famagouſte. Les douze Evêques étoient placés dans différentes villes, dont pluſieurs ſont à préſent ruinées. Il y en avoit un à *Néapolis*, aujourd'hui *Nicoſie*, devenue la capitale de l'iſle, & la réſidence des Rois de la Maiſon de Luſignan, ſituée au centre & dans la plus belle partie de Chypre.

Les Chypriots regardent comme leur Apôtre, Saint Barnabé, Juif d'origine, mais né en Chypre. Ils prétendent qu'il vint deux fois dans leur pays : la premiere, avec Saint Paul; la ſeconde, étant envoyé d'Antioche par Saint Pierre, & qu'il en fut alors Evêque; mais qu'avant la mort de Saint Pierre, il retourna à Rome & parcourut toute l'Italie, juſqu'à ce qu'enfin il finit ſes jours dans ſa patrie, & fut martyriſé dans ſa ville épiſcopale. Ses reliques furent, dit-on, trouvées ſous l'empire de Zénon, par un Archevêque de Salamine, nommé *Arthemion*. On les plaça dans une magnifique égliſe, où elles étoient encore il y a deux cents ans : car quoique les

Sarasins eussent ruiné la ville de Salamine ou Constantia, l'église demeura sur pied; mais il y a tout lieu de craindre qu'elle n'ait été détruite ou changée en mosquée, lors de l'invasion des Turcs. La liste des autres Saints Martyrs qu'a produits l'isle de Chypre, est trop longue pour être rapportée ici. Je ne peux pourtant me dispenser de faire mention de *Sainte Catherine*, qui étoit, dit-on, fille d'un petit Roi ou Seigneur de l'isle de Chypre, & qui fut martyrisée à Alexandrie, sous l'empire de Dioclétien. On prétend qu'elle confondit les Philosophes Païens que l'on fit disputer contre elle, & que c'est à cause de cela qu'à Paris même les Philosophes la regardent comme leur Patrone. *Saint Spiridion*, un des plus révérés parmi les Grecs, étoit Evêque de Trémite en Chypre; mais ses reliques sont conservées dans l'isle de Corfou, où il mourut en revenant du premier Concile général de Nicée. Il fut pere de *Sainte Irene* qu'il ressuscita, l'ayant trouvée morte au retour d'un voyage. Elle lui rendit compte de différentes affaires dont il l'avoit chargée, & retourna ensuite dans son tombeau. *Saint*

Epiphane, qui étoit également né en Chypre, & Archevêque de Constantia, est mis au nombre des Saints Peres Grecs. *Saint Jean*, surnommé *l'Aumônier*, étoit fils d'un des plus grands Seigneurs de l'isle, sous l'empire d'Héraclius. Il distribua tout son bien aux pauvres, & le devint ainsi lui-même volontairement ; il a mérité d'être mis au nombre des Saints, & d'être regardé comme le Patron des Hospitaliers. *Sainte Euphrosine* est encore une Sainte fameuse de l'isle de Chypre. Continuons-en l'Histoire.

Au milieu du septieme siecle, le Califé Omar, successeur de Mahomet, forma le projet d'en faire la conquête. Il envoya son Amiral Moavia, avec une flotte & des troupes de débarquement. Les Sarasins commencerent par disperser la flotte de l'Empereur Constant II ; ensuite étant entrés dans l'isle, ils s'emparerent avec facilité de Constantia, ou l'ancienne Salamine, la ruinerent de fond en comble, si bien qu'elle ne s'est pas relevée depuis : à peine en voit-on quelques débris. La ville de Famagouste est bâtie un peu plus loin sur le bord de la mer,

au

au lieu où étoit l'ancien port de Talmissus. Les Sarasins s'avançant dans l'isle, ruinerent plusieurs autres villes, & emmenerent une multitude infinie d'habitans prisonniers en Egypte. L'Empereur Constant fut obligé de faire la paix avec ces Mahométans, & de s'engager à leur payer tribut. Quarante ans après, l'Empereur Justinien II fut obligé de leur céder toute l'isle. Ils la tyranniserent & la vexerent tellement, qu'ils la rendirent presque déserte. Sous l'empire d'Aaron Alraschid, elle fut le plus maltraitée : enfin, en 970, l'Empereur Nicéphore Phocas en reprit possession ; ainsi elle étoit sujette de l'Empereur Emmanuel Comnene dans le temps de la premiere croisade. Alors Renault de Chatillon devint Prince d'Antioche, & Comnene ayant besoin de son secours contre le Roi d'Arménie, l'investit de l'isle de Chypre. Mais quand ce Prince François, après avoir rendu service à l'Empereur Grec, voulut s'en emparer, Emmanuel prétendit la conserver, & Chatillon, pour s'en venger, y fit les plus grands ravages. Emmanuel envoya un de ses parens, Isaac Comnene, qui, assisté d'une espece de Forban ou Corsaire, nommé *Margarit*, défendit l'isle, mais la con-

ſerva pour lui-même. Les malheureux Chypriots étoient au déſeſpoir, lorſqu'une tempête fit aborder ſur leur côte un Monarque Européen, qui entreprit de les ſecourir. C'étoit Richard Cœur de Lion, Roi d'Angleterre. Il ne s'arrêta en Chypre que le temps néceſſaire pour punir le Tyran, le prit priſonnier, & l'enferma dans une tour, où il le fit, dit-on, charger de chaînes d'or. Richard ſe fit reconnoître Roi de Chypre, & partant pour la Paleſtine, y laiſſa pour Vice-Roi Robert Truan, Sénéchal d'Anjou. Tous ceux qui ont lu l'Hiſtoire des Croiſades, ſavent que Richard ſe diſtingua en rivalité avec Philippe-Auguſte au ſiége de Ptolémaïde. Ces deux Rois vinrent à bout d'en faire la conquête ; mais bientôt après ils ſe brouillerent. Ils ne purent s'accorder pour reprendre Jéruſalem ſur les Infideles ; au contraire, ils ſe diviſerent pour décider à qui appartiendroit le titre de ce royaume. Gui de Luſignan le portoit comme en ayant épouſé l'héritiere; mais Conrad, Marquis de Montferrat, ſoutenoit que Gui en étoit déchu, puiſqu'il n'avoit pu s'y maintenir, & ce Prince vouloit s'en emparer. Philippe-Auguſte appuya la prétention de Conrad,

& Richard prit le parti de Gui. Le Roi de France, & le Duc d'Autriche qui commandoit les troupes Allemandes, étant retournés en Europe, Richard resta presque seul avec Gui. Il continua tant qu'il put à le soutenir, & remporta, en le défendant, plusieurs avantages contre le fameux Saladin. Cependant n'ayant pu recouvrer Jérusalem, mais ne désespérant pas d'en venir à bout, il voulut se faire céder à lui-même le titre & les droits sur ce royaume, qu'avoit Gui de Lusignan, & qui ne lui étoient plus disputés depuis la mort du Marquis de Montferrat. Il proposa donc à Gui d'accepter le royaume effectif de Chypre, en échange de celui dont il n'étoit presque que le Titulaire. L'échange eut lieu; Gui alla prendre possession de son isle. Les Templiers, à qui Richard en avoit cédé une partie pour une somme d'argent, consentirent à se contenter de certaines terres, en attendant leur remboursement. Richard resta en Palestine; mais, quoiqu'il s'y conduisît en Prince digne de son surnom, il ne put réaliser son nouveau titre: & sachant que son frere & sa mère excitoient des troubles en Angleterre, ce malheureux Monarque fut obligé d'y retourner: ayant pris sa

route par terre, l'on ſait qu'il fut arrêté par le Duc d'Autriche, & retenu aſſez long-temps dans un affreux château, dont l'adreſſe du Méneſtrier Blondel vint enfin à bout de le faire ſortir. Gui de Luſignan oubliant, pour ainſi dire, le royaume de Jéruſalem dont il avoit joui peu de temps & avec beaucoup de troubles, s'occupa du ſoin de repeupler & de rétablir le royaume de Chypre. Il y réuſſit à un certain point, en uſant de tolérance envers les différentes ſectes de la Religion Chrétienne. Il permit également aux Grecs, aux Arméniens, aux Coptes, aux Maronites, & aux Neſtoriens, d'avoir des égliſes, & même des Evêques dans l'iſle. Il établit ſeulement la prééminence des Evêques Latins ſur les Grecs. C'eſt à lui que l'on doit rapporter la fondation de *Nicoſie*, qu'il bâtit au centre de l'iſle, & où étoit autrefois une ville nommée *Néopolis*; il y établit ſa réſidence & le ſiége des Tribunaux de Judicature, ce qui la fit bientôt regarder comme la capitale du royaume.

La ville d'*Amatuſe* ou *Amatonte* avoit été entiérement renverſée par le Roi Richard, quand il s'empara de l'iſle. Gui

en releva les fortifications, d'autant plus que la rade étoit excellente. Il nomma cette nouvelle ville *Némosie*, les Grecs l'appelerent *Néméſole*; & par corruption on la nomma *Limiſole*. Tant de bons & utiles arrangemens n'empêcherent pas qu'il n'éprouvât des chagrins & des révoltes même de la part de ſon frere, *Geoffroi de Luſignan.* Après la mort du Roi Gui, ſans enfans, Geoffroi prétendit à ſa ſucceſſion, mais ne l'obtint pas. Ce fut *Amauri*, autre frere de Gui, qui fut reconnu Roi de Chypre en 1195, tandis que Henri, Comte de Champagne, étoit Roi de Jéruſalem, aux droits de ſa femme Iſabelle, ſœur de Sibylle, femme de Gui de Luſignan, & aux droits de laquelle Gui avoit été Roi de Jéruſalem.

C'eſt ici le moment d'expliquer quels étoient ces Luſignans qui porterent quelque temps la couronne de Jéruſalem & enſuite celle de Chypre, juſqu'à l'extinction, ſinon de leur Maiſon, au moins de leur branche. Un certain Pere Etienne de Luſignan, Dominicain, qui ſe prétendoit de la Maiſon Royale de Chypre, a publié pluſieurs Ouvrages, tant ſur l'hiſ-

toire de cette isle, que sur celle de sa Maison. Il la fait descendre des anciens Rois de Bourgogne, lui fait posséder le comté de Toulouse avant le regne de Charlemagne, & soutient qu'*Eble*, Duc d'Aquitaine étoit de cette Maison. Il lui donne pour arriere-petit-fils cadet, Hugues, Comte de Lusignan, qui épousa la Dame de *Mele*, connue dans l'Histoire sous le nom de *Mélusine*, héroïne d'un fameux Roman. De Hugues & de la Dame de Mele vint un grand nombre d'enfans, qui formerent différentes branches. Le Pere Etienne de Lusignan nous indique *Aymart*, de qui descend, dit-il, la Maison de la Rochefoucauld (1), & *Hugues le Brun*, qui eut trois fils; savoir, *Hugues le Grand*; *Jean*, de qui sont descendus les Barons de *Couhé*; & *Rodolphe*, auteur de la branche des Barons de *Saint-Gelais-Lansac*. *Hugues*, qui fut surnommé *le Grand*, fut Comte de la Marche par sa femme, & passa à la Terre-Sainte en 1102, pour secourir Raymond, Comte de Toulouse, son frere utérin. Il s'y signala, re-

(1) Le Pere Etienne de Lusignan écrivoit en 1613.

vint dans son pays, y fit bâtir le fort château de Luzignan, dont on voit encore au moins les ruines en Poitou. N'ayant point eu d'enfans, son frere *Hugues le Brun*, second du nom, fut Comte de Lusignan à sa place. Il alla à la Terre-Sainte lors de la seconde Croisade, fut fait prisonnier par les Sarasins; & ayant été ensuite délivré, revint en France, & mourut laissant six enfans, dont cinq ont été illustres. L'aîné, Hugues, fut Comte d'Angoulême, ayant enlevé & épousé Isabelle, fille de Jean sans Terre, Roi d'Angleterre. Il vint de lui une postérité nombreuse, dont plusieurs illustres Maisons qui sont éteintes, & quelques-unes qui subsistent encore, se font honneur de descendre. Celles qui en donnent les meilleures preuves, se fondent sur ce qu'elles ont toujours conservé, depuis cinq cents ans, les noms de *Lesay*, *Lesignem* ou *Lusignan*.

Le second fils de Hugues le Brun, second du nom, fut *Gui*, dont je viens de parler, qui fut Roi de Jérusalem, aux droits de la Reine Sibylle sa femme, qui devoit en effet succéder aux droits de son neveu le jeune Roi Baudouin V, mort

ſans enfans ; mais Gui n'en ayant point eu non plus de Sibylle, les droits de celui-ci paſſerent à ſa ſœur Iſabelle, qui épouſa Henri de Champagne.

Le troiſieme fils de Hugues le Brun, ſecond du nom, fut *Emery*, dont je vais parler, & qui ſuccéda à ſon frere au royaume de Chypre.

Le quatrieme fut *Geoffroi*, ſurnommé à la *Grand-Dent*, qui voulut d'abord troubler ſon frere Gui dans la poſſeſſion de ſon royaume ; mais enſuite il le laiſſa tranquille, auſſi bien qu'Emery, & ſe retira en France, où il joua un rôle conſidérable.

Le cinquieme, nommé *Raymond*, fut Moine à Maillefais, & perſécuté par Geoffroi à la Grand-Dent, qui brûla ſon abbaye, & fut condamné à la rebâtir.

Enfin le ſixieme fut *Gilles*, Comte de Parthenay, auteur d'une branche qui a poſſédé la principauté de Soubiſe, qui a paſſé dans la Maiſon de Rohan par le mariage d'une héritiere de Parthenay.

Revenons aux Luſignans de Chypre, pour ne nous en plus écarter. Pendant deux ou trois ans, Emery ne s'occupa d'abord qu'à rétablir les affaires de ſon

royaume de Chypre. Il soutint & perfectionna les établissemens faits par son frere. Pendant ce temps, les Chrétiens d'Europe avoient perdu Jaffa, & leurs affaires étoient réduites aux dernieres extrémités ; mais une nouvelle armée de Croisés, presque toute composée d'Allemands, vint les secourir. Ils remporterent un avantage sur les Sarasins ; mais il en couta la vie aux Ducs de Saxe & d'Autriche qui les commandoient.

En 1197, Henri de Champagne, mari d'Isabelle, héritiere de Jérusalem, mourut d'un accident très-fâcheux, s'étant tué en tombant d'une fenêtre de son palais. Sa veuve, Reine de son chef, n'ayant qu'une fille encore très-jeune, avoit grand besoin de trouver un appui dans un nouvel époux. On proposa à Emery de l'épouser : il y consentit ; & ayant établi une régence en Chypre, & y ayant laissé les enfans qu'il avoit eus de sa premiere femme, il passa à Acre ou Ptolémaïde, seule place qui restât aux Chrétiens dans la Terre-Sainte, & y fut couronné Roi de Jérusalem. Il ne lui fut pas possible de recouvrer sa capitale ; mais du moins il se maintint dans le peu qui lui restoit en terre ferme, en attendant

que de nouveaux Croisés vinssent le secourir; mais ceux qui avoient entrepris cette nouvelle expédition, s'amuserent à enlever Constantinople aux Grecs, comme je l'ai déjà dit bien des fois. Pendant ce temps, Emery mourut le premier Avril 1205. Il fut transporté à Nicosie, où il fut enterré. Son fils aîné du premier lit, nommé *Hugues*, lui succéda sans difficulté, sous la régence d'un Comte de Montbelliard, qui avoit épousé la sœur d'Emery. Ce Régent s'acquitta mal de son devoir, jusqu'à ce qu'en 1211 il remit les affaires entre les mains de son neveu. La Reine Isabelle de Jérusalem étoit morte en 1209; & *Jean de Brienne* ayant épousé Marie sa fille aînée, avoit succédé à son titre. Le Roi Hugues de Chypre épousa Alix, seconde fille d'Isabelle & du Comte de Champagne: ce ne fut que par la suite que cette alliance lui donna des droits au second royaume qu'avoit eu son pere. En attendant, il se joignit aux Croisés, qui vinrent enfin secourir la Terre-Sainte, & où ils n'eurent que peu de succès. Il mourut en 1218, laissant la couronne à son fils, nommé *Henri*, mais sous la tutelle de sa mere Alix & des Seigneurs d'Ibelin ses grands-

oncles paternels. Cette régence ne fut pas ſans trouble : les deux Clergés Grec & Latin ſe faiſoient, pour ainſi dire, la guerre dans le royaume, & la Reine Alix ne s'accordoit point avec les oncles du feu Roi ſon époux ; elle ſe remaria avec un Comte de Tripoli, qui cauſa bien du déſordre en Chypre. La Reine de Jéruſalem, Marie, femme de Jean de Brienne, étoit morte, laiſſant une fille qui épouſa l'Empereur Frédéric II. En conſéquence, ce Monarque prétendit avoir des droits ſur le royaume de Jéruſalem, & la Reine Alix les lui diſputa. Cela occaſionna une guerre dont l'iſle de Chypre penſa être la victime. Les Allemands y firent une deſcente. Le Roi & ſes oncles, aidés par les Chevaliers de Saint-Jean de Jéruſalem, eurent bien de la peine à les repouſſer. Il y avoit d'ailleurs des révoltes dans le royaume. Nicoſie & Famagouſte furent priſes & repriſes par les Rebelles & par le Roi Henri. Pendant ce temps, la Reine Alix étoit allé ſolliciter du ſecours en France, non ſeulement contre les Infidèles, mais encore contre ſon concurrent l'Empereur Frédéric II.

Le Roi S. Louis paſſa à la Terre-Sainte en 1248, & fut reçu en Chypre par le Roi

Henri, qui l'accompagna dans son expédition d'Egypte. Tout le monde sait qu'elle fut d'abord très-brillante, & ensuite fort malheureuse, car les Rois de France & de Chypre furent faits tous deux prisonniers de guerre, & ensuite relâchés. Etant retournés dans la Palestine, le Roi Henri mourut à Sidon en 1253. Son corps fut rapporté à Nicosie. Il laissoit un enfant à la mamelle, qu'il avoit eu de Plaisance, fille de Boémond, Prince d'Antioche. On ne pouvoit disputer à cet enfant le royaume de Chypre; aussi fut-il reconnu Roi sous la régence de sa mere, Princesse assez habile, mais intrigante. Sa régence dura près de quatorze ans, pendant lesquels la Reine mere fut rarement en Chypre, mais beaucoup en Palestine, voulant toujours faire valoir les droits de son fils sur le royaume de Jérusalem, qui dès-lors étoit presque entiérement abandonné.

La Reine & le jeune Roi se tenoient presque toujours à Tripoli; enfin étant revenus en Chypre, *Hugues II* y mourut en 1267, âgé seulement de quatorze ans, & sans enfans; il n'avoit ni frere ni sœur. Le royaume se trouva dévolu à *Hugues de Lusignan*,

troisieme du nom, fils de Jean de Lusignan, Connétable de Chypre, frere de Hugues I. Il fut couronné à Nicosie, le jour de Noël 1267, par le Patriarche de Jérusalem. Peu de temps après, il prit aussi le titre de Roi de Jérusalem, & se fit couronner à Tyr; mais il ne jouit jamais que d'une très-petite partie de la Palestine, & consentit, par une paix avec les Sarasins, que son royaume fût réduit à la ville de Ptolémaïde. Marie, Princesse d'Antioche, lui disputoit même ce titre: c'est elle qui l'a transmis aux Rois de Sicile, qui le portent encore. Cependant Hugues III mérita le nom de *Grand*; il mourut en 1284, laissant cinq fils & quatre filles, tous déjà d'un âge raisonnable, leur pere étant monté assez tard sur le trône. *Jean*, qui étoit l'aîné, ne régna qu'un peu plus d'un an; il mourut à l'âge de trente-trois ans, en 1285. *Henri*, le second, le remplaça dans les titres de Roi de Chypre & de Jérusalem; il vit, en 1293, finir absolument l'empire des Chrétiens d'Europe dans la Terre Sainte, par la prise de Saint-Jean d'Acre ou Ptolémaïde. Les Che-

valiers qui avoient défendu la Palestine contre les Infideles, en étant absolument chassés, Henri les établit en Chypre, & donna entre autres Limisole aux Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, qui l'ont gardée assez long-temps. Henri II s'occupoit aussi du soin de former une nouvelle Croisade pour recouvrer la Terre-Sainte, lorsque son frere Emery trama contre lui la plus injuste conspiration. Elle réussit cependant; l'aîné fut mis en tutelle par le cadet, qui fut déclaré Régent du royaume. Non content de cet acte de rebellion, quelques années après, Emery fit arrêter Henri, & l'envoya prisonnier en Arménie, dont le Roi étoit son allié. Enfin, en 1310, Emeri fut assassiné; Henri remonta sur son trône, & fit même mourir son troisieme frere Gui, complice d'Emery. Il y eut encore quelques troubles pendant la suite de son regne; il découvrit de nouvelles conspirations faites contre lui, & les dissipa. En 1318, il épousa Constance, fille de Frédéric, Roi de Sicile, & mourut subitement en 1324, sans laisser d'enfans. Ainsi il eut pour successeur *Hugues IV*, son neveu, fils de

ce même Gui qu'il avoit fait mourir comme complice d'Emery.

Hugues IV devint Roi titulaire de Jérusalem en 1324. Le commerce de l'isle fut florissant sous son regne, & ce Roi en tira parti pour augmenter ses richesses & mettre les villes de son royaume en état de résister aux Turcs. Il fit un voyage en Europe pour demander du secours contre ces Barbares ; mais il ne put rien obtenir. De retour en Chypre, ses enfans lui causerent de violens chagrins. Il se crut obligé de faire emprisonner son fils aîné ; mais bientôt il lui pardonna. S'étant ligué avec les Chevaliers de Rhodes, ils s'emparerent de la ville de Smyrne; mais une peste horrible ravagea son royaume, & dérangea toutes les mesures qu'il avoit prises pour le rendre florissant. Enfin, en 1360, il se démit de sa couronne en faveur de son fils *Pierre*, & passa à Rome, où il mourut en 1361.

Pierre passa la plus grande partie de son regne à faire la guerre aux Infideles. D'abord alarmé par les préparatifs des Turcs, qui firent quelques descentes dans son isle, il envoya implorer le secours des Princes Chrétiens. Ayant eu du moins quelques subsides en argent de

la part de Charles V, Roi de France; il osa attaquer les Mahométans. S'étant ligué avec les Chevaliers de Rhodes & les Génois, ils prirent la ville d'Alexandrie, la pillerent pendant trois jours, & y mirent le feu. Pierre s'étant brouillé avec les Génois, cette entreprise n'eut pas tout le succès qu'elle devoit avoir. Dans une seconde campagne, il prit Satalie, & se rendit maître de Tripoli de Syrie, la derniere place que ses ancêtres avoient possédée en Palestine; mais il ne les conserva pas. Au lieu de s'y fortifier, & de tâcher même d'étendre plus loin ses conquêtes, il passa en Italie avec son fils, qui portoit comme lui le nom de *Pierre*, & qu'à cause de sa jeunesse on nomma *Pierrin*; il l'avoit eu d'Eléonore d'Aragon. Il maria ce Prince avec Valentine Visconti, fille de Barnabé, Duc de Milan. De retour en Chypre, il éprouva de violens chagrins domestiques; la Reine Eléonore sa femme se conduisoit mal, & il se crut obligé de la faire arrêter & enfermer; plusieurs Seigneurs se trouverent impliqués dans les accusations de désordre formées contre la Reine. Le Roi les punit avec la derniere sévérité, & poussa si loin les effets

effets de sa vengeance & de son mécontentement, qu'il occasionna une révolte & une conspiration, dans laquelle on prétend qu'entra son frere même, revêtu de la dignité de Grand-Sénéchal de Chypre. Pierre fut assassiné en 1372. On prétend que les Conjurés vouloient envelopper dans ce massacre le jeune Pierrin son fils; mais le peuple s'étant soulevé à l'occasion de la mort du Roi, ce jeune Prince fut couronné Roi de Chypre & de Jérusalem. Sa femme Valentine de Milan le fut aussi. La Reine Douairiere Eléonore d'Aragon, loin de prendre part à la joie publique, se prépara à la troubler en excitant les Génois; elle fut cause des malheurs de son fils. Les Républiques de Gênes & de Venise étoient alors rivales, & partageoient entre elles tout le commerce de la Méditerranée. Lors du couronnement du Roi de Chypre à Famagouste, il s'éleva une dispute pour le rang entre leurs Ambassadeurs. Le jeune Roi ayant donné gain de cause à celui de Venise, les Génois en parurent tellement piqués, qu'ils lui déclarerent la guerre. Ils envoyerent une flotte contre Chypre, formerent le siége de Famagouste,

& firent des ravages affreux dans toute l'isle. La Reine Douairiere leur livra le château, & les rendit maîtres de Nicosie. Le Roi, trahi par sa mere & par ses oncles, étoit prêt à perdre son royaume, lorsque l'Empereur de Grece, Jean Paléologue, le Grand-Maître de Rhodes, & le Doge de Venise, s'entremirent pour le débarrasser de ses ennemis. Pierrin se trouva en état de faire le siége de Famagouste, & de reprendre Nicosie. Enfin il se débarrassa de la Reine sa mere, qui quitta l'isle & se retira en Espagne. Cependant Chypre n'étoit pas encore totalement défaite des Génois, lorsque le Roi Pierrin mourut, en 1382, sans enfans. La couronne se trouva dévolue à son frere *Jacques I*, qui étoit prisonnier des Génois, & détenu dans leur ville. On nomma des Régens, qui, pendant quelque temps, eurent l'administration du pays, & s'occuperent comme de raison de rendre leur Roi libre : ils vinrent à bout de le ramener dans l'isle, & de le faire couronner en 1384. Ce Prince se prépara aussi-tôt à faire la guerre aux Turcs, qui venoient d'enlever le royaume d'Arménie à Léon ou Lionnet de Lusignan, son cousin. Celui-ci étant

mort en 1393, le Roi Jacques se trouva son héritier; mais tout ce qu'il y gagna fut de joindre le titre de Roi d'Arménie, à ceux de Chypre & de Jérusalem. Quoique Bajazet eût été vaincu par Tamerlan, les Chrétiens n'en furent pas plus avancés. La peste ravagea la Chypre; & ce bon Roi Jacques mourut en 1398, âgé de soixante-quatre ans, après en avoir régné seize. *Jean II*, son fils aîné, lui succéda dans tous ses titres, mais ne fut point tranquille, pendant tout le cours de son regne, dans l'isle de Chypre, la seule dont il fût en possession; les Génois possédoient Famagouste. Pendant plusieurs années, Jean II s'efforça de les en chasser; mais il ne put en venir à bout, sur-tout depuis que la République de Gênes fut sous la protection de la France. Le brave Boucicault, qui y commandoit pour le Roi Charles VI, assura au contraire de plus en plus cette place aux Génois. Loin de se brouiller avec la France, Jean demanda en mariage Charlotte de Bourbon, l'obtint, & l'épousa en 1409. C'étoit la plus belle Princesse de l'Europe, & ce mariage fut très-fécond, mais le reste de la vie du

Roi n'en fut pas plus heureux. Il refusa mal-adroitement au Soudan d'Egypte une satisfaction qui lui étoit due. Le Soudan irrité jura la perte du Roi & de toute l'isle; il y fit faire une descente, s'empara de la ville de Limisole, & s'y établit de maniere à en faire une place forte pour conquérir le reste de l'isle. Jean ayant vu que les Infideles étoient maîtres de toutes les côtes, pensa à fortifier Nicosie, & à s'y défendre, après avoir envoyé la Reine sa femme & ses enfans en lieu de sûreté; mais les Egyptiens battirent sa cavalerie à plate couture, le poursuivirent jusque dans Nicosie, y entrerent, & le firent prisonnier en 1425. Tout ce qui ne fut pas pris par les Barbares, se maintint le mieux qu'il put, mais sans aucune dépendance du Roi ni du Régent, jusqu'à ce qu'enfin, en 1427, la Reine trouva moyen de rassembler deux cent mille écus d'or, qu'elle paya au Soudan pour la rançon du Roi son époux, & la restitution de l'isle de Chypre; mais ce malheureux Roi la trouva entiérement dépeuplée, & sa capitale ruinée au point qu'il n'avoit pas un château pour se loger. La peste & la famine désoloient son royaume: tant

de malheurs lui causerent une maladie de langueur, qui le mit enfin au tombeau en 1432. Jean, son fils aîné, lui succéda sous le nom de *Jean III*, & fut presque aussi malheureux que son pere. Il épousa d'abord, en 1440, Amédée Paléologue, & cette Reine étant morte un an après son mariage, il se remaria à une Princesse de la même Maison, dont il ne connoissoit pas sans doute le mauvais caractere. Cette Reine, non seulement eut de mauvaises mœurs, mais des projets ambitieux qu'elle exécuta avec une injustice & une audace qui ne pouvoient manquer de perdre le royaume. Ennemie du Cardinal de Chypre, oncle de son mari, elle prit en haine tout le Clergé Latin, & voulut mettre un Grec à la place de l'Archevêque que le Pape lui avoit envoyé; elle l'exila, & chassa le Légat du Pape. Le Roi, foible & timide, ne s'opposoit à rien. Les Sarasins firent de nouvelles descentes en Chypre, & ruinerent la ville de Limisole. Le Roi leur demanda grace, & consentit à leur payer tribut. Le Prince de Caramanie forma une nouvelle ligue contre l'isle de Chypre : heureusement

les Chevaliers de Rhodes la secoururent, & la paix se fit. La Reine, qui la conclut à des conditions assez honteuses, prit occasion de se faire nommer *Régente du royaume*, traitant le Roi son époux comme un véritable imbécille qu'il étoit. Elle n'avoit qu'une fille unique, Charlotte de Chypre, qu'elle maria à Jean de Portugal, Duc de Coïmbre; mais celui-ci ayant paru avoir quelques dispositions à se mêler des affaires, sa belle-mere le fit empoisonner. Pendant ce temps, Mahomet II s'emparoit de Constantinople, & se rendoit maître successivement du reste de l'Empire des Grecs. On prêcha la croisade en Europe; mais les troubles intérieurs ne permettoient pas aux Puissances de cette partie du Monde de s'en occuper. Heureusement Mahomet réservoit la conquête de l'isle de Chypre pour la derniere, se flattant qu'elle seroit facile, lorsqu'il n'auroit plus qu'elle à soumettre. La Princesse Charlotte étoit la plus malheureuse du monde. Sa mere refusoit de la remarier, crainte de trouver un gendre qui voulût mettre quelque ordre aux affaires du royaume. Charlotte désolée

ſe jeta entre les bras du plus mauvais Protecteur qu'elle pût choiſir. Ce fut Jacques, Archevêque de Nicoſie, fils naturel du Roi Jean III. Ce Prélat commença par augmenter les troubles dans le royaume, avant la mort du Roi & de la Reine. Celle-ci mourut la premiere; mais ſon époux la ſuivit de près, & pendant le peu d'intervalle qu'il y eut entre ces deux pertes, le Roi ſe livra entiérement à Jacques. Le mariage de Charlotte avec Louis, Comte de Savoie, étoit arrêté, & n'étoit pas encore célébré. Charlotte fut couronnée auſſitôt après la mort de ſon pere, mais Jacques reſta maître des affaires. Il ne put empêcher l'arrivée & le mariage de Louis; mais quoique celui-ci fût un Prince foible & de peu de mérite, Jacques eut peur qu'il ne fût tout-à-fait le maître, & conſpira contre ſa niece. Renonçant à l'archevêché de Nicoſie qu'il pouvoit quitter, d'autant qu'il n'étoit pas Prêtre, il penſa à ſe faire déclarer Souverain au préjudice de Charlotte. Pour cet effet, il n'héſita pas à s'adreſſer au Soudan d'Egypte, à qui il fit hommage de la couronne à laquelle il prétendoit. Aidé d'une armée de Bar-

bares qui descendit en 1460 dans l'isle, il la soumit aisément toute entiere, à l'exception de la ville de Cerines, dans laquelle la Reine Charlotte & le Comte son époux se réfugierent. Les plus honnêtes & les plus braves d'entre les Chypriots les y suivirent, & y soutinrent un siége de quatre ans. Enfin leur courage & leur patience se lasserent. Louis le premier se retira en Savoie; Charlotte fut bientôt après obligée de l'y suivre: Cerines se rendit le quatorze Août 1464, & Jacques se trouva maître de l'isle de Chypre. Il la tyrannisa pendant neuf ans, dans le cours desquels il vint du moins à bout de reprendre Famagouste sur les Génois. Il s'aida pour cet effet des Vénitiens, & se lia d'autant plus avec eux, qu'il devint amoureux d'une jeune Vénitienne, fille de Marc Cornaro, Ambassadeur de la République auprès de lui. C'est cette alliance qui a mis l'isle de Chypre dans la dépendance de Venise. La République déclara la nouvelle Reine fille de Saint Marc, & s'attribua par-là le droit de gouverner sous son nom & celui de Jacques, & d'être le tuteur de leurs enfans en cas qu'ils en eussent. Jacques, détesté de ses sujets,

fut assassiné deux ans après son mariage. Catherine Cornaro se trouvoit enceinte. Elle accoucha peu de temps après la mort de son mari, d'un fils qui fut nommé *Jacques III*, & proclamé Roi de Chypre, de Jérusalem & d'Arménie, mais sous la protection & la régence des Vénitiens. Il ne vécut pas deux ans. Après sa mort, qui ne donnoit véritablement ouverture à aucuns droits légitimes, puisque son pere même n'en avoit point, le Sénat de Venise fit reconnoître pour Reine sa fille adoptive, Catherine Cornaro ; il fit plus, il l'engagea à lui céder tous ses droits sur ses royaumes. Depuis cette époque (1489), la République de Venise a été véritablement Reine de l'isle de Chypre.

La malheureuse Charlotte retirée en Savoie, y perdit le Prince Louis son époux, en 1482 ; elle se retira à Rome, & y mourut en 1487, après avoir fait donation de son isle de Chypre à Charles, Duc de Savoie, neveu de son mari. Cette cession donna aux Ducs de Savoie des droits bien plus légitimes que ceux des Vénitiens sur la couronne de Chypre ; aussi n'ont-ils cessé d'en prendre le titre, & ils le prennent en-

core. Mais la possession réelle est restée aux Vénitiens jusqu'à ce qu'elle soit passée aux Turcs, comme je vais le dire.

Les Vénitiens ne furent pas plus tôt absolument les maîtres de l'isle de Chypre, qu'ils y envoyerent des Gouverneurs sous le titre de Provéditeurs & de Podestats, qui réduisirent la Noblesse à un état très-humiliant. Ils vendirent les titres à qui put les acheter ; ce furent pour la plupart des étrangers ou des Vénitiens ; peu de Chypriots furent en état d'y prétendre. Ils accorderent des priviléges aux Chrétiens de toutes les différentes sectes ; d'ailleurs ils prirent de grandes précautions pour défendre l'isle contre les Soudans d'Egypte, & les Mammelus qui étoient leurs ennemis les plus redoutables ; mais ceux-ci se trouverent bientôt occupés chez eux-mêmes ; le Grand-Seigneur Selim I leur déclara la guerre, qui finit par la destruction des Soudans d'Egypte, & les Vénitiens furent tranquilles spectateurs des querelles de ces deux Monarques Mahométans ; mais bientôt Chypre eut à craindre pour elle-même, & se vit sérieusement menacée par Soliman II, & effectivement attaquée par Selim II son fils. On prétend que cet Empereur Turc

fut déterminé à entreprendre la conquête de cette isle, parce qu'il aimoit beaucoup le vin de Chypre, & que le Muphti l'avoit assuré qu'il pourroit en boire tant qu'il voudroit en sûreté de conscience, lorsqu'il s'en seroit emparé. En 1570, il réclama Chypre comme une dépendance de l'Egypte. On pense bien que les Vénitiens ne jugerent pas à propos de la rendre. Ils mirent l'affaire en délibération, & se laisserent amuser par des négociations. Le peuple de Chypre, voyant que l'on hésitoit si on ne devoit pas le livrer aux Mahométans, fut très-mécontent, & paroissoit disposé à s'y livrer lui-même, lorsque les Turcs débarquerent au port de Salina. Ils s'avancerent dans l'isle, & formerent le siége de Nicosie. La place se défendit assez vigoureusement, parce que le Pape envoya des galeres pour la secourir; mais elles ne purent débarquer personne, & les Turcs continuant de presser la place, elle fut enfin prise d'assaut : cette conquête entraîna celle de Serine, qui fut rendue aux Vainqueurs; grand nombre de Chrétiens furent tués, & le reste réduit en esclavage. Les Turcs releverent

ensuite les murailles de Nicosie, y mirent garnison, & allerent former le siége de Famagouste. Ce fut en vain que les flottes combinées du Pape, d'Espagne & de Venise, s'avancerent pour la secourir; elles furent battues par la flotte Othomane, & quelque belle défense que fît la place, elle fut enfin réduite aux abois, & obligée de se rendre par une capitulation qui ne fut point observée. Les Turcs se signalerent par les plus affreuses cruautés, & ont toujours conservé depuis l'isle de Chypre. La bataille de Lépante, que les flottes Chrétiennes combinées ont gagnée depuis, n'a pu la faire perdre aux Infideles.

Pendant une possession qui dure depuis deux cent quinze ans, les Turcs ne se sont point occupés de faire cesser les malheurs & de réparer les désastres de l'isle de Chypre. Elle attend encore que quelque Puissance Chrétienne s'en empare, & se trouve en état de profiter de toutes les ressources qu'elle fournit. Elle redeviendra alors la plus importante de toute la Méditerranée; elle sera le plus bel entrepôt du commerce du Levant, de l'Egypte & des Indes même. C'est avec

elle qu'on viendra à bout de conquérir la Turquie Asiatique & Maritime, & qu'on la conservera quand on l'aura conquise. En attendant, il n'y reste plus que sept villes, &, à ce que l'on dit, sept cents villages bien dépeuplés & presque abandonnés. Les Turcs la gouvernent par un Bacha ou Béglierbey, qui a sous lui sept Sangiacs ou Gouverneurs particuliers.

Nicosie est au centre du pays, & en est toujours regardée comme la capitale, puisqu'elle est la résidence du Bacha & de l'Archevêque Grec, Métropolitain de toute l'isle. Elle est encore grande & bien peuplée, à proportion du reste des villes de cette isle, à présent si négligée; il y reste quelques fortifications, qui ne sont que les mêmes qui existoient du temps des Rois de la Maison de Lusignan, & qui avoient été ruinées par le siége de quarante-cinq jours qu'elle soutint en 1570, mais que les Turcs firent réparer aussi-tôt qu'ils furent maîtres de l'isle. On prétend qu'il y avoit autrefois quatre mille maisons, mais qu'il n'y en a plus que deux mille, dont la plupart ont encore la façade à l'européenne. L'ancienne église cathédrale, qui étoit dédiée à Sainte Sophie, a été convertie en mosquée; elle

les Chevaliers de Rhodes la secoururent, & la paix se fit. La Reine, qui la conclut à des conditions assez honteuses, prit occasion de se faire nommer *Régente du royaume*, traitant le Roi son époux comme un véritable imbécille qu'il étoit. Elle n'avoit qu'une fille unique, Charlotte de Chypre, qu'elle maria à Jean de Portugal, Duc de Coïmbre; mais celui-ci ayant paru avoir quelques dispositions à se mêler des affaires, sa belle-mere le fit empoisonner. Pendant ce temps, Mahomet II s'emparoit de Constantinople, & se rendoit maître successivement du reste de l'Empire des Grecs. On prêcha la croisade en Europe; mais les troubles intérieurs ne permettoient pas aux Puissances de cette partie du Monde de s'en occuper. Heureusement Mahomet réservoit la conquête de l'isle de Chypre pour la derniere, se flattant qu'elle seroit facile, lorsqu'il n'auroit plus qu'elle à soumettre. La Princesse Charlotte étoit la plus malheureuse du monde. Sa mere refusoit de la remarier, crainte de trouver un gendre qui voulût mettre quelque ordre aux affaires du royaume. Charlotte désolée

ſe jeta entre les bras du plus mauvais Protecteur qu'elle pût choiſir. Ce fut Jacques, Archevêque de Nicoſie, fils naturel du Roi Jean III. Ce Prélat commença par augmenter les troubles dans le royaume, avant la mort du Roi & de la Reine. Celle-ci mourut la premiere; mais ſon époux la ſuivit de près, & pendant le peu d'intervalle qu'il y eut entre ces deux pertes, le Roi ſe livra entiérement à Jacques. Le mariage de Charlotte avec Louis, Comte de Savoie, étoit arrêté, & n'étoit pas encore célébré. Charlotte fut couronnée auſſitôt après la mort de ſon pere, mais Jacques reſta maître des affaires. Il ne put empêcher l'arrivée & le mariage de Louis; mais quoique celui-ci fût un Prince foible & de peu de mérite, Jacques eut peur qu'il ne fût tout-à-fait le maître, & conſpira contre ſa niece. Renonçant à l'archevêché de Nicoſie qu'il pouvoit quitter, d'autant qu'il n'étoit pas Prêtre, il penſa à ſe faire déclarer Souverain au préjudice de Charlotte. Pour cet effet, il n'héſita pas à s'adreſſer au Soudan d'Egypte, à qui il fit hommage de la couronne à laquelle il prétendoit. Aidé d'une armée de Bar-

P iv

La ville de *Larneca* eſt ſur le bord de la mer, auprès des ruines d'une ancienne ville, dans leſquelles on trouve, en y fouillant, des médailles, des caves, & même des tombeaux. La ville actuelle a été elle-même conſidérable du temps des Vénitiens, comme on le voit par les reſtes d'un grand palais actuellement délabré; une aſſez grande égliſe, qui étoit dédiée à S. Roch, & qui a été convertie en moſquée; une haute tour carrée; & une grande place, autour de laquelle étoit une galerie, & au milieu une colonne qui ſoutenoit le lion de S. Marc. Un peu plus loin, ſont les ruines d'une autre égliſe, & un fort pour la défenſe de la plage, que l'on nomme communément *il Commercio*, *le Commerce*. Effectivement il s'y fait un grand abord de vaiſſeaux, qui y viennent charger du ſel & y apportent diverſes marchandiſes. Ce n'eſt point tout-à-fait un port, mais une bonne rade. Auſſi, quoique les maiſons qui ſont autour ne forment à préſent qu'un village, c'eſt là que ſe tiennent les Conſuls de France, d'Angleterre & de Hollande, qui y ont chacun une chapelle pour ceux de leur nation & de leur Religion.

Religion. Les salines n'en sont qu'à une demi-lieue, dans une vallée, au fond de laquelle est un lac d'eau naturellement très-chargée de sel. Le grand soleil de l'été la faisant évaporer, il s'y forme des croûtes, qui font des masses de sel très-pur, qu'on transporte à l'ombre, d'où on les tire pour en charger les vaisseaux. Ces salines étoient autrefois bien plus considérables; mais la paresse des Turcs & la pauvreté des habitans les ont fait négliger & tomber.

De toutes les villes situées sur la côte septentrionale de l'isle, il ne reste plus que le bourg ou village de *Dalie*, anciennement *Idalie*; on croyoit que c'étoit sur la montagne voisine que fut tué le bel Adonis. En conséquence on y avoit bâti un temple à Vénus & à cet amant de la Déesse: l'on voit que les Poëtes appellent aussi souvent Vénus *Reine d'Idalie*, que d'*Amathonte* & de *Paphos*. Cette derniere ville, dont j'ai parlé au commencement de cet article, se nomme aujourd'hui *Baffo*; elle est encore grande & assez commerçante, mais toute ouverte; cependant la plage est défendue par un petit fort. On trouve dans les montagnes

voisines des pierres qui ont l'éclat des diamans, mais non la dureté.

Le village de *Chiti*, bâti sur les ruines de l'ancienne ville de Citium, est dans la plus agréable situation de l'isle, & où sont les plus beaux jardins d'orangers.

L'ancienne ville de *Cythere* s'appelle actuellement *Conuclia*; c'est un assez gros bourg: son territoire produit des cannes à sucre; ainsi l'on peut dire qu'il est encore très-doux de demeurer à Cythere. Probablement c'étoit ici la véritable résidence de Vénus, & non l'isle de Cérigo, qui est seche & stérile. Il y a un Evêque Grec dans la Cythere moderne; l'ancienne est un titre épiscopal Latin, susceptible d'être conféré *in partibus* par le Pape.

La ville de *Cerines*, autrefois *Ceraunia*, est une des meilleures de l'isle; elle a un château. Jadis on la regardoit comme très-forte; les Turcs y tiennent une garnison.

L'ancienne ville de *Lapithos* se nomme aujourd'hui *Chitri*. On voit aux environs, des cedres aussi beaux, dit-on, que ceux du Liban.

La ville d'*Amathus* ou *Amathonte* n'est plus qu'un bourg qu'on appelle *Li-*

nisso. On a de la peine à y reconnoître les ruines du temple de Vénus. Sous le régne des Lusignans, elle portoit le nom de *Limisole* ; elle étoit alors forte & commerçante. Les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem en ont été long-temps les maîtres, par la cession des Rois de Chypre. Le bourg de *Carpasso* étoit l'ancienne ville de *Carpassus* ; il est situé à la pointe septentrionale de l'isle, appelée le *Cap de Saint-André*.

Tel est l'état actuel de l'isle de Chypre. Dans la situation malheureuse où elle est réduite, on y trouve encore des familles nobles, & des Gentilshommes qui portent le nom de Lusignan. Quelques-uns ont usurpé ce titre, d'autres le tiennent par concession des véritables Luzignans ; quelques-uns en descendent par bâtardise ; mais aussi il s'y trouve plusieurs branches légitimes, indépendamment de celles qui subsistent en France, & à l'occasion desquelles Pere le Etienne de Lusignan avance cette assertion remarquable, tirée d'Auteurs plus anciens que lui : *Il n'y a famille noble en Aquitaine, qui ne se vante d'être sortie de la susdite tige, soit du côté des mâles ou des femmes.*

Rentrons dans le continent de l'Asie-Mineure ou de la Natolie.

La Lycie. L'ancienne *Lycie* forme une presqu'isle, au midi de l'Asie-Mineure. Du côté de la terre, elle a la Carie à l'occident, la Phrygie au septentrion, & la Pamphilie à l'orient. Son nom lui vient de Lycus, fils de Pandion, Roi d'Athenes, qui, dans des temps réculés, y conduisit une Colonie Grecque. Il trouva déjà le pays habité par des Crétois qui y avoient été conduits par Sarpedon, chassé de son isle par son frere Minos. Ces deux Colonies de Crétois & d'Athéniens réunies rendirent ce pays si peuplé, qu'on y a compté dans un temps jusqu'à trente-huit villes, & dans d'autres vingt-neuf. Il étoit d'ailleurs si riche & si commerçant, que les vaisseaux Lyciens étoient connus jusqu'en Italie.

Pendant un temps, la Lycie a été gouvernée par des Rois; on ne sait le nom que des principaux, tels qu'*Amisodar*, *Jobates*, & *Bellérophon*. L'histoire du dernier est fabuleuse, mais très-brillante; elle a servi de sujet à un bel Opéra de Quinault, dans lequel on suppose que Bellérophon est envoyé pour combattre

la Chimere, & que cette Chimere étoit un monstre qui avoit la croupe d'un lion, le corps d'une aigle, & la tête d'un dragon qui jetoit feu & flamme. Ce prétendu monstre étoit une montagne située au milieu de la Lycie, dont le pied étoit couvert de quadrupedes; le milieu, d'aigles & de vautours, & le sommet étoit un volcan. Bellérophon, pour mériter Sténobée, fille du Roi Jobátes, pénétra dans cette montagne, qui faisoit partie du mont Taurus, & soumit les peuples féroces & sauvages qui l'habitoient.

On se rappellera peut-être que j'ai parlé d'une autre montagne de la Chimere & d'un autre Bellérophon, en décrivant l'Epire; c'est qu'il y avoit dans ce pays une montagne du même genre que celle de Lycie, qui a donné lieu à une pareille fable.

Après avoir eu pendant quelque temps des Rois, la Lycie devint une République fédérative, composée de plusieurs villes, qui avoient chacune leurs Rois & leurs Magistrats, mais s'unissoient pour leur commune défense. C'est dans cet état qu'elle résista aux Perses, & que les Lyciens, qui étoient en réputation de valeur & d'habileté dans l'art de la guerre,

ne ſuccomberent qu'après s'être défendus vigoureuſement, & avoir vu maſſacrer tous leurs guerriers (1). Enfin les Lyciens furent aſſujettis, mais à payer ſeulement aux Perſes un tribut, qui continua juſqu'au regne d'Alexandre. Ce conquérant les ménagea; ſes ſucceſſeurs en firent autant, & ils conſerverent leur forme de Gouvernement juſqu'au temps des Romains. A la fin ils ont fait partie de la grande province d'Aſie. Les principales villes de ce pays étoient *Telmiſſus*, port de mer, dont on ne voit plus de traces. Il y avoit un temple aſſez fameux, dont le Dieu rendoit des oracles, en procurant

(1) C'eſt ſans doute à la ſuite de cette défaite que les Demoiſelles Lyciennes, ayant été obligées d'épouſer des eſclaves pour repeupler le pays, il fut convenu que leurs enfans prendroient le nom de leur mere, pour faire revivre ainſi les familles nobles & anciennes. Cet uſage ſe perpétua en Lycie; la nobleſſe & la liberté s'y maintenoient par les meres, ſuivant Hérodote. L'opinion que l'on a en Champagne que le ventre annoblit, eſt fondée ſur les mêmes raiſons, & remonte au douzieme ou treizieme ſiecle, où après les Croiſades, la province ſe trouva épuiſée de Gentilshommes.

des ſonges à ceux qui y paſſoient la nuit avec dévotion & confiance.

La ville de *Patara* étoit également fameuſe par un temple dédié à Apollon, & un Oracle. Ptolémée Philadelphe augmenta cette ville, & lui donna le nom de ſa femme *Arſinoë*; mais le nom de Patara a prévalu, & s'eſt conſervé juſqu'à nos jours, puiſque c'eſt encore un port de mer, nommé *Patera*, le ſeul qui ſoit fréquenté dans cette belle Lycie, autrefois ſi peuplée & ſi commerçante. Le mont de la Chimere, dont j'ai parlé, eſt près de Patara.

Myra étoit, ſous le gouvernement des Romains, la capitale du diſtrict de la Lycie, faiſant partie de la grande province d'Aſie. Sous les Empereurs Chrétiens, elle étoit archiépiſcopale, & avoit un aſſez grand nombre de ſuffragans. Son plus fameux Evêque a été, ſans contredit, *S. Nicolas*, dont le culte eſt également étendu dans l'Egliſe Grecque & dans la Latine. Il vivoit du temps de l'Empereur Conſtantin, & aſſiſta au Concile de Nicée. Sa Légende eſt remplie d'une multitude de miracles, & on en attribue encore davantage à ſes reliques.

La ville de *Phaſelis* étoit un port de

mer, sur les confins de la Pamphylie, qui fut long-temps occupé par des Pirates, dont Pompée vint enfin à bout. C'est là que furent construits, pour la premiere fois, ces bâtimens légers que nous appelons *brigantins*, & que les Romains nommoient *phaseli*. Le fleuve Xanthus partageoit la Lycie. Il y avoit à son embouchure une ville de ce nom, qui n'existe plus. Ce fleuve prenoit sa source dans le mont Taurus en Lycie, & s'étendoit bien loin dans l'Asie.

La Pamphylie.

La *Pamphylie* étoit située à l'orient de la Lycie, & s'étendoit jusqu'à la Cilicie; elle avoit au nord la Pisidie & l'Isaurie, & la mer au midi. C'est un pays montagneux, & assez stérile. On y élevoit beaucoup de chevres, dont le poil servoit & sert encore à faire des camelots, qui sont un objet important de commerce. Quoique le pays soit petit, il étoit divisé en deux parties par les fleuves Mélas & Eurimédon qui le traversoient. La capitale de la premiere étoit *Syda*, bâtie par une Colonie de Cuméens; elle avoit un fameux temple dédié à Minerve. C'est le titre d'un archevêché *in partibus*. On voit encore les ruines de cette ville dans un village appelé *Scandalor*. Syda étoit

maritime. Dans la même partie de la province, étoit une autre ville, nommée *Aſpendus*, dont on ne connoît que le nom.

Perga, ville au milieu des terres, étoit dans l'autre partie de la Pamphylie; elle étoit auſſi archiépiſcopale, & eſt ruinée, ainſi que tous les évêchés qui étoient ſes ſuffragans.

La ſeule ville de quelque conſéquence qui ſubſiſte dans ce pays, eſt *Satalie*, jadis *Attalia*, du nom du Roi Attale. Cette ville eſt ſituée au fond d'un golfe; c'eſt aujourd'hui une des plus grandes, des plus fortes & des plus marchandes de l'Empire Turc. Elle eſt partagée en trois villes, qui ont chacune leurs murailles & leurs portes particulieres, & elles ont enſemble deux lieues de circuit. Les environs en ſont charmans, plantés d'orangers & de citronniers; c'eſt le ſeul endroit où l'on recueille du ſtorax, qui fait un objet de commerce. Les chaleurs de l'été y ſont exceſſives; mais les habitans ſe retirent dans des cavernes, qui ſont très-fraîches & très-agréables. Les Chrétiens y avoient autrefois une très-belle égliſe, qui eſt à préſent convertie en moſquée. On y voit une chapelle, où l'on prétend que ſe ſont

opérés des miracles très-extraordinaires; ce qu'il y a de sûr, c'est que les Turcs ne veulent y laisser entrer personne. On remarque dans cette ville un vieux palais, qui a servi de sérail à des Sultans; une place avec des galeries & des niches qui ont renfermé des statues; mais toutes ces ruines sont modernes en comparaison de celles de l'ancienne ville d'*Attalia*, qui est une lieue plus loin à l'orient. Quoique le port soit fréquenté, il est cependant petit, il n'y peut entrer que des barques & des tartanes. Le golfe, au fond duquel est la rade, est dangereux & sujet aux tempêtes, & on prétend que cette mer étoit encore bien plus orageuse avant que l'Impératrice Hélene y eût jeté un des clous qui avoit attaché N. S. sur la croix, & qu'elle rapportoit de la Terre-Sainte, à son fils l'Empereur Constantin.

Derriere la Pamphylie, sont les petites provinces, tout-à-fait méditerranées, de *Pisidie*, d'*Isaurie*, & de *Lycaonie*. La premiere est la plus considérable: elle est située dans les montagnes qui font partie du Taurus. Elle contient de belles forêts; l'on y recueille beaucoup de miel & de

La Pisidie.

cire, que l'on porte par le port de Satalie jusqu'à Marseille. Les anciennes villes de cette petite province étoient en grand nombre; plusieurs étoient épiscopales, & quelques-unes portoient les noms de différens Rois, Reines & Empereurs qui les avoient fondées ou embellies, telles que *Cybira*, *Apamée*, *Adrianople*, *Laodicée*, & *Séleucie*, auxquelles on ajoutoit *de Pisidie*, pour les distinguer de plusieurs autres villes du même nom, répandues en Asie; mais la principale & la seule qui subsiste encore, est *Antioche* de Pisidie, résidence d'un Archevêque, qui avoit pour suffragans vingt-sept villes épiscopales, dont aucune ne subsiste plus.

L'*Isaurie* n'avoit de villes que dans les terres; c'étoit encore un pays de montagnes, faisant partie du mont Taurus. Les anciens Géographes & Historiens nous indiquent un grand nombre de villes qu'elle contenoit; mais il est inutile de s'arrêter sur d'autres qu'*Isaure*, qui en a été autrefois la capitale, & a été détruite depuis bien des siecles, & sur *Séleucie*, surnommée *Aspera* ou *la montagneuse*. C'étoit une belle métropole, de laquelle dépendoient, dit-on, trente villes épiscopales. Ce n'est plus qu'un bourg ou L'Isaurie.

village, nommé *Seleche*, situé sur le fleuve Calycadmus.

La Lycaonie.

La *Lycaonie*, située entre la Pisidie, l'Isaurie, la Cappadoce & la Galatie, est en plus grande partie dans le mont Taurus; aussi est-ce un pays assez stérile, & qui ne produit guere que du genievre, & des petits cedres, dont on tire une espece de gomme d'assez bon débit. On ne sait pas bien d'où cette province tire son nom: son histoire ancienne n'est pas plus connue; mais il paroît qu'elle faisoit partie du royaume d'Antiochus, par qui les Romains se la firent céder par un traité de paix, qui établit le mont Taurus pour limites entre les possessions de ce Roi & celles de la République. Quoi qu'il en soit, on prétend que cette petite province avoit autrefois jusqu'à vingt-deux villes. Différens Auteurs nous en donnent la liste: mais il n'en subsiste plus qu'une seule; & je me contenterai de dire de la seconde, qui est *Lystre*, qu'il en est question dans les Actes des Apôtres. Il est dit que Saint Paul & Saint Barnabé y étant allés prêcher l'Evangile, leur éloquence & les miracles qu'ils opérerent en imposerent tellement aux habitans, qu'ils vouloient leur offrir des sacrifices comme à des Dieux;

mais on croit bien que cette offre fut rejetée par les deux Saints avec indignation.

Iconium a toujours été la capitale de la Lyçaonie, & est encore la résidence d'un Béglierbey, qui gouverne la Caramanie, & a sous lui plusieurs Sangiacs. Le nom actuel d'Iconium est *Cogni*. Elle a été la résidence des Sultans Turcs Seljoucides, sur la ruine desquels s'est établie la race des Othomans qui occupe encore le trône d'Orient. On y voit un vieux château & les restes du palais qui a été occupé par ces anciens Sultans. La ville est d'ailleurs grande & bien peuplée; elle a une lieue de circuit, & est défendue par des tours & des murailles percées de douze portes. Il n'est permis qu'aux Turcs seuls de loger dans la ville; les Chrétiens Grecs & Arméniens, & les Juifs, habitent dans deux grands fauxbourgs, où il y a aussi des caravenserais pour loger les étrangers. La ville est située dans une campagne fertile, où il y a plusieurs fontaines; mais il n'y passe point de grandes rivieres: c'est la seule situation agréable de toute la Lycaonie.

Les anciennes provinces de Pisidie, de Lycaonie, d'Isaurie, & de Pamphylie, dont je viens de parler, & une

partie de la Cilicie, dont je parlerai dans un moment, composent une seule province, nommée la *Caramanie*, soumise au Bacha ou Béglierbey, qui réside à Cogni. Il est difficile de fixer à présent les bornes de cette province, puisqu'elle ne forme pas un Gouvernement particulier de l'Empire Turc. Il n'est pas plus aisé d'établir son histoire, qui est fort obscûre, & qui ne commence que lors de la décadence de l'Empire Grec. Ce fut alors que des peuples barbares & errans, venus de l'extrémité de la Perse, du genre des Scythes, des Nomades, des Arabes ou des Tartares, pénétrerent jusque dans ce pays, auquel ils ont donné leur nom. Ils avoient un Chef ou Prince, que l'on appelle tout simplement *le grand Caraman.* Ce titre passa à tous ses successeurs, de quelque Nation ou Religion qu'ils fussent; il paroît qu'il y en eut d'abord d'Idolâtres, & ensuite de Mahométans, Chrétiens, Arméniens, & même de Grecs; mais aucun Ecrivain ne nous en a conservé la suite, ni les révolutions de cette Souveraineté. Tout ce qu'on sait, c'est qu'un de ces Princes, qui régnoit au quinzieme siecle, en 1440, sous Amu-

La Caramanie.

rath II, étoit Mahométan, & que ce Sultan le força à se soumettre à lui & à lui rendre hommage; que le Caraman secoua le joug des Turcs en 1461, sous Mahomet II, étant soutenu par les Vénitiens; mais qu'enfin Bajazet II, fils de Mahomet, vainquit Ibrahim, le dernier des Princes de Caramanie, & réduisit tout son pays en province de l'Empire Turc, comme il l'est encore à présent.

L'ancienne province de *Cilicie* s'étend au midi, le long des côtes de la Méditerranée, depuis la Pamphylie jusqu'à cette partie de la Syrie, que l'on a appelée pendant un temps *royaume de Comagène*. On la divise en deux parties, dont l'une étant remplie de montagnes qui font partie de la chaîne du mont Taurus, étoit autrefois appelée *Cilicia aspera* ou *trachea*, c'est-à-dire, montagneuse ou pierreuse; l'autre, *Cilicia campestris*, ou champêtre, parce qu'elle étoit en plaine, & beaucoup plus fertile que la premiere. On n'entre dans l'une & dans l'autre que par des pas ou passages très-difficiles, que les Macédoniens, commandés par Alexandre, eurent bien de la peine à passer, La Cilicie.

quand ils voulurent pénétrer de l'Asie-Mineure dans la Perse. Quelque stérile que soit la premiere de ces Cilicies, on en tire d'excellens chevaux, dont on envoye tous les ans un certain nombre à Constantinople pour le service du Grand-Seigneur. L'air de la Cilicie montagneuse est pur & sain ; au contraire, celui de l'autre Cilicie, sur-tout le long des côtes, est fort mal-sain. On compte que le premier habitant de ce pays fut Javan, fils de Japhet. Par la suite, il s'y établit différentes colonies, telles qu'une des Phéniciens, sous la conduite de *Cilix*, fils d'Agenor, & frere de Cadmus. Ensuite il y vint des Grecs de différens côtés, tant de la Grece même que de l'Asie-Mineure. On s'accoutuma à parler grec dans ce pays, mais un grec corrompu par le persan, & d'autres Langues barbares. Comme ce fut principalement à *Soli* que s'introduisirent les mauvaises constructions qui se firent dans les phrases, de là est venue, dit-on, l'expression de solécisme. Les Ciliciens n'étoient pas fort estimés ; ceux de l'intérieur des terres passoient pour fourbes & menteurs, &

ceux

ceux des côtes faisoient le métier de Pirates. Les Romains furent obligés d'envoyer contre eux une flotte & une armée considérable, sous la conduite de Servilius, qui les défit & les soumit. Pompée acheva de les détruire, & d'assujettir la Cilicie aux Romains. Elle a eu autrefois des Rois, mais on n'en connoît point la suite, fort peu s'étant rendus célebres. Cyrus assujettit les Ciliciens aux Perses; Alexandre les conquit : ils tomberent dans le lot d'Antigonus; mais c'étoient des sujets peu dociles, & ils ne furent bien soumis que par les Romains, comme je viens de le dire.

Les principales villes de la Cilicie étoient *Sydra* ou *Syedra* dans les terres, *Zéphyrium* au milieu des bois, *Sébaste*, résidence d'un certain Archélaüs, qu'Auguste déclara Roi de la Cilicie. Elle étoit dans une isle sur le bord de la mer; *Séleucie*, bâtie par Seleucus Nicanor, sur les bords du Calicadmus; *Domitianopolis* & *Philadelphie* : il ne reste plus aucunes traces de toutes ces villes. Dans la Cilicie champêtre, on trouvoit la ville de *Soli*, colonie des Rhodiens; elle fut détruite par Tigranes, Roi d'Arménie,

rebâtie par Pompée, & prit le nom de *Pompéïopolis.*

La ville de *Tarse* étoit regardée comme la capitale de la Cilicie, la plus belle & la plus considérable des villes de cette province. On n'en voit plus que des ruines; mais elles annoncent qu'elle a contenu de beaux édifices & de superbes monumens. Elle étoit sur la riviere de Cydnus, fameuse par la pureté & la froideur de ses eaux, qui penserent couter la vie à Alexandre; s'y étant baigné après la bataille d'Issus, il gagna une pleurésie, dont heureusement le Médecin Philippe le tira par une potion, qu'Alexandre prit avec confiance, quoiqu'on eût voulu lui rendre ce Médecin suspect. L'Empereur Frédéric Barberousse ne fut pas si heureux, car s'étant aussi baigné dans ce fleuve, lors de la premiere Croisade, en 1190, il gagna la même maladie, & en mourut. Tarse a été la patrie de l'Apôtre Saint Paul, qui fit valoir les droits de Citoyen Romain, que Jules avoit accordés à tous les habitans de Tarse. Cette ville a toujours été archiépiscopale, depuis les premiers temps du Christianisme; son Archevê-

que avoit autrefois jusqu'à onze suffragans ; mais toutes ces villes épiscopales sont à présent ruinées. On trouve pourtant encore à Tarse deux Archevêques, l'un Grec, dont l'église est pauvre & délabrée ; l'autre Arménien, dont le troupeau est plus nombreux & l'église en meilleur état. Cette ville prenoit, dit-on, son nom de Tarsis, fils de Javan, qui étoit fils de Japhet ; mais elle fut embellie par le voluptueux Sardanapale, Roi d'Assyrie, qui se vantoit d'avoir bâti, en deux jours, deux villes de Cilicie, *Tarse* & *Anchiale*. Cette derniere fut pendant un temps aussi grande que Tarse ; elle étoit située sur le fleuve Pyramus. L'Empereur ayant donné le soin de la faire rebâtir à son affranchi *Anazarbe*, la ville prit son nom. Elle fut ruinée par différens tremblemens de terre, & n'est plus qu'un bourg, dont à peine le nom est connu. Anazarbe étoit la patrie d'un ancien Médecin & Botaniste, nommé *Dioscoride*, dont nous avons encore les Ouvrages.

Il y avoit sur le Pyramus deux autres villes, *Mopsueste* & *Castabala* : ce ne sont plus que deux villages. *Adana* est une ancienne ville qui subsiste encore au-

jourd'hui ſur la riviere de Sarus, que les Turcs appellent le *Seihan*. Elle eſt aſſez belle & commerçante ; mais l'air y eſt ſi mal-ſain en été, que tous les habitans l'abandonnent pendant ce temps & ſe retirent dans les montagnes.

La ville de *Sis* ou *Cis* étoit riche & peuplée au treizieme ſiecle. L'un des trois Patriarches des Arméniens y établit ſon ſiége ; ſes ſucceſſeurs y ſont encore ; leur cathédrale eſt dédiée à Sainte Sophie ; mais l'air eſt ſi mal-ſain à Sis, qu'ils n'y peuvent demeurer que ſix mois de l'année.

On appelle aujourd'hui *Ajazzo* une petite ville commerçante, ſituée au fond d'un golfe. C'eſt l'ancienne *Iſſus*, illuſtrée par la bataille qu'Alexandre gagna là auprès ſur Darius. A peu de diſtance on voit les ruines de la ville d'*Alexandrie*, que ce conquérant fit bâtir en mémoire de cette victoire ; quelques Géographes la placent en Syrie, dont elle n'eſt pas éloignée. Elle a été quelque temps riche & commerçante, en vertu des priviléges dont elle jouiſſoit, & de la commodité de ſon port. Les Italiens la nomment *Alexandrette* ; elle eſt aujourd'hui réduite à très-peu de choſe.

Les autres villes de Cilicie ne méritent pas que l'on en fasse mention.

Il ne me reste plus à parler que de trois grandes provinces méditerranées de l'Asie-Mineure, la *Galatie*, la *Cappadoce*, & l'*Arménie*, que je vais parcourir successivement. La premiere, que les anciens Auteurs appellent aussi quelquefois *Gallo-Grece*, parce que les habitans en étoient mêlés de Gaulois & de Grecs, & qu'on y parloit l'une & l'autre Langue, s'appeloit *Galatie*, par abréviation de ces deux mots, *Gallia Asiatica*. Elle a été en effet soumise par une armée de Gaulois, la plupart Tectosages, qui suivit Brennus dans l'expédition que ce Barbare entreprit sur la Grece. Il y pénétra dans l'espoir de piller le temple de Delphes, & peu s'en fallut qu'il n'y réussît; cependant les Grecs étant venus à bout de le repousser, son armée se sépara; une partie passa en Thrace & parvint jusqu'à Byzance, dont les Gaulois furent quelque temps les maîtres; enfin ils traverserent l'Hellespont, & les successeurs d'Alexandre leur permirent, ou ne purent les empêcher de s'établir en Paphlagonie. S'é- La Galatie.

tant avancés dans les terres, ils s'étendirent dans différentes provinces voisines, & s'y firent redouter, si bien que les Rois de Syrie n'oserent leur résister. Attale & Eumène, Rois de Bithynie, furent les premiers qui les continrent dans de certaines bornes, mais ils ne les soumirent pas. Ils prirent parti, tantôt pour les uns, tantôt pour les autres, des Rois d'Asie & de Pont, se déclarerent pour Antiochus contre les Romains, & s'attacherent enfin à Mithridate. Lucullus & Sylla ayant vaincu ce Roi, assujettirent aussi les Galates à la République Romaine. Ils eurent ensuite pendant quelque temps un Roi soi-disant allié, mais dépendant, & tributaire des Romains; il s'appeloit *Déjotarus*. Cicéron intercéda pour lui auprès de César par une harangue que l'on trouve dans ses plaidoyers. Enfin, sous l'empire d'Auguste, elle fut réduite en province Romaine, & fit partie de la grande Pontique. Elle se subdivisoit alors en premiere *Galatie*, & en seconde, ou *Galatie salutaire*. Elle reçut de bonne heure les lumieres de la Foi par les plus grands Apôtres; S. Pierre & S. Paul y

prêcherent ; mais quand ils s'en furent retirés, il paroît que leurs Disciples ne s'accorderent pas tout-à-fait ; ce qui donna lieu à Saint Paul d'écrire les deux Epîtres aux Galates, que l'on trouve parmi celles de cet Apôtre à la fin du Nouveau Testament. Depuis ces premieres époques, la ville d'*Ancyre*, capitale de la Galatie, a toujours été archiépiscopale, & a eu jusqu'à neuf suffragans, qui résidoient dans des villes, aujourd'hui entiérement détruites. Avant que de parler d'*Ancyre*, je me contenterai de dire qu'il y avoit dans la premiere Galatie une ville nommée *Tavium*, qui avoit été bâtie par les *Trocmices*, un des trois principaux peuples Gaulois de la Galatie ; que dans la Galatie salutaire il y avoit une ville de *Pessinunte*, qui avoit autrefois fait partie de la Lydie, & dont s'étoient emparés les *Tolistoboges*, seconde Nation Gauloise : cette ville étoit frontiere de la Phrygie, & célebre par un temple de Cybele ; cette Déesse y étoit honorée par des cérémonies, où l'on rappeloit la triste aventure du bel Atis, son amant. Pessinunte n'est plus qu'un village, que l'on nomme encore *Pessène*, à l'embouchure

des deux rivieres, du Gallus & du Sangar.

Gangre étoit la capitale de la Paphlagonie Gauloise. Dès les premiers siecles du Christianisme, elle étoit archiépiscopale. Il s'y tint un fameux Concile dès l'an 324. Quelques Auteurs placent ce Concile à Ancyre. C'est encore aujourd'hui une petite ville nommée en turc *Kankiari*. L'ancienne ville d'*Amastris* n'est plus qu'un village nommé *Amastro*.

Enfin la ville d'*Ancyre* subsiste sous le nom d'*Angouri* ou *Angora*. Elle fut fondée par les Gaulois *Tectosages*, qui habitoient très-anciennement le pays qui s'étend de Toulouse à Narbonne. C'étoit la plus considérable des trois Nations dont j'ai raconté l'histoire il n'y a qu'un moment. Elle est située sur une montagne, à trente lieues de la mer Noire, dans un pays abondant en pâturages & en arbustes: le climat y est tempéré. On remarque que les animaux qui vivent dans ses environs ont le poil plus beau & plus fin que ceux de tous les autres pays du Monde. C'est ce qui est sur-tout remarquable pour les chevres, les chats, les lapins, & les souris d'Angora; tous ces animaux y sont blancs.

La beauté du poil de ses chevres a été cause que l'on y a fait de tout temps une grande fabrication & un grand commerce de camelots. C'est auprès de cette ville que Pompée défit Mithridate. Auguste, charmé de sa situation, la prit en affection & l'embellit. On y voit encore des restes des monumens de son temps, des inscriptions, des médailles, &c. C'est aussi là auprès que Tamerlan défit Bajazet en 1401. Les Turcs en étoient maîtres dès le commencement de leur Monarchie, dont Angora a été une de leurs premieres possessions. C'est encore aujourd'hui une des meilleures villes de la Natolie, & le siége d'un Sangiac ou Gouverneur Turc. La ville est défendue par un château à triple enceinte. Outre les Turcs, on y trouve des Juifs; les Grecs y ont un Archevêque & trois églises; les Arméniens y sont les plus nombreux, étant plus de deux mille. Ils y ont cinq à six églises, & leur Archevêque réside dans un monastere dédié à Sainte Marie Egyptienne.

La *Cappadoce*, située entre la Galatie, le Pont, l'Arménie, la Cilicie, & la Lycaonie, faisoit, avant que de for- La Cappadoce.

mer un royaume particulier, partie de celui d'Affyrie; & pour la distinguer des autres provinces de cet Empire, on l'appeloit *Leuco-Syrie.* Rien de si incertain que l'étymologie du mot de Cappadoce, & que l'époque où elle a commencé à prendre ce nom. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a toujours eu le mont Taurus à l'occident, & l'Euphrate à l'orient. Elle étoit partagée en dix provinces, ou du moins en deux parties, dont on nommoit l'une la *grande Cappadoce*, & l'autre la *petite*. La capitale de la premiere s'appeloit autrefois *Mazzaca* ou *Eusibie* : sous l'empire de Tibere, elle changea de nom, & s'appela *Césarée* ; les Turcs la nomment encore aujourd'hui *Kesaria.* Elle est grande & considérable pour une ville de l'intérieur de la Turquie, ayant deux lieues de circuit, de bonnes murailles pour la défendre, de grands basars, où il se fait assez de commerce. Il y a de belles mosquées, d'anciennes églises, & deux Archevêques, l'un du Rit Grec, l'autre du Rit Arménien. On sait que le grand Saint Basile a rempli ce siége, & que cet ar-

chevêché tient le premier rang parmi ceux du patriarcat de Constantinople. Il avoit autrefois dix suffragans ; mais toutes ces villes épiscopales sont à présent ruinées ; entre autres *Nyssa*, dont Saint Grégoire, surnommé de *Nysse*, frere de Saint Basile, étoit Evêque.

La ville de *Comane* étoit la capitale de la seconde ou petite Cappadoce. Il ne faut pas la confondre avec une ville du même nom, qui est située dans le royaume de Pont, mais l'une & l'autre avoient un temple fameux. Celui de la Comane de Cappadoce étoit dédié à Bellone. Après la ruine de Comane, on regarda comme la capitale de la petite Cappadoce, *Tyane*, à laquelle on donna par la suite le nom de *Christopolis*. Elle devint archiépiscopale, & eut pour suffragans trois Evêques, dont les villes ont disparu, aussi bien que leur Métropole. Tyane avoit vu naître, dans le premier siecle de notre Ere, un personnage extraordinaire, nommé *Apollonius*, qui mourut fort vieux, sous l'empire de Domitien. Nous avons sa vie, écrite par un Grec, nommé *Philostrate*; elle mérite d'être lue. Ce Charlatan trompa avec tant d'effronterie & d'a-

dresse les peuples, & même les Philosophes de son temps, qu'après sa mort on lui rendit les honneurs divins, & qu'on crut être convaincu qu'il avoit fait nombre de miracles.

Les autres villes de la Cappadoce sont presque toutes disparues de même. *Mocissus*, qui s'est ensuite appelée *Justinopolis*, étoit aussi archiépiscopale, & avoit cinq suffragans, du nombre desquelles étoit *Nazianze*, dont le siége a été rempli par Saint Grégoire, l'un des Peres de l'Eglise. Nous ne connoissons plus que les noms de *Cabistra*, qui prit par la suite le nom de *Faustinopolis*, en l'honneur de Faustine, femme de l'Empereur Antonin; d'*Archelaïe*, ainsi nommée d'Archélaüs, Roi de Cappadoce, &c.... &c....

La plus considérable montagne du pays se nommoit le *mont Argée*; la principale riviere, le *Mélas*, qui, après avoir parcouru la plus grande partie de la Cappadoce, se jette dans l'Euphrate; le Halis & l'Iris, qui tombent dans la mer Noire, étoient aussi des rivieres de Cappadoce. Les vins & les fruits de ce pays sont excellens. On y exploitoit autrefois des mines de différens métaux, & on ti-

roit de ses carrieres, du jaspe, de l'albâtre, des agates & du cristal; mais le travail en est actuellement négligé. La seule branche de commerce qui y existe, est celle des chevaux. Les habitans ont eu de tout temps une mauvaise réputation; sur la fin de la République, on ne pouvoit dire une plus grande injure à un homme que de l'appeler Cappadocien. Cependant, après que le Christianisme s'y fut établi, la Cappadoce a produit un grand nombre de Saints, Martyrs, Confesseurs, & même Docteurs de l'Eglise Grecque. Du temps du Paganisme, les Cappadociens avoient plusieurs fameux temples. Les Prêtres de celui de Bellone à Comane étoient de vrais Gladiateurs, car ils combattoient les uns contre les autres en l'honneur de leur Divinité, & quelquefois même jusqu'à outrance. Le second temple de la Cappadoce étoit dédié à Apollon; le troisieme à Diane: il n'étoit point desservi par des Prêtres, mais par des Prêtresses qui avoient, dit-on, le don de marcher sur des charbons ardens sans se brûler. Diodore de Sicile croit que les Cappadociens ont été d'abord soumis aux Lydiens, & qu'ils furent conquis par les

Perses sur le Roi Crésus. Celui-ci voulant gratifier un de ses Courtisans, nommé *Pharnace*, qui lui avoit sauvé la vie à la chasse, lui fit épouser sa sœur Atosse, & lui donna le royaume de Cappadoce, à condition qu'il lui payeroit tribut. La postérité de ce Pharnace jouit du royaume pendant tout le temps que subsista l'Empire des Perses. L'un d'eux, nommé *Ariarate I*, vivoit du temps d'*Artaxerxès Ochus*. Lorsqu'Alexandre fit la guerre au dernier Darius, la couronne de Cappadoce étoit portée par Ariarate II. Celui-ci fut attaqué par un corps de Macédoniens, commandé par Perdiccas Ayant été vaincu & tué dans la bataille, la Cappadoce fut soumise aux Macédoniens; mais un fils d'Ariarate s'étant réfugié dans l'Arménie, en sortit quelque temps après la mort d'Alexandre, reprit le royaume de son pere, & régna sous le nom d'*Ariarate III*.

Le nom d'Ariarate se perpétua dans la succession des Rois de Cappadoce. *Ariarate V* étoit gendre d'Antiochus le Grand, & prit son parti contre les Romains; mais ayant été vaincu par ceux-ci, ses successeurs tinrent une conduite toute contraire, s'attacherent à la République,

& servirent les Romains contre Mithridate. Ce dernier Prince soumit pendant un temps la Cappadoce, & en dépouilla Ariarate IX; mais les Romains le forcerent à la rendre libre; & les Cappadociens ayant demandé un Roi au Sénat, on leur permit de couronner *Ariobarzane*, dont les successeurs continuerent de prendre le nom, comme ceux de Pharnace avoient adopté celui d'Ariarate. Cependant il n'y eut que trois Ariobarzanes, après quoi Marc Antoine plaça sur ce trône *Archélaüs*, qui y fut confirmé par Auguste, & s'y maintint même jusqu'à l'empire de Tibere; mais celui-ci, piqué personnellement contre Archélaüs, qui, à ce qu'il croyoit, ne lui avoit pas rendu assez d'honneurs lorsqu'il avoit passé par ses Etats, n'étant encore que simple particulier, força ce vieux Roi de venir à Rome, & lui fit éprouver tant d'humiliations, qu'il en mourut de chagrin.

Sous l'empire de Claude, la Cappadoce fut convertie en province Romaine; on ne lui fit pas même l'honneur de la faire gouverner par des Proconsuls ou des Préteurs; mais on nommoit, pour la régir

des Chevaliers qui n'en étoient, à vrai dire, que les Fermiers, & vexoient les peuples tant qu'ils pouvoient, afin d'envoyer de grosses sommes à l'Empereur, sans préjudice de celles dont ils pouvoient faire leur propre profit.

Sous les Empereurs d'Orient, la Cappadoce fit partie de la grande province Pontique; & sous les Empereurs Grecs, elle fut soumise à ceux des Princes de la Maison Comnene, qui prirent le titre d'Empereurs de Trébisonde : enfin, ayant été conquise par les Turcs, elle dépend à présent du Béglerbey qui réside à Cogni.

L'Arménie. Je vais parler de l'Arménie comme de la derniere des provinces de l'Asie-Mineure ou Natolie, quoiqu'assurément toute l'Arménie n'en fasse pas partie; mais parce que l'*Aladulie*, qui est une des subdivisions de la Natolie, s'appeloit autrefois la *Petite-Arménie*, & est encore aujourd'hui l'Arménie Turque. La Grande-Arménie au contraire s'est long-temps appelée *Arménie Persane*, parce qu'elle dépendoit du royaume de Perse; mais aujourd'hui il est bien difficile de dire de qui elle dépend, aussi bien que le reste des autres provinces de cet Empire.

Avant

Avant que de parler de la Petite-Arménie, je dirai tout de suite ce que nous savons de la Grande. L'histoire en est belle & intéressante, du moins jusqu'à une certaine époque. Ce pays, pris dans son sens le plus étendu, est très-vaste; il comprend, du côté de la Perse, la *Turcomanie* & le *Curdistan*; & de celui des Turcs, l'*Aladulie*, dépendante de la Natolie. On y a quelquefois fait entrer une partie de la Géorgie & différentes provinces de Perse; d'où il résultoit que l'Arménie, qui est regardée communément comme méditerranée, avoit pourtant des ports sur la mer Caspienne & la mer Noire. Elle contient une partie de chaînes de montagnes les plus considérables du Monde, tels que le Caucase, le Taurus, l'Anti-Taurus; les montagnes Moschiennes, qui séparent l'Arménie de l'ancienne Colchide; les Gordiennes, qui servent de limites à la Mésopotamie; & le fameux mont Ararat, où s'arrêta, dit on, l'arche de Noé, & plusieurs fleuves & rivieres célebres; l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe, le Phase, le Syrus & le Lycus y prennent leurs sources, & y ont une partie de leur cours. On croit généralement que les

quatre premiers de ces fleuves étoient ceux qui arrosoient le Paradis terrestre ; les deux premiers sous le nom qu'ils portent encore, & les deux derniers sous ceux de Phison & de Gihon. Il n'est pas étonnant qu'on ait voulu placer le Paradis terrestre dans l'Arménie, puisque ce pays contient des vallées fertiles, & l'on peut dire délicieuses ; mais qui cependant ne produisent que peu de blé & de vin. En sortant de ces vallées ou en y entrant, il faut passer par des montagnes très-froides, & dont les armées Romaines ont éprouvé les difficultés, lorsqu'elles ont voulu y pénétrer, d'abord dans le temps de Sylla, & ensuite sous l'Empereur Alexandre Sévere.

L'origine du nom Arménie est fort incertaine : plusieurs Auteurs le font dériver d'*Arminus*, l'un des Argonautes, qui, en revenant de la conquête de la Toison d'or, s'enfonça dans les terres avec quelques-uns de ses compagnons, & peupla l'Arménie.

On sait que les Arméniens ont une Langue qui leur est particuliere, & n'est pas pourtant Langue mere ; elle dérive du syriaque, avec lequel elle a plus d'affinité qu'avec toute autre, étant d'ailleurs mêlée de mots, d'expressions &

de tours de phrafes étrangers, dont les plus anciens font, dit-on, phrygiens, les autres perfans. Les caracteres de l'écriture arménienne font affez femblables à ceux du fyriaque. C'eft principalement pour le fervice divin que les Arméniens fe fervent de cette Langue, & qu'ils font imprimer des Livres avec ces caracteres; mais ces impreffions ne peuvent fe faire qu'en Europe, n'y ayant aucune Imprimerie en Arménie. La Congrégation de la *Propagande* en a établi une à Rome, qui ne laiffe pas manquer les Arméniens unis, de Bibles, Miffels, Rituels & même de Catéchifmes dans leur Langue. Les Arméniens Schifmatiques ne voulant pas adopter tout ce qu'ils regardent dans ces Livres comme venant d'une main qui leur eft fufpecte, ont cherché à en faire imprimer ailleurs; nous en connoiffons plufieurs, fortis des preffes de Lyon & de Marfeille; mais enfin ils fe font tout-à-fait décidés, dès le commencement de ce fiecle, à établir une Imprimerie à Venife, dans une petite ifle des Lagunes, qui leur a été cédée, & qui eft toute remplie par un couvent de Religieux Arméniens. C'eft de là que font

ſortis, depuis 50 ans, un grand nombre de Volumes, preſque tous Livres d'Egliſe & de dévotion, mais parmi leſquels j'en connois deux d'un autre genre; ſavoir, un Cours de Philoſophie, composé par un Pere *Arachiel*, & une Hiſtoire des révolutions, des guerres d'Arménie, & principalement celle de la conquête de ce pays par le Roi de Perſe, Uſum Caſſan. Si cette hiſtoire pouvoit être traduite, elle nous ſeroit bien utile, car nous manquons abſolument de bonnes notions ſur l'hiſtoire moderne de l'Arménie. Les voyageurs prétendent qu'on doit diſtinguer l'arménien littéral d'avec le vulgaire; mais cette différence n'eſt peut-être pas bien conſidérable. Selon toute apparence, on ne lit, on n'écrit, & par conſéquent on n'imprime que l'arménien littéral, & il ſuffit de le lire & l'écrire, pour s'intituler *Vertabiet*, c'eſt-à-dire, *Docteur*, & tous les Prêtres, les Moines & même les Evêques ne le ſont pas. Ceux qui le ſont obtiennent des honneurs particuliers. Je parlerai dans un moment de la Religion moderne des Arméniens.

Les peuples mal inſtruits de ce pays font remonter l'origine de leur hiſtoire &

leurs connoiſſances dans les Arts & dans les Sciences juſqu'au Patriarche Noé. Ils ont ſi ſouvent entendu dire que l'arche s'étoit arrêtée ſur la montagne Ararat, qui eſt une des plus hautes de l'Arménie, qu'ils s'imaginent que celui qui s'eſt ſauvé dans ce bâtiment & en eſt heureuſement ſorti avec toute ſa famille, eſt leur Légiſlateur & leur ancêtre. Cependant nous n'avons aucuns Mémoires plus anciens ſur les Rois de ce pays, que ce qu'en dit Béroſe. Selon lui, le premier de ces Monarques s'appeloit *Scytha*. Son fils & ſon ſucceſſeur, nommé *Barzane*, fut vaincu par Ninus, qui réunit ſes Etats à l'Empire d'Aſſyrie, auquel ſuccéderent, comme on ſait, ceux des Médes & des Perſes, dont les Rois d'Arménie furent les vaſſaux & les tributaires. *Araxe*, l'un de ces petits Rois, ſe noya dans un fleuve qui s'appeloit alors *Helmus*, & qui prit celui de ce Prince noyé. C'eſt un des plus grands fleuves de l'Arménie; il ſe jette dans la mer Caſpienne.

Lorſqu'Alexandre le Grand conquit la Perſe, il ſoumit auſſi l'Arménie, par un de ſes Généraux, nommé *Mithrine*, qui en fut établi Gouverneur. Ses ſucceſſeurs s'érigerent en petits Rois, figurerent pen-

dant quelque temps avec ceux de Cappadoce & de Bithynie, jusqu'à ce qu'Antigone, Séleucus, & enfin Antiochus, Roi de Syrie, se rendirent maîtres de ce pays. Sous ce dernier, deux freres, l'un nommé *Artaxias*, & l'autre *Zadriade*, secouerent le joug des Rois de Syrie; & prenant tous deux la couronne, l'un se fit reconnoître Roi de la Grande, l'autre de la Petite-Arménie. Chacun s'étendit de son côté, en profitant de la jeunesse d'Antiochus Epiphane, qui n'osa, pendant quelque temps, s'opposer à leurs usurpations. Zadriade joignit une bonne partie de la Cappadoce à la Petite-Arménie; & Artaxias, après avoir assujetti la Grande, s'empara de presque toute la Cilicie, & bâtit la ville d'*Artaxarte*, à laquelle il donna son nom, & dont il fit sa capitale. Cependant Antiochus Epiphane, secondé par Annibal qui s'étoit retiré chez lui, défit Artaxias, & le força à lui payer tribut. Artaxias eut aussi guerre contre les Parthes. N'ayant pas été heureux avec ces peuples belliqueux, il leur donna en otage son fils ou son petit-fils *Tigrane*. Ce jeune Prince apprit la guerre à leur école; & quand il fut sur le trône, il se servit utilement de leurs leçons pour faire les plus grandes

conquêtes. Il s'empara d'abord de la Petite-Arménie & de toute la Cappadoce; ensuite la division s'étant mise parmi les descendans d'Antiochus & de Séleucus, Rois de Syrie, les Syriens voulurent se choisir un nouveau Roi; ils offrirent leur couronne à Tigrane, qui l'accepta. Cependant une partie de ses nouveaux sujets ayant voulu lui résister, il en fit enlever dix mille, & les fit transporter au milieu de ses propres Etats, où il fit bâtir la superbe ville de *Tigranocerte.*

Mithridate, Roi de Pont, avoit d'abord été jaloux des succès de Tigrane; mais ensuite tournant toute sa haine contre les Romains, il se lia avec le Roi d'Arménie, & lui donna sa fille en mariage. Tigrane joignit un corps de troupes à l'armée de son beau-pere, & conquit la Mésopotamie, la Phénicie, & pénétra jusqu'aux confins de l'Egypte. Pendant ce temps, Mithridate fut vaincu par Lucullus; il se réfugia chez Tigrane. Le Général Romain osa le lui redemander. Le Roi d'Arménie refusa avec hauteur de livrer son beau-pere, & Lucullus marcha contre lui. Aidé des conseils de Mithridate, Tigrane se défendit vaillamment;

mais ayant eu l'imprudence de livrer bataille aux Romains, il fut vaincu. Lucullus prit Tigranocerte, & s'empara des trésors du Roi. Dans une seconde bataille, Mithridate & Tigrane réunis ne furent pas plus heureux. Ces Princes & tous leurs Etats auroient été soumis aux Romains, si la révolte de deux Princes Arméniens ne les avoit sauvés. Lucullus ne put achever sa conquête, & perdit une partie des provinces dont il s'étoit déjà rendu maître; mais Pompée vint remplacer Lucullus, & triompha enfin des deux Rois. Un des fils de Tigrane, révolté contre son pere, conduisit les troupes Romaines jusqu'au centre de l'Arménie. Mithridate, fidele à sa haine contre les Romains, accourut & fit contre eux de derniers efforts qui furent tout-à-fait inutiles. Tigrane s'accommodant mieux au temps, & ne voulant pas tout perdre, se rendit à Pompée, s'humilia devant la République Romaine, & obtint de conserver l'Arménie, moyennant un tribut. Son fils ingrat conserva quelques provinces, en récompense de sa trahison; mais bientôt ayant aussi trahi les Romains, il en fut dépouillé. Il se réfugia chez les

Parthes, les excita à attaquer ſon pere; mais ils furent vaincus. Le vieux Tigrane vécut long-temps, n'étant mort qu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Artavazde, le dernier de ſes fils, ſuccéda à ſon trône, & fut pendant quelque temps ſoumis aux Romains; mais le Triumvir Març-Antoine ayant reçu de lui quelque mécontentement, ou plutôt voulant s'emparer de ſes Etats, le fit arrêter, & le traita avec la plus grande indignité. *Artaxias II* du nom, voulut venger ſon pere; mais il fut vaincu par le Triumvir, qui donna ce royaume au jeune *Alexandre*, fils de la belle Reine Cléopâtre. Marc-Antoine étant mort, Artaxias II remonta ſur ſon trône. Tibere le priva de ſa couronne pour la donner à *Tigrane II*, ſon frere. Néron fit mourir celui-ci, après lequel on trouve encore, ſur la liſte des Rois d'Arménie, *Artavazde II*, & *Tigrane III*. A la mort de ce dernier, la race de Tigrane I ſe trouva éteinte. Les Empereurs Romains ſe jouerent, pour ainſi dire, pendant quelque temps, de l'Arménie, la donnant, tantôt aux Rois des Parthes, tantôt à ceux des Medes. Sous l'empire de Claude, *Pharaſ-*

mane régnoit en Arménie ; il fut pere de *Rhadamiſte*, Héros d'une des plus belles Tragédies du Théatre François ; tout le monde ſait que Crébillon en eſt l'Auteur. Rhadamiſte fut chaſſé de ſon trône par les Parthes ; & Corbulon, Général de l'Empereur Néron, l'empêcha d'y rentrer. Il donna, au nom de ce barbare Empereur, ſucceſſivement pluſieurs Rois à l'Arménie, & enfin il ſe détermina à faire occuper ce trône par *Tiridate*. Ce Prince reconnoiſſant donna à la ville d'Artaxarte, capitale de ſon royaume, qu'il rebâtit, le nom de *Néronie*. Enfin, après ſa mort, Trajan réunit la Méſopotamie & l'Arménie, & en fit une province Romaine.

Le royaume de la Petite-Arménie, fondé, comme je l'ai dit, par Zadriade, frere d'Artaxias, & réuni à la Grande-Arménie par Tigrane I, en avoit été ſéparé de nouveau après la mort de celui-ci. Deux Rois, du nom de *Déjotarus*, l'avoient poſſédé. Il avoit été enſuite uni, tantôt à celui du Pont, tantôt à celui de Médie : ſous Veſpaſien, il ne fut plus regardé que comme une province Romaine ; & ce fut ſur ce pied que Trajan le réunit à la Grande-Armé-

nie. La capitale de cette Petite-Arménie étoit *Mélitene*, que les Turcs nomment aujourd'hui *Sur.* La seconde ville de ce petit royaume s'appeloit *Nicopolis*, & pour la distinguer de plusieurs autres, on la surnommoit *Pompeii*, en mémoire de ce que le grand Pompée, après avoir vaincu Mithridate & Tigrane, y plaça une colonie Romaine.

Telle est l'ancienne histoire de l'Arménie. Sa capitale, nommée *Artaxarte*, étoit située sur le fleuve Araxe, & en étoit entourée de trois côtés; le quatrieme étoit défendu par de bonnes murailles, qui faisoient regarder cette place comme imprenable. Je viens de dire que Tiridate lui avoit donné par flatterie le nom de *Néronie.* Ce nom est à présent tout-à-fait oublié, & la ville même détruite. Les ruines que l'on voit encore au lieu où elle étoit située, se nomment *Ardachat.* Elles sont très-magnifiques, remplies de colonnes de marbre, & de morceaux d'architecture; au commencement de ce siecle, on y voyoit encore la façade d'un beau palais, que les gens du pays appeloient *Tact-Tardat*, c'est-à-dire, *Trône de Tiridate.* Les autres villes de la Grande-

Arménie étoient *Sébaste*, ainsi nommée en l'honneur de l'Empereur Auguste ; *Tigranocerte*, dont j'ai parlé, & dont on ne trouve pas même à présent les ruines : on sait seulement qu'elle étoit sur une montagne, entre la source du Tigre & le mont Taurus ; *Carcatiocerte*, située sur l'Euphrate, & la plus forte place de l'Arménie ; les Romains y envoyerent une colonie. *Théodosiopolis* portoit le nom de l'Empereur son Fondateur, & étoit par conséquent la ville la plus moderne de l'ancienne Arménie, qui a fait partie de l'Empire d'Orient & de celui des Grecs, jusqu'à l'époque de leur décadence.

Les Arméniens se vantent d'avoir reçu les lumieres de la Foi des Apôtres même, *S. Barthélemi* & *S. Jude*, qu'ils appellent *Thadée*. Le premier fut écorché vif dans une ville nommée *Ariobane*. Saint Thadée, qui avoit converti le Roi *Sanatruce*, neveu & successeur d'Abgare, fut ensuite martyrisé par l'ordre de ce Prince, qui retomba dans l'idolâtrie. Ce martyre est regardé comme un fait constant dans l'Histoire de l'Eglise ; mais un plus extraordinaire, & qui ne doit être considéré que comme une tradi-

tion peu certaine, ce sont les relations qu'Abgare, Roi d'Arménie, eut avec Jésus-Christ même, de son vivant. Ce Prince, de la race des Arsacides, qui régna sur les Parthes, sur les Perses, & sur l'Arménie, avoit soumis entiérement sa personne & son royaume aux Romains; il étoit leur vassal & leur tributaire. Cependant il étoit riche & puissant; ce fut lui qui bâtit la ville d'*Edesse* & en fit sa capitale & sa résidence, au lieu de *Nisibe.* Toujours soutenu par les Romains, il plaça ses freres sur le trône de Perse, & c'est d'eux qu'est descendue une dynastie de ces Monarques, dont j'aurai occasion de parler. Il fit la guerre à Hérode, Roi ou Tétrarque de Galilée. Ce fut à cette occasion, qu'ayant envoyé des Ambassadeurs à Jérusalem, les Arméniens croient qu'il entendit parler de Jésus-Christ; que sur la réputation de ses miracles, il lui écrivit; & que ce fut l'Apôtre Saint Thomas qui lui répondit au nom de notre Sauveur, qu'il lui envoya son portrait, qui opéra de grands miracles à la Cour d'Abgare. On rapporte plusieurs lettres du Roi d'Arménie à l'Em-

peréur Tibere, dans lesquelles il lui parle de notre Sauveur comme du plus grand Prophete qui eût jamais paru. Malgré cela, il ne paroît pas qu'Abgare ait été Chrétien. Après sa mort, son royaume fut partagé ; son fils *Ananus* s'établit à Edesse, & son neveu fit sa capitale de Nisibe ; mais son cousin le massacra aussi bien que ses enfans. Celui-ci périt à son tour, & la descendance d'Abgare s'éteignit en Arménie. On mit sur le trône un nommé *Ervande*, qui étoit de la race des Arsacides, & qui bâtit la ville d'*Ervandacerte*, que l'on appelle encore aujourd'hui *Erivan*. *Artase*, contemporain de l'Empereur Domitien, rebâtit celle d'Artaxarte. *Artavazde* lui succéda, & à celui-ci plusieurs autres Rois, jusques à *Tiridate*, à qui Dioclétien donna l'Arménie, qui avoit été quelque temps réunie à l'Empire des Parthes & des Perses, possédé par d'autres branches de la race des Arsacides. Ce fut du temps de ce Tiridate que vécut *Saint Grégoire*, surnommé l'*Illuminé*, que les Arméniens honorent comme le plus grand Saint de leur Nation. Il étoit, dit-on, lui-même de la race

des Arſacides, avoit été marié, & avoit des enfans lorſqu'il fut fait Evêque de toute l'Arménie. Le Roi Tiridate étoit encore Païen ; mais Saint Grégoire eut le bonheur de le convertir, preſque en même temps que l'Empereur Conſtantin embraſſa auſſi le Chriſtianiſme. Ces deux Monarques s'allierent enſemble, vainquirent Sapor, Roi de Perſe, & Tiridate s'établit à Ecbatane & réunit la Perſe à l'Arménie. Conſtantin ayant tenu le premier Concile général à Nicée pour la condamnation d'Arius, il y invita Saint Grégoire l'Illuminé: celui-ci refuſa, dit-on, de s'y rendre, pour n'être pas confondu avec les Prélats ſoumis à l'Empereur Romain ; mais il n'en condamna pas moins l'héréſie d'Arius, qui ne pénétra point en Arménie. Tiridate ayant fini ſes jours par le poiſon, Saint Grégoire renonça à l'épiſcopat, & ſe retira dans une ſolitude, où il mourut maſſacré par les Barbares, qui firent une invaſion dans l'Arménie, après la mort de Tiridate. Les Reliques de ce ſecond Apôtre de l'Arménie furent cachées par ſes Diſciples, & on ne ſait pas trop ce qu'elles ſont devenues. Après quelques

années d'interregne, *Cosroès II* succéda à Tiridate, & pendant son regne, qui fut de neuf à dix ans, il y eut de grands troubles en Arménie : les Barbares y firent des incursions ; & un de leurs Chefs, nommé *Manazir*, qui étoit Païen, fit mourir Jacques, Evêque de Nisibe, que l'Eglise d'Arménie regarde comme un de ses plus illustres Martyrs. Le successeur de Cosroès II fut *Tiridate II* du nom ; ensuite le trône fut rempli par *Arsace II.* Sous ces deux regnes, il y eut d'illustres Evêques en Arménie, tels que Vertanès & Jusicus, qui fut martyrisé pour s'être opposé à quelques actes d'idolâtrie, que le Roi d'Arménie vouloit faire par complaisance pour l'Empereur Julien. Les Arméniens se tournoient tantôt du côté des Perses, tantôt de celui des Empereurs, suivant leur convenance. Ce fut Sapor qui mit Arsace à la place de Tiridate ; & l'idolâtrie étoit plus ou moins favorisée en Arménie, suivant que les Rois se déclaroient, ou pour les Perses qui étoient idolâtres, ou pour les Empereurs qui étoient Chrétiens.

Une chose remarquable, au milieu des plus grands troubles, c'est que les Evêques

toujours pris dans la famille des Arsacides, aussi bien que les Rois, ce qui les mettoit en état, & en quelque façon en droit de leur tenir tête. Arsace II fut un très-méchant Prince; l'Evêque Narsès, surnommé *le Grand*, se crut en droit de le reprendre; mais cette remontrance pensa lui procurer le martyre, il s'enfuit à Constantinople. Sapor, Roi de Perse, vengea en quelque sorte le Prélat; car il fit la guerre à Arsace, prit & détruisit les villes d'Arsacane & de Tigranocerte. Le Roi d'Arménie fut obligé de se réfugier auprès de l'Empereur Valens, qui le secourut. Il obtint que Narsès, qui, comme je l'ai dit, s'étoit retiré à Constantinople, fût envoyé dans une isle déserte, où cependant il vécut long-temps comme par miracle. Arsace, rentré en Arménie, y trouva un autre Evêque, nommé *Chadi*, qui crut de son devoir de ne pas le ménager plus qu'avoit fait Narsès; le Roi le fit lapider. Mais enfin, après la mort de Valens, Sapor fut le plus fort; on lui livra Arsace, qu'il fit mourir.

Le Roi *Papus*, son successeur, vivoit sous l'empire de Théodose. Ce fut lui qui fit empoisonner le grand & saint Evêque Nar-

sès, qui étoit revenu en Arménie. L'Empereur Théodose lui déclara la guerre, & le fit mourir. Il mit à sa place *Varasdate*, qu'il détrôna peu après, & qui mourut en exil dans une isle éloignée. Le fils de Papus, *Arsace III*, monta sur le trône de son pere; mais il fut chassé par un autre Prince, toujours de la race des Arsacides, nommé *Cosroès III*, qui, pendant cinq ans, fut paisible possesseur du trône jusqu'à ce qu'il fut chassé, & qu'on mit à sa place son frere *Véramus*. Celui-ci mourut après un regne de vingt-un ans, & Cosroès III remonta sur le trône, mais pour un an seulement. Il eut pour successeur un certain *Sapor*; & après quelques années d'interrègne, *Ardasire*.

Ce fut sous ces derniers Rois qu'un Arménien, nommé *Mesrob*, éleve du grand & saint Evêque Narsès, inventa l'écriture dont se servent encore les Arméniens, & fut le créateur de leur Littérature. Il est regardé comme un Saint; & *Moïse de Chorene*, qui vivoit peu après lui, & pouvoit avoir été son disciple, en fait les plus grands éloges en tout genre. Ce Moïse de Chorene a écrit en arménien une Histoire de son pays, qui a été imprimée en Angleterre, en 1736, avec une traduction latine à mi-marge.

C'eſt de cet Ouvrage rare & précieux que j'ai tiré tout ce que je viens de dire de l'Arménie, au moins depuis la naiſſance de Jéſus-Chriſt. Il paroît que Moïſe de Chorene vivoit au cinquieme ſiecle, entre le Concile de Chalcédoine & celui d'Epheſe; car il rapporte comme des faits très-récens, le changement de nom de la ville de Carina en Arménie, qui fut nommée *Théodoſiopolis*, en l'honneur de Théodoſe le Jeune, & le Concile d'Epheſe regardé comme le troiſieme des Conciles généraux, qui fut aſſemblé l'an 431, & dans lequel l'héréſie de Neſtorius fut condamnée. Les Arméniens y adhérerent avec grand zele; ils le pouſſerent même trop loin, en rejetant le Concile de Chalcédoine, & adoptant l'héréſie d'Eutychès, qui y eſt abſolument contraire. Ils ne ſe déclarerent cependant Eutychiens qu'au milieu du ſixieme ſiecle, environ cent ans après le Concile de Chalcédoine; ils avoient alors pour Evêque *Mandacumenès*. Celui-ci ſe ſépara de l'Egliſe Grecque, à laquelle ſes prédéceſſeurs avoient été très-unis & très-attachés, auſſi bien qu'à la Latine, dont le ſchiſme avec les Grecs n'avoit point encore éclaté. Ce fût probablement dans des vûes d'am-

nise, s'ils sont bien sincérement unis, doivent dépendre de ce Patriarche; mais ceux de Pologne ne reconnoissent, de l'aveu même du Pape, d'autre Patriarche que l'Archevêque de Léopol.

Les héréſies dont les Arméniens sont entichés, n'étant guere fondées que sur leur ignorance, on les ramene aisément au dogme Catholique. Le Pape leur permet de célébrer l'Office dans leur Langue, qui est l'arménien, devenu presque littéral, puisqu'on ne le parle plus guere dans l'Arménie, les peuples se servant du turc ou du persan, ou de quelque autre mauvais langage corrompu. Toute la doctrine des Prêtres consiste à entendre & à savoir lire cet arménien littéral. On permet aux Prêtres séculiers, dans l'Eglise Arménienne comme dans l'Eglise Grecque, de conserver leurs femmes; mais les Evêques sont toujours pris parmi les Moines. Ceux des Arméniens Schismatiques suivent la Regle de Saint Basile; ceux des Arméniens unis ont adopté celle de Saint Dominique. Tous les Arméniens sont très-persuadés du dogme de la Transsubstantiation; ils communient sous les deux especes. Ils sont grands jeûneurs, font abstinence de viande tous les Mercredis & les Vendredis, & ont les mêmes

Carêmes que les Grecs. On ne dit qu'une ſeule Meſſe par jour dans chaque égliſe ; encore les Arméniens n'en diſent-ils pas tous les jours, mais ſeulement les Jeudis, les Dimanches & les grandes fêtes ; ils ne communient jamais les jours de jeûne. Les Schiſmatiques regardent comme de grands Saints deux diſciples d'Eutychès, Dioſcore & Barſuma ; le premier fut excommunié, auſſi bien qu'Eutychès, par le Concile de Chalcédoine.

N'ayant pu trouver nulle part une hiſtoire ſuivie de l'Arménie, depuis le cinquieme ſiecle, qui finit celle de Moïſe de Chorene, je ne puis pas marquer préciſément quand s'eſt éteinte la race des Rois Arſacides, que j'ai dit avoir été ſéparée en trois branches, iſſues d'Arſace, Prince Parthe, qui ſecoua le joug d'Antiochus, Roi de Syrie. Je ſais ſeulement que la branche aînée de ſa Maiſon régna ſur les Parthes, depuis l'an 256 avant Jéſus-Chriſt, juſqu'à l'an 216 de notre Ere, qu'elle finit en la perſonne d'Artaban IV ; que les branches cadettes dominerent ſur la Perſe & ſur l'Arménie ; que le royaume des Perſes fut réuni à celui des Parthes, bien avant la deſtruction de ce dernier ; mais que cette réunion ne s'é-

tendit point sur l'Arménie ; au contraire, nous avons vu que la branche des Rois de ce pays fut presque toujours, jusqu'au septieme siecle, en guerre avec les Perses de la Dynastie d'Artaxare, qui avoit succédé à celle des Arsacides. Cette seconde race de Rois de Perses fut éteinte en la personne d'Isdegerde III, qui fut tué en 632 par le Calife Omar, successeur presque immédiat de Mahomet. Omar s'empara de la Perse, & probablement de la plus grande partie de l'Arménie. Ce fut apparemment alors, ou peu après, que la race des Rois Arsacides s'éteignit en Arménie. Les Chrétiens n'occuperent plus que quelques portions du pays, & en différens temps ; ils s'attachoient aux Empereurs Grecs, lorsque ceux-ci se trouvoient en état de les défendre contre les Mahométans. Dans le temps des Croisades, les petits Princes d'Arménie, qui osoient pourtant encore prendre le titre de Rois, s'unirent avec les Latins, si bien qu'un Prince de la Maison de Lusignan, ayant épousé l'héritiere d'un Roi d'Arménie, en prit le titre ; mais il ne posséda qu'une médiocre partie de ce royaume ; encore en fut-il dépouillé, & obligé de se réfugier en Chypre. Il

transſmit ſes droits à ſon neveu, Roi de cette iſle, d'où ils ſont paſſés à la Maiſon de Savoie. Ces Princes Latins étant entiérement expulſés de l'Arménie, & les Grecs n'étant pas aſſez forts pour y rentrer, le fameux conquérant *Gengiskan* s'en empara, & la laiſſa avec la Perſe à ſon fils *Tulican* : cependant nous voyons qu'à la fin du treizieme ſiecle, il y avoit un Prince Chrétien, nommé *Haiton*, qui prenoit le titre de Roi d'Arménie ; il fit un voyage auprès du Kan des Tartares, nommé *Cublai*, dont il obtint des ſecours pour rentrer dans ſes Etats. Nous avons l'hiſtoire de ce voyage, écrite en vieux françois, par le neveu de ce Roi, qui portoit le même nom que lui, & qui vint mourir en Europe, Chanoine Régulier de l'Ordre de Prémontré, au quatorzieme ſiecle.

Il paroît que les Sultans Turcs Gaſnevides & les Seljoucides conquirent l'Arménie, & n'en furent dépoſſédés que par Tamerlan, en 1401. Les ſucceſſeurs de Tamerlan régnerent en Perſe & en Arménie, au nombre de quatre, pendant environ ſoixante-dix ans. *Uſum-Caſſan*, d'origine tartare, qui étoit Gouverneur de l'Arménie pour Jooncha, s'en rendit maître en 1470, & de là conquit toute

la Perse. Il mourut en 1485 ; & après quelques troubles qui durerent jusqu'au commencement du seizieme siecle, Ismaël, surnommé *Sophi*, Chef de la derniere Dynastie des Rois de Perse, qui y a régné plus de deux cents ans, domina sur la Perse & sur presque toute l'Arménie. Les Turcs conserverent la petite partie qui est à la droite de l'Euphrate : c'est là que sont les villes d'Erzerum & de Tokat, dont je parlerai bientôt, & les Persans sont restés en possession de la grande, tant que l'Empire des Sophis a duré. Mais les troubles qui ont suivi la mort de l'usurpateur Thamas-Kouli-Kan, ont mis la Perse dans un tel état de confusion, qu'il n'est plus possible de dire qui y regne, & à qui ses provinces appartiennent. L'une & l'autre Arménie ont été, depuis trois siecles, le théatre de la guerre entre les Turcs & les Persans, & souvent ravagées par les uns & par les autres. Les villes en ont été successivement détruites par les deux nations ; mais actuellement ni l'une ni l'autre n'est en état de conquérir ce que possedent ses voisins.

Voyons ce qu'il nous est possible de dire des villes que contiennent encore les deux Arménies. L'Arménie Turque

ou Petite-Arménie, renferme les petites provinces de l'Aladulie & de la Turcomanie occidentale. La premiere de ces deux provinces est regardée comme faisant partie de la Natolie ou Asie-Mineure. La ville qui tient de plus près à la Caramanie, est *Tokat*. Elle est grande, & étoit bien peuplée au commencement de ce siecle. La situation en est fort singuliere, étant placée entre deux collines fort escarpées, mais de façon qu'elle est bâtie sur la croupe de l'une & de l'autre. Il y a un château sur chacune de ces collines, avec une garnison de Janissaires. Tournefort y comptoit, en 1706, vingt mille familles Turques, quatre mille Arméniennes, & seulement trois ou quatre cents familles Grecques. Les Turcs y avoient douze mosquées, les Arméniens sept églises, les Grecs une seule, qui avoit été bâtie, disent-ils, par l'Empereur Justinien. Il y avoit un Evêque Grec, suffragant de *Néocésarée*, ville absolument détruite, & qui a eu l'honneur de compter parmi ses Evêques *Saint Grégoire*, surnommé *Thaumaturge* ou *le faiseur de miracles*. Il y avoit à Tokat trois branches de commerce, dont l'une doit être à présent tout-à-fait tombée. Il s'agit des belles soies

que l'on tiroit de Perse, & qu'on faisoit passer par caravanes dans les échelles du Levant, ou ports de mer Turcs, & qui de là parvenoient en Europe. Les pays d'où venoient ces belles soies, sont à présent ravagés & détruits. La seconde branche de commerce de Tokat consiste dans des ustensiles de cuivre, dont la matiere est fournie par deux mines abondantes de ce métal, qui n'en sont pas éloignées. La troisieme a pour objet le maroquin jaune & rouge; on y fait aussi des toiles peintes, mais assez grossieres. La ville est, pour ainsi dire, environnée de la riviere d'Iris; il y a d'ailleurs dans ses environs beaucoup de belles sources; le pays est agréable, & le vin qui y croît est excellent.

Quoique la ville de Tokat soit considérable, ce n'est pas là que le Bacha réside, mais à *Sivas*, qui a été autrefois bien plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui. J'en ai parlé, en disant qu'elle s'étoit nommée *Sébaste*, en l'honneur d'Auguste; c'est par corruption qu'elle porte le nom de *Sivas*. A la fin du quatorzieme siecle, elle étoit si considérable, que Bajazet, Empereur des Turcs, eut bien de la peine à s'en rendre maître, & quelque temps après, Ta-

merlan y échoua. Elle ne fut ſoumiſe que par Mahomet II, au quinzieme ſiecle, & ravagée par Uſum-Caſſan, conquérant de la Perſe, dont j'aurai ſouvent occaſion de parler.

Entre *Sivas* & *Erzerum*, eſt la petite ville ou château de *Chomac*, ſur une montagne hériſſée. Cette ville eſt imprenable par ſa ſituation ; mais ſi les fortifications naturelles ſubſiſtent, celles de l'art, qu'on y avoit ajoutées, ſont tout-à-fait en ruine. Elle s'appeloit autrefois *Chamacus*, étoit métropole, & avoit ſous elle neuf villes épiſcopales. A main gauche de cette place, en tirant vers le Diarbeck, eſt *Maraſch* ſur l'Euphrate ; c'eſt l'ancienne Mélitene, capitale de l'Arménie-Mineure ; quoique très-ruinée, elle l'eſt encore de l'Aladulie ou Petite-Arménie Turque, & il y réſide un Bacha, dont le pouvoir s'étend juſqu'à l'*Ajaſſo*, que l'on croit être l'*Iſſus*, où ſe donna cette fameuſe bataille qui fit paſſer l'Empire des Perſes des mains de Darius dans celles d'Alexandre.

Le reſte de l'Arménie dont je dois parler, ſe nomme à préſent *Turcomanie* ; elle ne peut pas être regardée comme faiſant partie de la Natolie : cependant une por- La Turcomanie.

inſtruction, & ne ſuivent preſque aucune pratique de cette Religion, ignorant l'arabe, ne ſachant même ni lire ni écrire dans aucune Langue ; ils ne connoiſſent l'Alcoran, & Mahomet, que de réputation. Ceux qui ſont du côté de la Perſe, ſe diſent de la ſecte d'Ali ; & ceux de Turquie, de celle d'Omar, ſans ſavoir en quoi conſiſte la différence. Ils ne portent point de turban, mais un bonnet de peau de mouton, fait en pain de ſucre. Ils ſe vêtiſſent en hiver de robes de même peau, le poil en dehors, & portent en été des robes de toile de coton, qui ſont, auſſi bien que leurs caleçons, de même étoffe, fabriquées par leurs femmes. Ils ſe nourriſſent des herbes & fruits qui croiſſent naturellement ſur les bords de l'Euphrate, du lait de leurs beſtiaux, &, en cas de beſoin, des beſtiaux même. Ils ne mangent point de pain. Tels ſont les Turcomans.

A l'orient des plaines qu'ils habitent, on trouve une autre nation errante, qui donne ſon nom à un pays qui s'étend partie dans l'Empire des Turcs, partie dans celui des Perſans ; ce ſont les *Curdes*. Je vais tout de ſuite en parler, quoiqu'il n'y en ait que quelques hordes dans la Turcomanie ou

Arménie,

Arménie, & je décrirai bientôt le pays où ils sont en plus grand nombre.

On ne sait pas bien d'où viennent *les Curdes*; mais leur façon de vivre est assez semblable à celle des Tartares & des Arabes errans. Tournefort dit, sans preuve, qu'ils descendent des anciens Chaldéens. Il est vrai qu'ils occupent une partie du terrein sur lequel vivoient ceux-ci, il y a environ trois mille ans. Les Chaldéens s'occupoient, dit on, à observer les astres en conduisant leurs troupeaux. Les Curdes ont aussi des troupeaux, mais ils ne s'embarrassent nullement de ce qui se passe dans le Ciel. Ils habitent, comme les Turcomans & tous les Tartares errans, sous des tentes de gros drap ou feutre, & se transportent avec toute leur famille d'un lieu à l'autre. Ils volent & pillent de même les passans, de quelque Religion qu'ils soient. Ils sont à cet égard d'autant plus à leur aise, qu'ils n'ont ni Prêtres, ni Loix, ni dogme qui les gênent à aucun égard. Ils parlent de Jésus, comme les Turcomans de Mahomet: ils disent qu'ils sont ses disciples; mais ils n'en savent & n'en pratiquent pas davantage. Leur parfaite ignorance les réduit à la Loi naturelle & non écrite, encore ne

l'obſervent-ils qu'entre eux, regardant tout étranger comme leur ennemi. Les Turcs leur paſſent aſſez volontiers leurs pillages, en faveur de l'ancienne habitude, qui rend preſque ſynonyme le nom de *Curde* & celui de *Voleur*; cependant, quand on les attrape ſur le fait, on en fait juſtice: s'ils ſont convaincus d'aſſaſſinat, ils ſont empalés. Tous les Curdes ſont grands, forts & robuſtes, mais laids de viſage; leurs femmes ont les mêmes avantages & les mêmes défauts. Tels ſont les peuples qui errent dans les plaines de la Grande & Petite-Arménie, & qui en rendent les chemins ſi peu ſûrs, que l'on ne peut y marcher que par caravanes ou avec bonne eſcorte; mais on les diſſipe facilement, parce qu'ils n'ont preſque jamais d'armes à feu & ne ſavent pas s'en ſervir. Ils n'entrent point dans les villes des deux Turcomanies dont je vais parler.

Erzerum appartient aux Turcs; elle eſt à quelque diſtance de l'Euphrate, qui eſt là près de ſa ſource, ayant d'un côté une montagne, & de l'autre une plaine belle & fertile. Elle étoit, au commencement de ce ſiecle, grande, bien peuplée, avec une double enceinte de murailles, & deux

châteaux, dans l'un desquels résidoit le Bacha ou Béglierbey, & dans l'autre le Commandant des Janissaires qui en formoient la garnison. Elle étoit regardée comme une place frontiere, de bonne défense contre les irruptions des Persans, & d'où les Turcs partoient pour porter la guerre en Perse.

La ville étoit bien bâtie, quoique toutes les maisons fussent de bois; mais le mauvais usage de n'y brûler pour se chauffer que de la bouze de vache, la rendoit noire & puante. Le climat d'Erzerum est froid, & les productions des environs tardives, à cause du voisinage des montagnes; on n'y fait la récolte des grains qu'en Septembre, & celle des fruits & la vendange à proportion; aussi le vin y est-il mauvais, mais l'eau est abondante & bonne. Il y a près de la ville, des eaux chaudes, dont les bains sont, dit-on, très-salutaires. Au reste, ce qui faisoit au siecle dernier la richesse & la grandeur de la ville d'Erzerum, c'est qu'elle se trouvoit être l'entrepôt & le passage de toutes les caravanes qui passoient de la Perse & des Indes en Turquie, & qui y portoient de la soie, du coton, différentes drogues, des peaux de

marte, & des toiles peintes; tout cela payoit des droits en passant à Erzerum; mais à présent la plupart des branches de ce commerce étant coupées, & les chemins qui y conduisent bien moins sûrs, cette ville doit être devenue fort pauvre; le commerce se trouvant réduit à celui de chaudronnerie, qui se fait par de malheureux Grecs demeurant dans les fauxbourgs de la ville. Ils ont une petite église, avec un pauvre Evêque de leur Religion. Les Arméniens y sont en bien plus grand nombre, puisqu'on en compte six mille; ils ont un Archevêque & deux églises : mais les Turcs y sont au nombre de dix-huit mille, & y ont plusieurs mosquées. Aux environs de la ville, il y a quelques monasteres de Moines Arméniens. Tournefort se rendit dans un des plus considérables, d'où on le conduisit jusqu'aux sources de l'Euphrate. Celle du Tigre n'en est pas fort éloignée; mais il n'alla pas jusque là. Ainsi deux des plus grands fleuves de l'Asie ont leurs sources près d'Erzerum, & se séparent pour se rejoindre au dessus de Balsora, où ils se jettent dans le golfe Persique. Erzerum est à la place où étoit autrefois la ville de *Théodosiopolis*, qui

fut ruinée par les Barbares, après un très-long siége, & où il périt bien du monde. Avant que de prendre le nom de l'Empereur Théodose, cette ville s'appeloit *Artzé*. Les Turcs lui ont fait reprendre son ancien nom, en y ajoutant *rum*, qui veut dire *des Grecs*, & elle s'est insensiblement rétablie au point où elle est aujourd'hui.

La ville de *Cars* est grande à peu près comme la moitié d'Erzerum, gouvernée par un Pacha, dépendant du Béglierbey d'Erzerum; c'est la derniere place de l'Empire Turc du côté de la Perse. Les Persans la reprirent en 1743; mais ils l'ont ensuite rendue aux Turcs. Elle est entourée d'assez bonnes murailles, & défendue par un château, qui d'un côté domine sur la ville, & de l'autre sur un vallon, auprès duquel coule une petite riviere qui se jette dans l'Araxe. La ville de Cars s'appeloit autrefois *Corsa*; elle prit le nom de *Nicopolis*, lorsque Pompée eut battu Mithridate à peu près dans ce lieu. Elle a ensuite depuis repris son ancien nom comme Erzerum.

Les Turcs possedent encore dans la Caramanie, à plus de soixante-dix La Caramanie.

lieues d'Erzerum, la ville de *Van*, sur le grand lac de ce nom. On prétend qu'elle est considérable & forte; mais elle est peu connue, parce qu'elle n'est pas sur le grand chemin des caravanes. Il y a beaucoup d'isles dans ce lac, & elles sont remplies de monasteres Arméniens. Il y a encore dans la Caramanie Turque quelques autres villes aussi peu connues, telles que *Haboudjan*, *Palli*, *Germac*, dont à peine on sait exactement les noms.

La Caramanie orientale, ou Arménie ci-devant Persane, a pour capitale la ville d'*Erivan*; aussi les Persans l'appeloient-ils *province d'Erivan*. Elle a au nord la Géorgie, à l'orient le Schirvan, province de l'Empire Persan, ainsi que l'Aderbijan qu'elle a au midi. Elle est séparée de la premiere de ces provinces par le Cur, autrefois le Cyrus, & de la seconde par l'Araxe: enfin elle a au couchant la Turcomanie occidentale, ou Arménie Turque. Ce pays renferme de hautes montagnes, entre autres le mont Ararat, dont je parlerai bientôt. Cependant on y trouve des vallons, & quelques plaines très-fertiles. Les Arméniens les cultivoient & en tiroient grand parti, avant que le grand

Cha-Abas, qui vivoit au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, eût ruiné tout ce pays, de gaîté de cœur, & en eût fait un déſert, pour former une barriere (entre l'Empire Turc & le ſien) difficile à traverſer, faute de ſubſiſtance. Il ne laiſſa ſur pied que les deux villes d'*Erivan* & d'*Aſtabate*, qui étoient bien fortifiées. Il ruina toutes les autres, & particuliérement celle d'*Eski-Julfa*, ou le vieux Julfa, qui étoit très-peuplée, & en tranſporta tous les habitans dans un fauxbourg d'Iſpahan, auquel il donna le nom de *Julfa*. Il engagea les Arméniens qu'il y établit, à ſe livrer au commerce, & leur en fournir les moyens en leur faiſant des avances. Il trouva ces peuples très-diſpoſés à ſe livrer à ce nouveau genre de vie, & capables d'y réuſſir par leur économie, leur intelligence, & leur honnêteté naturelle : moins fins que les Grecs, mais auſſi moins intéreſſés, moins perfides & fripons, ils ont inſpiré la confiance dans tous les pays où ils ſe ſont fait connoître, & pendant plus de cent ans ils ont fait un commerce immenſe dans les Indes, dans les Echelles du Levant, à Conſtantinople, à Livourne, à Veniſe, & même en Po-

logne & en Russie. Cha Abas transporta en même temps vingt-sept mille familles Arméniennes dans la province de Ghilan, sur les bords de la mer Caspienne. Il les engagea à y planter & cultiver des mûriers, & à y élever des vers à soie, d'où il résulta une soie plus parfaite que celle de Turquie & d'Italie. On la faisoit passer par caravanes dans les Echelles du Levant, d'où elle se débitoit en Europe avec le plus grand succès. Mais de nos jours, le Ghilan a été ravagé, les mûriers coupés & détruits, les cultivateurs massacrés, & les campagnes abandonnées aux Turcomans & aux Curdes, qui ont rendu le transport de la soie impraticable, même par caravanes.

Le monastere d'*Ecsmiazim* ou des *Trois-Eglises*, qui est le plus respectable de toute l'Arménie, échappa à la premiere désolation générale du pays, en se mettant d'un côté sous la protection du Gouverneur Persan d'Erivan, & de l'autre se ménageant avec les Turcomans & les Curdes, & leur payant sans doute quelque tribut. Mais je ne sais pas s'il s'est conservé au milieu des derniers ravages; il est même impossible de dire à qui la ville d'Erivan appartient aujour-

d'hui. Nous ne pouvons en parler que d'après les relations de Tavernier & de Chardin, qui voyageoient il y a plus de cent ans, & celles de Tournefort, qui s'y rendit par ordre du Roi dans les premieres années du ſiecle qui dure encore. Voici en abrégé ce que ce dernier en dit: 1°. Il prouve aſſez bien que les environs du monaſtere d'Eeſmiazim ou des Trois-Egliſes, ſont le lieu où étoit ſitué le Paradis terreſtre. C'eſt là où ſe trouvent près de leurs ſources les quatre grands fleuves de l'Euphrate, du Tigre, du Phaſe, & de l'Araxe. Le climat y eſt très-chaud en été, & très-froid en hiver, mais d'ailleurs fertile & ſain. On croit que s'il y a de l'excès ou de l'inégalité dans les ſaiſons de ce pays, c'eſt une ſuite du péché originel d'Adam & Eve, & que c'eſt là que nos premiers peres paſſerent les premieres années après leur ſortie du Paradis terreſtre, où tout étoit tempéré & délicieux. Le monaſtere d'Eeſmiazim, qui veut dire en arménien deſcente du Fils unique, eſt placé de maniere que l'on voit de là le mont Ararat, comme ſi l'on en étoit fort près; mais c'eſt à cauſe que cette montagne eſt fort élevée. On appelle ce couvent les *Trois-Egliſes*, parce qu'il y en a un pareil nombre, dépen-

dantes d'un grand & immenſe monaſtere, habité par plus de quatre-vingts Moines, parmi leſquels on choiſit toujours le Grand-Patriarche d'Arménie. La principale de ces égliſes eſt dédiée à Saint Grégoire l'*Illuminé*, ou, pour mieux dire, l'*Illuminateur*, qui eſt regardé comme le véritable Apôtre de l'Arménie, quoiqu'il ne vécût que du temps de Conſtantin. L'intérieur de la principale égliſe eſt orné de marbre, la ſacriſtie remplie de beaux ornemens, & on voit dans le tréſor, des lampes & des vaſes d'aſſez grand prix; & pour reliques, un bras de S. Grégoire, un doigt de S. Pierre, deux doigts de S. Jean, & une côte de S. Jacques. Les deux autres égliſes du monaſtere d'Ecſmiazim ſont dédiées à deux ſaintes Vierges Romaines, qui vinrent de Rome en Arménie, fuyant la perſécution de Dioclétien; l'une ſe nommoit *Sainte-Caïane*, & l'autre *Sainte-Repſime*. On y conſerve leurs reliques. Tournefort voulut aller viſiter le *mont Ararat*, au haut duquel on croit que s'arrêta l'arche de Noé. Les Moines s'empreſſerent de l'en détourner, en l'aſſurant que Dieu ne permettoit pas qu'aucun mortel arrivât au ſommet, & qu'un Saint Arménien, nommé *Jacques*, ayant jeûné

pendant cinquante jours & cinquante nuits, pour demander à Dieu la grace d'aller jusque là, il ne put l'obtenir; mais qu'un Ange descendit du Ciel, & lui apporta une planche de l'arche, que l'on conserve & que l'on montre encore aux voyageurs, dans le monastere. Malgré toutes ces remontrances, M. de Tournefort entreprit ce voyage, moins par dévotion, que dans l'espérance de trouver sur le haut de la montagne des plantes rares; quoiqu'il ne pût pas aller bien avant, il en trouva quelques-unes, que l'on voit encore au cabinet du Jardin du Roi. Au pied de la montagne, sont des vignes que les habitans d'Erivan croient être du même plant que Noé cultiva.

La ville d'*Erivan* n'est pas plus loin du mont Ararat, que le monastere d'Ecsmiazim; elle est arrosée par la riviere de Zenghi, qui sort d'un assez grand lac, qui est à vingt-cinq lieues de là. On traverse cette riviere à Erivan, sur un assez beau pont. Cette ville étoit la résidence du Gouverneur de la province pour les Rois de Perse; & ce Gouvernement passoit pour important & considérable, d'autant plus que la ville étoit capitale & frontiere, assez bien fortifiée pour le pays,

avec un château & une bonne garnison ; le palais du Gouverneur étoit dans le château. La ville étoit en général mal bâtie ; mais il y avoit du moins au milieu une grande place carrée, plantée de beaux arbres, & ornée de deux caravenserais. Le bazar étoit vaste & magnifique, & toujours rempli de marchandises, d'autant que toutes les caravanes de la Perse & des Indes passoient & séjournoient à Erivan. Il y avoit plusieurs mosquées & quelques églises Chrétiennes Arméniennes, mais qui n'avoient rien de magnifique : la plus remarquable étoit celle de l'évêché. Le Patriarche d'Arménie s'y tenoit plus souvent qu'à Ecsmiazim. C'est là où Tournefort le trouva, & qu'il obtint de lui des lettres de recommandation & de protection, pour aller voir les sources de l'Euphrate ; ce qu'il fit après avoir traversé l'Araxe, qui est un torrent quelquefois si furieux, qu'il est dangereux de le passer, & qu'il emporte tous les ponts que l'on a voulu établir dessus. Après avoir visité ces sources de l'Euphrate, Tournefort revint à Erivan, dont les environs sont charmans, & remplis d'une multitude de maisons de campagne. Tout ce que Tournefort savoit d'Erivan,

c'eſt que les Turcs s'en étoient rendus maîtres en 1582; qu'ils y avoient fait bâtir la forteresse que l'on y voit encore aujourd'hui; que les Persans la reprirent en 1604; qu'ils la mirent encore en un plus grand état de défense, si bien qu'elle soutint, en 1615, un siége de quatre mois, & ne put être prise par les Turcs. Ceux-ci vinrent cependant à bout de s'en rendre maîtres, après la mort de Cha-Abas. Les Persans y rentrerent en 1635, & l'ont possédée sans interruption pendant quatre-vingt-dix ans. On sait qu'en 1725 les Turcs la reprirent; ils passerent au fil de l'épée trente mille Arméniens, en emmenerent beaucoup d'autres prisonniers, & la conserverent pendant dix ans. En 1735, les Persans y rentrerent; & s'ils ne la possedent pas encore, ce ne sont pas du moins les Turcs qui l'ont reprise.

Tournefort n'ayant pas été plus loin dans la Perse, c'est par d'autres relations que nous savons qu'en s'y avançant, on trouve les ruines d'*Eski-Julfa*, c'est-à-dire, *le vieux Julfa*, qui, comme je l'ai dit, fut ruiné, vers 1620, par Cha-Abas, qui en transporta les habitans dans

un fauxbourg d'Ispahan. L'ancien Julfa étoit gouverné par un Prince que le Roi de Perse craignoit qu'il ne se déclarât pour les Turcs. Les Rois de Perse ont conservé aux Arméniens de la nouvelle Julfa, l'avantage d'être, comme auparavant, gouvernés par un Prince de leur nation & de leur Religion. On l'appeloit l'*Hodgékeler*; le Sophi le mettoit en place & le destituoit à sa volonté, & ne craignoit rien de lui, le tenant sous ses yeux, &, pour ainsi dire, sous sa main.

Le vieux Julfa étoit fort près de l'Araxe; il en est de même de la ville d'*Astabate*, qui est la seule avec Erivan que Cha-Abas ait laissé subsister. Elle est assez grande & bien bâtie, & il croît dans les environs d'excellent vin, & une plante, nommée *Ronas*, dont on fait un grand débit, parce que la racine sert à teindre en très-beau rouge.

Les autres villes ruinées sont *Naschirvan*, que les Arméniens croient avoir été bâtie par Noé, immédiatement après le déluge; aussi son nom signifie-t-il premiere habitation. Elle est à six lieues de l'Araxe : ce n'est qu'un prodigieux amas de ruines; mais il n'y a plus sur pied un

seul bâtiment entier, quoiqu'il y ait eu autrefois quarante mille maisons. Elle étoit archiépiscopale & primatiale pour les Arméniens réunis à l'Eglise Romaine, car c'étoit là que résidoit leur Patriarche; & le monastere d'*Abrener*, d'où il étoit tiré, étoit à la porte de Naschirvan, & habité par des Religieux qui suivoient la Regle de S. Dominique.

La ville de *Maram*, où l'on prétend qu'est mort Noé, n'est pas bien loin de Naschirvan; mais elle est dans l'ancienne Médie, plutôt que dans l'Arménie. Il y a encore quelques autres châteaux & forteresses dans l'Arménie Persane, dont il n'y a rien de particulier à dire, & il est impossible de savoir à qui ils appartiennent aujourd'hui.

Il y a quarante ou cinquante ans qu'indépendamment des Arméniens résidans dans leur pays, & de ceux de Julfa & d'Ispahan, il y en avoit des colonies entieres & très-nombreuses dans la Géorgie, dans la province de Perse, que l'on nomme l'*Aderbijan*, qui est l'ancienne Médie, & dont la capitale est *Tauris*, autrefois Ecbatane, & enfin à Bagdat. Ils y faisoient un grand commerce; mais il doit être bien changé & tombé.

Le Curdistan. J'ai dit que les Curdes s'étendoient, ou, si l'on veut, couroient dans une partie de la Turcomanie ; mais qu'ils avoient indépendamment de cela un petit pays à eux ; on l'appelle le *Curdistan*. On y trouve des montagnes très hautes, que l'on nommoit les *monts Gordiens*; c'est de là que l'on prétend que ces peuples tiroient leur nom, s'étant d'abord appelés *Gordes*, ensuite *Gurdes*, & enfin *Curdes*. Ce pays a au nord la Turcomanie, le Diarbeck à l'occident, l'Irak au midi, & la vraie Perse ou l'Aderbijan à l'orient. Il est traversé par le grand fleuve du Tigre, & les Curdes errans se promenent presque depuis la source de ce fleuve jusqu'auprès de son embouchure ; par conséquent le pays qui porte leur nom, n'est que le centre de celui qu'ils parcourent ; & si l'on en voit quelques-uns dans la Caramanie, on en trouve encore plus dans l'Irak & dans différentes provinces de Perse. A la vie que j'ai dit que ces peuples menoient, on juge bien qu'ils n'ont pas beaucoup de villes, & que, s'ils donnent ce nom à quelques-unes de leurs principales habitations, c'est parce qu'ils y rassemblent leurs tentes en plus grand nombre,

nombre, & que c'eſt là que ſe tiennent leurs principaux Emirs, Beys ou Kans, comme on voudra les appeler. Mais on voit encore dans le Curdiſtan les ruines de quelques véritables villes, dont ils n'ont pas ſi bien détruit les murailles & les tours, que les Turcs & les Perſans ne les aient ſucceſſivement occupées quand ils ſe faiſoient la guerre ; tel eſt *Kerkiouf* ou *Chereſul*, où les Turcs tenoient, il y a une cinquantaine d'années, une garniſon, commandée par un Bacha. Les Perſans l'ont priſe deux fois, en 1734 & 1743. On ne ſait plus qui la poſſede, non plus que la fortereſſe de *Kiſitzé*. Les anciennes villes d'*Amadie*, de *Betlis*, de *Cindjar* & de *Harir* ſont les réſidences d'autant de petits Princes Curdes, qui commandent à des hordes particulieres.

La ville d'*Erbil* étoit au même lieu que celle d'*Arbele*, fameuſe par la victoire qu'Alexandre le Grand remporta ſur Darius.

Au commencement de ce ſiecle, les Curdes étoient regardés comme ſujets ou du moins comme tributaires, tantôt des Turcs, tantôt des Perſes ; mais à préſent ils ſont ſûrement tout-à-fait indépendans.

Le Diarbeck ou ancienne Mésopotamie.

La province de *Diarbeck* appartient toute entiere aux Turcs ; c'est l'ancienne *Mésopotamie*. Du temps que les Turcs & les Persans se faisoient la guerre, elle en étoit le théatre ordinaire : à présent elle est fort tranquille ; mais le Grand-Seigneur y est peut-être fort mal obéi. Elle s'étend entre l'Euphrate & le Tigre, ayant la Caramanie & la Turcomanie au nord, le Curdistan & l'Irack Persan à l'orient, au midi l'Irack Turc, & à l'occident la Syrie. Elle est habitée par des Mahométans, des Juifs, & des Chrétiens Arméniens ou Nestoriens. Quelques Géographes comprennent l'Irack & le Curdistan dans la province de Diarbeck; en ce cas, ils appellent le Diarbeck proprement dit, qui est celui dont je vais parler, *Algezira*.

L'ancienne Mésopotamie, quoique très-fameuse dans les Histoires des Juifs, des Grecs, des Perses & des Romains, & quoiqu'elle contînt des villes très-considérables, n'a cependant jamais formé un royaume à part ; mais elle a fait très-long-temps partie de celui d'Arménie, & plus anciennement encore de l'Empire d'Assyrie. Une partie a appartenu aux Rois de Syrie, & ensuite a passé

aux Parthes, & aux Perses adorateurs du feu; les Califes Arabes l'ont ensuite conquise, & ce n'est que depuis la destruction de leur Empire, que les Turcs en sont les maîtres. Les Romains, les Empereurs Grecs, & les Croisés Latins, n'ont pénétré dans ce pays qu'accidentellement, encore n'est-ce que dans une petite partie. Il y a quelques cantons fertiles, mêlés de déserts, où l'on manque d'eau, quoique le pays soit arrosé de deux grands fleuves, le Tigre & l'Euphrate; mais ils reçoivent peu de rivieres & de ruisseaux, de sorte qu'ils ne sont navigables que pour de très-petits bâtimens.

La ville de *Diarbeck* ou *Diarbeckir*, qu'on appelle quelquefois *Amid*, est située dans une plaine fertile, sur le bord du Tigre. Elle est entourée d'une double enceinte de bonnes murailles de pierre grise, que l'on dit avoir été construites par un Empereur Grec, nommé *Constantin*, qui les orna de soixante douze tours, en l'honneur des soixante-douze Disciples de Jésus-Christ. On a soin de les entretenir, sur-tout du côté où la ville n'est point entourée par le fleuve, qui fait un coude autour de son enceinte,

& lui sert par conséquent d'un large & excellent fossé. Elle est une des plus peuplées & des plus marchandes de la Turquie; c'est la résidence d'un Béglierbey, qui a à ses ordres plusieurs Sangiacs, quelques troupes d'infanterie, mais surtout une nombreuse cavalerie, qui monte à plus de vingt mille hommes. Elle est nécessaire pour empêcher les courses des Curdes & des Arabes. Le Bacha réside dans une citadelle élevée au dessus de la ville. On jouit de là d'une très-belle vue, qui s'étend sur un grand nombre de jardins, situés tout le long du Tigre, qui produisent les plus excellens fruits, & sur-tout les meilleurs melons du monde.

On voit dans la ville trois belles places & une grande mosquée, qui a été autrefois une église de Chrétiens. La moitié des habitans est occupée à la fabrique des toiles de coton rouge, & des maroquins de la même couleur, dont on fait un débit incroyable dans tout le Levant, la Pologne, la Hongrie & la Moscovie. On remarque que les Turcs de Diarbeckir sont d'un caractere plus doux que tous les autres de l'Empire Othoman, que les femmes y sont moins gênées; elles

vont à la promenade, même à visage découvert, & vivent familiérement avec les femmes Chrétiennes. Les Chrétiens y sont au nombre de vingt mille, la plupart Arméniens, quelques-uns Nestoriens. Les églises des uns & des autres n'ont rien de magnifique. Les Catholiques y ont une chapelle, desservie par des Capucins, qui, pour se faire considérer dans le pays, se mêlent d'exercer la médecine.

Le Diarbeck est un pays de bonne chere, où l'on peut se procurer à très-bon marché, de bon vin, de bon pain, & surtout des pigeons délicieux. L'affluence des étrangers est cause que l'on parle à Diarbeckir toutes sortes de Langues, l'arabe, le chaldéen, le turc, le persan, le curde, & l'arménien. L'an 1734, les Persans prirent Diarbeckir sur les Turcs, & le leur rendirent deux ans après, en faisant la paix.

La forteresse de *Merdin* est située à vingt lieues de Diarbeck, & à cinq ou six du Tigre, sur une montagne, au pied de laquelle est une ville aussi fortifiée, mais moins difficile à prendre que la haute ville ou citadelle. Le fameux Tamerlan s'empara de la basse ville, & la saccagea; mais il ne put jamais emporter la haute,

dans laquelle les Turcs ont toujours un Aga ou Commandant, qui a ſous lui deux cents Spahis & quatre cents Janiſſaires: Elle eſt aſſez peuplée ; il y a de belles maiſons dans la ville, & beaucoup de Chrétiens, indépendamment de ceux qui habitent un fauxbourg très-étendu, dans lequel on fabrique des étoffes d'or & de ſoie, & des toiles de coton, dont on recueille beaucoup dans les environs; l'air y eſt très-pur & très-ſain. Les prunes de Merdin ſont en réputation dans tout l'Orient ; on les conſerve cuites comme nos pruneaux.

Ce n'eſt plus que dans un village, nommé *Nesbin*, que l'on doit chercher les reſtes de la grande & ancienne ville de *Niſibe*, qui n'eſt point ſituée ſur le Tigre même, mais à quelque diſtance de ce fleuve, ſur l'Armus, qu'on y paſſe à l'aide d'un pont de pierre.

Niſibe eſt d'une ſi antique fondation, que Saint Jérôme l'attribue à Nembrod, qui l'appela *Achad* : elle ſuivit le ſort de l'Empire d'Aſſyrie & de celui des Perſes. Alexandre s'en étant rendu maître, les Macédoniens la fortifierent; ils donnerent au canton de la Méſopotamie qui l'entouroit, le nom de *Ligdonie*, & les Antio-

chus, Rois de Syrie, qui en devinrent les maîtres, voulurent faire appeler cette ville *Antioche de Ligdonie*; mais on continua à la nommer *Nisibe*, comme du temps des Perses. Les Rois d'Arménie l'enleverent à ceux de Syrie, & Lucullus la prit sur Tygrane. Elle ne fut tout-à-fait soumise aux Romains qu'avec le royaume d'Arménie; mais alors elle devint le boulevart de l'Empire contre les Parthes. Les Romains la perdirent par la cession que Jovien en fit à ces Rois Barbares. Le Christianisme y étoit déjà établi alors, & l'Evêque se nommoit *Saint Marc*; mais les Chrétiens l'abandonnerent presque tous pour se réfugier à Edesse, dont Saint Ephrem, leur compatriote, étoit Evêque. Ils emporterent avec eux le corps de Saint Jacques, surnommé de Nisibe, qui avoit été leur Evêque sous l'Empereur Constantin. Saint Marc resta quelque temps prisonnier des Parthes, & se retira enfin dans un désert de Syrie, où il vécut long-temps & fit beaucoup de miracles. Saint Jérôme a écrit sa vie. Les trois Saints dont je viens de parler, font la gloire de la ville & du diocese de *Nisibe*. Les deux premiers

sont mis au nombre des Saints Peres ; leurs Ouvrages sont écrits en syriaque, & traduits en latin. Le peu d'habitans qui restent dans Nesbin, sont Chrétiens, Arméniens, ou Nestoriens. Ils se trouvent continuellement exposés aux courses des Curdes, errans dans les déserts qui les séparent, d'un côté, de Mosul, & de l'autre, de l'Assyrie. Il croît dans les environs de cette ville, des roses d'une odeur désagréable, & qui sont si purgatives, qu'elles incommodent les voyageurs lorsqu'ils passent près d'une montagne qui en est couverte, & où l'on prètend que se trouve le tombeau du Prophete Elysée; il y a des Juifs qui vont le visiter.

La ville de *Mosul* est située sur le Tigre, sur la rive opposée aux ruines de l'ancienne ville de *Ninive*, capitale de l'Assyrie, à cinquante-cinq lieues de Diarbeckir. Elle est encore considérable, ayant huit lieues de circuit ; elle est défendue par de hautes murailles & des tours, & par un château dans lequel réside le Bacha, qui commande une garnison, toujours de deux mille soldats. L'intérieur de la ville est mal bâti, & elle se sent encore des ravages affreux qu'y firent, il y a près de trois cent

cinquante ans, les troupes de Tamerlan; cependant elle est assez commerçante, étant au centre du Diarbeck, & sur le Tigre, par lequel on fait passer les productions des fabriques de cette ville, qui consistent en draps & en étoffes de soie. On y trouve des Chrétiens de tous les Rites, Grecs, Arméniens, Nestoriens, Maronites, & même des Catholiques, car les Capucins y ont un hospice. Les Persans assiégerent Mosul en 1743, mais ils furent forcés d'en lever le siége; les Turcs l'ont conservé. On passe le Tigre sur un pont de bateaux au pied du château, & on trouve de l'autre côté du fleuve les ruines de *Ninive*, qui occupent la longueur de plus de neuf lieues. Elles ne présentent rien de bien remarquable, la destruction de cette ville étant trop ancienne pour qu'il subsiste aucun bâtiment entier, & qu'on y puisse découvrir ni inscriptions ni médailles. L'on sait que Ninive doit son nom à Ninus; mais elle étoit plus ancienne que ce Souverain d'Assyrie, car elle fut fondée par Assur, fils de Sem, ou par Nembrod, fils de Chus, petit-fils de Cham. Elle étoit parvenue à un tel point d'étendue, & si peuplée, que

lorſque Jonas y prêcha, on prétend qu'il falloit trois jours pour en faire le tour, c'eſt-à-dire qu'elle avoit ſept lieues de long, trois de large, & dix-huit de circonférence. Ses murailles étoient élevées de cent pieds, & ſi larges, que trois chariots pouvoient y paſſer de front. Diodore de Sicile dit qu'elle étoit beaucoup plus vaſte que Babylone. Le temps où Jonas y prêcha la pénitence, eſt celui du regne de *Phul*, pere de Sardanapale, Roi d'Aſſyrie. On y comptoit alors ſix cent mille habitans. Elle fut priſe par Arbacès, Roi des Medes, ſur le Roi Sardanapale, ſept cent quarante-ſept ans avant la naiſſance de J. C., à peu près la même année que Rome fut fondée. Cent vingt ans après, elle le fut encore par Aſtyage, grand-pere de Cyrus. Ce fut alors qu'elle fut ruinée, ſans qu'elle ait jamais été rebâtie depuis. Du temps des premiers Empereurs Romains, elle étoit au même état de deſtruction qu'elle eſt aujourd'hui; mais probablement il s'en éleva une autre ſur les bords du Tigre, peut être ſur la rive oppoſée où eſt aujourd'hui Moſul. Cette ſeconde Ninive fut encore ruinée par les Saraſins au ſeptieme ſiecle.

Les plus fameux Rois d'Assyrie qui ont régné à Ninive, & dont il est fait mention dans l'Histoire des Juifs, sont *Teglat-Phalasar*, *Sennacherib*, *Salmanazar*, & *Assaradon*. Ces derniers transporterent des tribus entieres d'Hébreux dans leur empire, qui formerent une colonie nombreuse à Ninive & aux environs. Tobie étoit du nombre de ces Juifs, & c'est à Ninive que se passa son histoire, qui fait partie des Livres de l'Ancien Testament. On voit que Tobie le fils, après avoir enterré son pere, se retira à Ecbatane en Médie.

Mosul est la résidence ordinaire d'un Patriarche des Chrétiens Nestoriens ; ainsi c'est ici le lieu de parler de cette secte de Chrétiens Orientaux, qui sont dispersés le long de l'Euphrate & du Tigre, & entre ces deux fleuves. Ils ont commencé à Séleucie, ville de la Chaldée, à laquelle a succédé Bagdat, dont je parlerai dans un moment. Les Prélats de cette ville, qui étoit considérable, ayant étendu leur jurisdiction jusque sur les ruines de Babylone, qui avoit été encore autrefois bien plus illustre, se prétendant d'ailleurs successeurs de l'Apôtre S. Thomas, demanderent au Concile de

Nicée d'avoir le premier rang après les Patriarches, & l'Empereur Constantin le leur accorda; mais, dès le cinquieme siecle, le Métropolitain de Séleucie ayant embrassé les erreurs de Nestorius, condamnées dans le Concile général d'Ephese en 431, il se sépara de la Communion du reste des Eglises Grecque & Latine, & s'érigea en Patriarche indépendant de tout autre.

Les Sarasins ruinerent Séleucie au huitieme siecle; & le siecle suivant, le Calife Aboul-Giafar Almanzor ayant fondé sur ses ruines la ville de Bagdat, le Patriarche des Nestoriens y rétablit son siége sous la protection des Mahométans, qui, ne pouvant détruire absolument le Christianisme dans leur empire, aimerent mieux favoriser ceux qui paroissoient ennemis des Grecs, que ceux qui conservoient des relations avec le Patriarche soumis aux Empereurs & autres Princes Chrétiens. Le Patriarche Nestorien de Bagdat étendit donc alors infiniment sa jurisdiction; il se fit reconnoître dans tout le Diarbeck, l'Irak, & une partie de la Perse. On prétend même qu'il envoya des Missionnaires dans les Indes, dans la Grande-Tartarie, & même jusque dans la

Chine. Ces ſuccès engagerent les Neſtoriens à partager leur Egliſe en deux grands-patriarcats; l'un des deux Prélats s'intitule *Patriarche d'Orient*, & réſide toujours à Bagdat; & l'autre, ſoi-diſant d'*Occident*, s'eſt établi à Moſul. Chacun a ſous lui un aſſez grand nombre d'Evêques. Il s'eſt gliſſé dans cette Egliſe de grands abus, indépendamment de l'héréſie : un des principaux, c'eſt que les dignités eccléſiaſtiques ſont héréditaires dans les familles, & paſſent quelquefois à des enfans de ſept à huit ans. Les Patriarches de Bagdat prennent tous ſucceſſivement depuis long-temps le nom d'*Élie*. Entre les Evêques de leur dépendance, ils comptent le Métropolitain d'*Angamal*, ſur la côte du Malabar aux grandes Indes. On appelle quelquefois ces Patriarches, *Patriarches des Chaldéens*, puiſqu'en effet leur juriſdiction s'étend ſur toute la Chaldée. On appelle auſſi quelques-uns d'entre eux, *Chrétiens de Saint Thomas*, parce qu'ils ſe vantent de ſuivre la doctrine de cet Apôtre. Les Prêtres Neſtoriens ſe marient & même pluſieurs fois. Ils célebrent leur Liturgie en chaldéen ou ſyriaque littéral : les plus

ſavans d'entre eux ſavent lire les Livres d'égliſe écrits en cette Langue; mais aucun d'eux ne l'entend.

Técrit eſt une des meilleures villes du Diarbeck, ſituée à quarante lieues de Moſul.

Orpha, à douze lieues de l'Euphrate & à trente de Diarbeckir, eſt l'ancienne ville d'*Edeſſe*; elle a encore, dit-on, de bonnes murailles de deux lieues de tour, & eſt défendue par un château ſitué ſur une montagne qui la commande; elle eſt aſſez peuplée, quoiqu'une partie de ſon enceinte ſoit remplie de ruines; & on y fabrique encore des maroquins jaunes, qui ſont un aſſez grand objet de commerce. Les Grecs & les Neſtoriens y ont chacun un Archevêque, & des égliſes, indépendamment des moſquées.

La ville d'*Edeſſe* a porté en différens temps, des noms différens, ſuivant les maîtres auxquels elle a appartenu, ce qui jette une grande confuſion dans ſon Hiſtoire, & fait penſer à quelques-uns qu'il étoit queſtion de pluſieurs villes; mais ſur quoi l'on peut compter, c'eſt qu'elle faiſoit partie de la Méſopotamie; & comme une portion de cette province

dépendoit des Rois d'Arménie, ils ont été long-temps aussi en possession de cette ville. J'ai parlé du Roi Abgare, & de l'opinion où l'on étoit, que ce Roi Arménien, qui résidoit à Edesse, avoit écrit à Jésus-Christ, en avoit reçu une réponse & son portrait. Justin I ayant fait relever les murailles d'Edesse, sans doute détruites par les Parthes, voulut lui donner le nom de *Justinopolis*; mais celui d'*Edesse* a prévalu. Dans le temps des Croisades, les Latins qui s'établirent en Syrie, pousserent jusqu'à Edesse, qui eut des Princes Catholiques, & même des Maisons Françoises.

On connoît encore dans le Diarbeck, ou ancienne Mésopotamie, plusieurs villes, telles que *Biri*, sur l'Euphrate, qui est fortifiée & défendue par un château où il y a toujours garnison Turque; c'est le grand passage des caravanes qui vont de la Perse en Turquie. Le bourg d'*Haran* étoit autrefois une ville épiscopale, nommée *Carraé*: on prétend que c'est dans ce lieu même, ou dans les environs, que dès les premiers siecles du monde, & au moins deux mille ans avant la naissance de Jésus-Christ, a demeuré

Tharé, pere d'Abraham. Il est certain que les premiers Patriarches ont habité dans la Mésopotamie ; mais il seroit difficile de leur assigner une demeure fixe, puisqu'ils menoient une vie errante.

L'Irac. La province d'*Irac* touche au Diarbeck proprement dit : elle est située à son midi, en suivant le cours du Tigre & de l'Euphrate, qui se réunissent ensemble, & se joignant, se confondent & se jettent ensuite au fond du golfe Persique, ou golfe de Balsora. Le nom d'*Irac* est arabe, & n'est connu que depuis la domination de cette nation dans le pays, que formoient la Chaldée & la Babylonie. On prétend que ce nom vient d'une ancienne ville d'*Erec*, qui, dans les premiers siecles du monde, étoit située sur l'Euphrate & le Tigre réunis ; elle est si absolument détruite, qu'à peine on en connoît le nom. On distingue deux *Iracs* ; l'*Irac Arabique*, qui appartient aux Turcs, & l'*Irac Agémi*, qui dépend de la Perse ; je ne parlerai que du premier dans ce Volume. Voyons d'abord quel a été son état dans les temps reculés, soit avant la naissance de Jésus-Christ, soit du moins avant que les successeurs des Califes s'en soient

soient rendus maîtres, & aient détruit toutes les anciennes villes, dont les traces de plusieurs sont entiérement perdues.

Ur fut pendant long-temps la demeure d'Abraham ; il y étoit venu avec son pere Tharé, de Haran en Mésopotamie. Tharé y mourut, & Abraham lui rendit les derniers devoirs. Le mot *ur* veut dire *feu* dans l'ancienne Langue chaldéenne ; aussi les Chaldéens qui ont habité cette ville avant Abraham, adoroient-ils le feu ; mais le Patriarche, qui ne connoissoit d'autre Dieu que le véritable, qui a créé l'Univers & le gouverne, reçut ordre de la Divinité même, de quitter ce pays d'erreurs & d'idolâtrie, & de passer dans l'Egypte, & ensuite dans la contrée de Chanaan. On ne sait pas ce qu'est devenue la ville d'Ur.

Babylone, que quelques Auteurs ont placée sur l'Euphrate, d'autres sur le Tigre, est assurément bien fameuse ; mais son Histoire remonte si haut, & il y a si long-temps qu'elle est détruite, qu'il est impossible de rien dire de certain, non seulement de son dernier état, mais même de son origine. Les uns attribuent sa fondation à Nemrod, le même qui entreprit

d'élever la tour de Babel ; d'autres la font plus moderne, & ne veulent pas remonter plus haut qu'à Bélus l'Assyrien, pere de Ninus, mari de Sémiramis. Dans la vérité, il paroît qu'elle fut anciennement fondée, que Bélus l'aggrandit, & que Sémiramis l'embellit au point, qu'elle doit en être regardée comme la seconde Fondatrice. Il est souvent parlé dans les Livres des Rois, dans les Paralipomenes, & dans les Prophetes, de la grandeur de Babylone, & de la terreur qu'inspiroient les Souverains d'une ville qui n'avoit pas sa pareille dans le monde. Les Prophetes font honneur à Nabuchodonosor de la construction d'une partie de ses magnificences : il est dit qu'il y fit travailler les Juifs ; mais probablement il ne fit que perfectionner l'ouvrage de Sémiramis, qui vivoit assez long-temps avant lui. Elle avoit, suivant Strabon, quinze lieues de tour ; ses murailles soixante-cinq pieds de haut, & trente-deux d'épaisseur ; ses tours deux cents pieds de haut, & cinquante d'épaisseur : on y entroit par cent portes, dont les battans étoient de bronze. Quelques Auteurs prétendent que Sémiramis fit exécuter cet ouvrage en quinze jours de temps, ce qui est impossible. Quinte-Curce dit que l'on y employa un an, ce qui

est encore assez difficile à croire. Le palais royal étoit d'une grandeur & d'une magnificence presque incroyable. C'est là qu'étoient ces fameux jardins suspendus, c'est-à-dire, en terrasses sur voûtes, qui ont passé pour une des sept merveilles du monde.

L'empire d'Assyrie, fondé par Bélus, mari de Sémiramis, subsista pendant cinq cent vingt ans ; mais les Souverains résidoient presque toujours à Ninive, & Babylone étoit gouvernée par des Satrapes ; enfin on sait que cet empire finit sous le voluptueux & malheureux Sardanapale, contre lequel Arbacès, Satrape de Médie, & Bélesus Nabonassar, Satrape de Babylone, se révolterent. Le dernier, forma un nouveau royaume, dont la ville de Babylone fut la capitale ; il subsista en même temps que celui des Medes, & qu'un second royaume d'Assyrie, qui dura encore pendant quelque temps, ayant Ninive pour capitale. Enfin Assaradon, Roi d'Assyrie, conquit le royaume de Babylone : il fut encore une fois réuni à celui d'Assyrie ; mais Astyage, fils de Cyaxares, Roi des Medes, joint à Nabopolassar, Satrape de Babylone, éteignit

entiérement l'empire d'Aſſyrie, ſix cent vingt-ſix ans avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt. Nabopolaſſar fut pere du grand Nabuchodonoſor qui emmena les Hébreux en captivité. Il rendit à Babylone le premier éclat qu'elle avoit reçu de Sémiramis ; mais ce ne fut pas pour long-temps. Le grand Cyrus conquit Babylone ſur Balthaſar, fils d'Evil Merodac, & petit-fils de Nabuchodonoſor ; il l'unit à l'empire des Perſes, dont il fut le Fondateur. Trouvant cette ville forte & redoutable, & craignant qu'elle ne ſe révoltât, il en fit abattre une partie des murailles, & Darius, fils d'Hiſtaſpe, un de ſes ſucceſſeurs, acheva d'en détruire les fortifications. Ces deux regnes furent l'époque de la décadence de Babylone, qui ceſſa d'être redoutable, & même d'être auſſi peuplée, ſur-tout étant éloignée de la réſidence ordinaire des Souverains. Cependant, quand Alexandre y paſſa après avoir conquis la Perſe, il en trouva encore le ſéjour agréable & délicieux, & forma le projet de la rétablir ; mais la mort qui le ſurprit dans cette ville même, l'empêcha d'exécuter ſon deſſein ; ſes ſucceſſeurs le négligerent. Séleucus Nicanor eut la vanité de fonder une nouvelle ville qui

portât son nom, du moins il fit bâtir *Séleucie* sur le même fleuve, & chercha à la rendre magnifique aux dépens de l'ancienne Babylone. Il y fit passer la plupart des habitans, sur-tout les plus aisés ; ils y transporterent tout leur commerce. Les meilleurs matériaux même de leurs édifices, passerent de l'ancienne dans la nouvelle ville. Insensiblement Babylone fut abandonnée au point, que Strabon, qui vivoit du temps d'Auguste, certifie qu'elle étoit alors presque déserte. Diodore de Sicile dit qu'il n'y en avoit plus qu'une petite partie habitée. Pausanias assure qu'on ne pouvoit plus reconnoître quelle avoit été l'étendue de son enceinte, ses murailles étant absolument détruites, des terres labourées & des jardins ayant pris la place de ses ruines. Théodoret dit qu'elle n'avoit plus que quelques Juifs pour habitans. Saint Jérôme écrit que les Rois de Perse de son temps (le quatrieme siecle) alloient quelquefois chasser sur les ruines de Babylone, parce qu'on y trouvoit beaucoup de bêtes féroces. Le Juif Benjamin de Tudele, qui voyageoit au seizieme siecle, convient qu'on avoit peine à reconnoître l'ancienne situation de Babylone ; qu'on montroit cependant

encore sur les bords de l'Euphrate, des monceaux de ruines, que l'on disoit être celles du palais de Nabuchodonosor; mais elles étoient si remplies de viperes, qu'on ne pouvoit en approcher & les visiter sans danger. Enfin les traces de Babylone ont entiérement disparu, & on peut dire qu'il n'en reste que le nom. *Bagdat* n'est certainement pas l'ancienne Babylone, mais l'ancienne Séleucie; cependant il est certain que ce n'est pas bien loin de là que l'on doit chercher le lieu où étoit Babylone. Les ruines de la *tour de Babel*, détruite plus anciennement encore, ne peuvent pas non plus en être éloignées; mais il est plus difficile d'en fixer la place. Le projet de faire une tour qui s'élevât jusqu'au ciel, est si extravagant, que s'il n'étoit consacré dans l'Ecriture Sainte, cette idée même paroîtroit chimérique. Cependant Hérodote parle d'une tour élevée par Bélus, au sommet de laquelle étoit un temple consacré à ce Héros déifié. Il paroît qu'elle étoit achevée; mais dès le temps de Strabon, on n'en voyoit plus que des ruines, & aucun Auteur ni Voyageur ne se sont hasardés à en parler comme les ayant vues existantes, si ce n'est Benjamin

de Tudele, qui la place entre Séleucie & Babylone, & dit que ses fondemens ont huit mille pas de tour. Le sieur de la Boulaye le Gouz, qui a séjourné à Babylone, dit qu'on voit dans une plaine qui n'est pas fort éloignée de cette ville, une élévation considérable, que l'on prendroit plutôt pour une montagne que pour une tour; mais qu'en examinant de près, on trouve qu'elle est composée de différentes couches de briques cuites au four, ou séchées au soleil, surmontées d'autres couches de terre battue, qui s'élevent jusqu'à la hauteur de cent trente-huit pieds, & que l'on voit bien que c'est un ouvrage fait très-anciennement & avec beaucoup de peine, d'où l'on conclut que ce sont peut-être les restes de la tour de Babel.

Ne poussons pas plus loin nos recherches sur l'ancienne Babylone, dont il n'existe plus rien. Il y avoit jadis trois autres fameuses villes dans la Babylonie; savoir, *Séleucie*, *Ctésiphon*, & *Térédon*. Il faut chercher les restes de la premiere dans *Bagdat*, dont je vais parler; ceux de la seconde, dans *Medain* sur le Tigre, dix lieues au dessous

de Bagdat : c'est à présent très peu de chose ; mais elle étoit autrefois la capitale des Rois des Parthes ; de la descendance d'Artaxarte, qui se révolta l'an 226 contre Artaban IV, dernier Roi de la premiere race des Rois des Parthes, descendans d'Orodes, établi sur ce trône par l'Empereur Tibere. Les descendans d'Artaxarte joignirent le royaume des Perses à celui des Parthes ; ils conserverent ces couronnes réunies pendant quatre cents ans, & finirent en la personne d'Isdegerte III, que le Calife Omar détrôna & tua de sa propre main vers 636.

On voit encore à *Medin* les restes du palais de ces anciens Rois de Perse. Le principal morceau consiste dans une salle voûtée, de soixante-quatre pieds de long sur trente-six de large, & soixante-dix coudées de haut. On prétend qu'elle étoit surmontée d'un dôme qui avoit cent cinquante pieds de hauteur.

Ce fut en rivalité de Séleucie que *Vardanes*, Roi des Parthes, qui vivoit environ l'an 50 de notre Ere, fonda *Ctésiphon*. Ce n'étoit qu'un village, qu'il érigea en ville, à laquelle il donna un nom

grec. *Pacore*, qui régna cinquante ans après, augmenta, fortifia & embellit cette ville, qui étoit, disent les anciens Auteurs, à égale distance (à trois lieues) de Babylone & de Séleucie. Ctésiphon continua d'être regardée comme une ville principale & riche, tant que l'empire des Parthes subsista; mais elle tomba avec lui, comme elle avoit fait tomber Séleucie. Les Arabes ou Sarasins, nouveaux possesseurs du pays des Parthes & des Perses, firent oublier ces anciennes villes, ou du moins les noms qu'elles portoient; ils en éleverent de nouvelles, dont je vais parler, après avoir dit que c'est à deux lieues de Balsora, & à une demi-lieue de l'Euphrate, que l'on doit trouver les ruines de *Térodon*, derniere ville de la Babylonie, & sur laquelle je n'ai aucune observation importante à faire.

Il paroît que la premiere des villes Arabes a été *Cuffa*, qui est située à soixante mille pas de Bagdat, sur le bord occidental d'une branche de l'Euphrate. Les environs en sont fertiles. Elle est à présent absolument ruinée. Ce fut *Ali*, quatrieme Calife, qui transporta à Cuffa la résidence des successeurs de Mahomet,

qui jusqu'à lui s'étoient tenus à Médine, ville où étoit mort, en 632, leur Prophete, dont Ali étoit cousin & gendre. L'élection d'Ali souffrit de grandes difficultés. Aiescha, veuve de Mahomet, voulut s'y opposer, & s'étant mise à la tête d'une armée, dont les Chefs lui étoient dévoués, livra bataille à Ali sous les murs de Balsora ; mais Ali fut vainqueur, les deux Généraux qui lui étoient opposés furent tués, & Aiescha, qui fut faite prisonniere, fut renvoyée avec honneur à Médine. Ali, reconnu Calife, fit bâtir la ville de Cuffa, où il établit le siége de son empire ; mais il éprouva de grandes traverses ; les Sarasins de Syrie se révolterent, & voulurent mettre à sa place *Moavias*. On engagea même Ali à signer un compromis, en vertu duquel celui-ci fut élu. Ali réclama contre cette élection, & soutint ses droits. Il fut assassiné l'an 660 de notre Ere. Son fils Hassan prétendit être Calife ; mais se voyant abandonné du plus grand nombre des Mahométans qui reconnoissoient Moavias, il prit le parti d'abdiquer le califat dans Cuffa même, où son rival en prit possession. Moavias régna dix-neuf ans, & continua de

pouſſer loin les conquêtes des Mahométans ſur les Chrétiens. Ce fut lui qui abandonna le ſéjour de Cuffa pour s'établir à Damas en Syrie. Comme il étoit petit-fils d'*Ommiah*, de la tribu des Coraiſcites, ceux de ſa branche portoient le ſurnom d'*Ommiades*, par lequel on continua de diſtinguer ceux de ſes deſcendans qui occuperent le califat, pendant plus d'un ſiecle, ſous quatorze Princes & Souverains Pontifes, car les Califes réuniſſoient ces deux qualités. Je parlerai des Califes de Damas à l'occaſion de la ville où ils réſidoient. Pendant leur regne, la ville de Cuffa, abandonnée de ſes Souverains, perdit ſa ſplendeur, ſes richeſſes & ſa population; & la province d'Irak même ſe reſſentoit de cet abandon, lorſqu'*Aboul Abaſſas*, ayant dépoſſédé le Calife *Mervan*, dernier des Ommiades, fit monter ſur le trône des Saraſins la dynaſtie des *Abaſſides*, ramena la Cour des Califes, de la Syrie dans la Babylonie, & fonda une nouvelle ville ſur le bord de l'Euphrate, qu'il appela *Haſchémiah*. En attendant qu'elle fût achevée, il ſe tenoit à Cuffa, où il mourut, & où fut encore couronné ſon fils *Aboul Giafar Almanſor*; mais celui-ci abandonnant

l'entreprise commencée par son pere, en suivit avec ardeur & succès une autre plus considérable ; ce fut la fondation & l'accroissement de la ville de *Bagdat*, qui n'a cessé depuis d'être regardée comme la résidence des Califes jusqu'à l'extinction du califat, qui ne finit que cinq cents ans après. Aboul Giafar fut le grand-pere du fameux *Aroun al Raschild*, le plus grand de tous les Califes Abassides, que tout le monde sait être le héros des Mille & une Nuits. Ce grand Prince embellit encore Bagdat, du moins il forma des établissemens utiles aux Lettres, aux Sciences & aux Arts. Son fils aîné, *Amin*, fut assiégé dans Bagdat par Taher, Général de son frere *Mamon*, qui prit la ville, tua le Calife, & mit *Mamon* à sa place.

Motassem, troisieme fils d'Aroun al Raschild, succéda au second de ses freres. Ce fut sous lui que les Turcs commencerent à se faire connoître, & servirent utilement dans ses armées ; mais ils devinrent bientôt redoutables à ceux qui les avoient employés. Ils obtinrent des terres & des petites provinces, où ils se rendirent indépendans. Les Sarasins cessant de faire la guerre par eux-mêmes,

& la faisant faire par les Turcs, ils furent bientôt obligés de se défendre contre ces sujets rebelles. Ce n'est que depuis le onzieme siecle que l'on commence à compter la suite des Sultans Turcs d'Iconium; mais il s'éleva d'autres Sultans à Alep, à Damas; il y en eut même dans Bagdat, sous les yeux des Califes, qui avoient eu la foiblesse de se donner des maîtres sous le titre de premiers Ministres ou premiers Officiers de leur palais. Ces prétendus sujets devinrent les Tyrans de leurs Souverains; bientôt les Califes ne furent plus regardés dans tout l'Orient que comme les Chefs de la Religion Mahométane; cependant, comme ce seul titre leur donnoit de la considération, on les dépossédoit, on les forçoit à abdiquer, & on les mettoit même quelquefois à mort, quand ils paroissoient vouloir faire quelque chose qui ne convenoit pas à ceux en qui résidoit la véritable autorité. Enfin, au treizieme siecle, le redoutable *Gengiskan*, parti du fond de la Tartarie, se rendit maître de presque tout l'Orient. Un de ses fils, nommé *Oulakou*, demanda au Calife un petit service, que celui-ci osa lui refuser avec assez de hauteur. Le Prince Tartare

s'en vengea cruellement : il vint assiéger Bagdat, prit cette ville, la pilla, s'empara de la personne du Calife *Mostazem* qu'il fit mourir, & éteignit ainsi le califat, l'an de N. S. 1258.

Les descendans de Gengiskan ne resterent pas long-temps maîtres de Bagdat ; les Sultans Mahométans, qui gouvernoient la Perse, reprirent cette ville ; mais *Tamerlan*, à la tête de deux cent mille Tartares, les en chassa encore, ainsi que de la Perse, tout au commencement du quinzieme siecle. *Usum-Cassan* déposséda, en 1469, les descendans de Tamerlan. Trente ans après la mort de celui-ci, les Sophis commencerent à régner sur la Perse & sur Bagdat, & les conserverent jusqu'en 1638, que l'Empereur des Turcs, Amurath IV, vint assiéger cette ville. Le Gouverneur Persan la défendit avec toute la valeur possible ; & peut-être le Grand-Seigneur, qui y étoit en personne, eût-il été obligé d'en lever le siége, si le Cha Abbas, Roi de Perse, n'eût fait la faute de vouloir changer ce Gouverneur. Celui-ci, désespéré de l'injustice & de l'ingratitude de son maître, se donna la mort en présence de toute sa garnison, qui, partageant son ressenti-

ment, ſe rendit auſſi-tôt aux Turcs. Cependant ceux-ci ſe conduiſant en vrais barbares, paſſerent au fil de l'épée tous les ſoldats Perſans, maſſacrerent une bonne partie des habitans, ſur-tout les plus riches Commerçans, dont ils pillerent les maiſons; enfin ils firent un tel dégât dans la ville, que ſa population & ſon commerce s'en reſſentent encore. Depuis ce temps, les Turcs n'ont ceſſé d'en être les maîtres, & la gouvernent par un Bacha ou Béglierbey, qui a ſous lui vingt Sangiacs. Ils tiennent toujours dans la ville une nombreuſe garniſon, dont une bonne partie occupe la citadelle, où le Bacha fait auſſi ſa réſidence. Cette garniſon monte ordinairement, dit-on, juſqu'à douze mille hommes.

La ville eſt plus longue que large, s'étendant ſur les bords du Tigre juſqu'à deux milles. Elle contient vingt mille maiſons; mais comme elles ne ſont qu'à un étage, le nombre des habitans n'y eſt pas proportionné. Les murailles ſont de briques, aſſez larges & aſſez élevées. De diſtance en diſtance, il y a de groſſes tours baſtionnées, ſur leſquelles on a placé du canon.

Le palais des anciens Califes eſt dé-

truit, au point qu'à peine en voit-on la place, & l'on ne peut plus juger quelle en étoit la beauté extérieure, ni l'architecture; mais on est sûr qu'il a renfermé, du moins pendant un temps, d'immenses richesses, entre autres une salle au milieu de laquelle étoit un bassin, d'où s'élevoit un arbre d'or & d'argent, ayant dix-huit grosses branches, & ses rameaux étoient chargés de fleurs & de fruits de pierres précieuses; autour du bassin, étoient des figures qui se mouvoient au moyen de l'eau amenée à grands frais dans ce bassin. Les jardins de ce palais étoient si ornés & si magnifiques, qu'ils ont dû fournir, sinon des modeles, au moins des idées aux Auteurs des Contes arabes, rassemblés sous le titre si connu des *Mille & une Nuits.*

Bagdat n'a que quatre portes; on passe le fleuve sur un large pont de bateaux, qui conduit à un fauxbourg, dans lequel on oblige à se tenir certains étrangers qui paroîtroient suspects dans la ville, tels que les Arabes. Il y a d'ailleurs dans ce fauxbourg, des Chrétiens de toutes les sectes, & des Juifs; on souffre aussi dans la ville les uns & les autres. Les Juifs ont une dévotion qui leur est particuliere,

aux

aux environs de Bagdat. Ils vont visiter le tombeau d'Ezéchiel, qu'ils disent être mort, & avoir été enterré entre l'Euphrate & le Tigre.

Le commerce le plus considérable qui se fasse à Bagdat, est en soie écrue & en étoffes de soie. L'air y est si pur, & d'ailleurs le climat si chaud, que l'on couche communément, en été, sur le haut des maisons, qui sont toujours disposées en terrasses. Il y a cependant des marais autour de Bagdat; mais bien loin d'être mal-sains & de répandre un mauvais air, c'est le séjour le plus frais & le plus agréable des environs. Il croît de bon vin sur des monticules qui s'élevent au milieu de ces marais; sur d'autres, on voit des bourgs & des villages. Il y en a un entre autres, que l'on nomme *Diemdé*, dont les habitans sont d'une Religion peu connue, & qui a peu de Sectateurs; on les appelle *Sabéens* ou *Séthéens* : ils prétendent descendre de *Seth*, troisieme fils d'Adam & d'Eve, & frere de Caïn & d'Abel. Ils reverent ce Patriarche, disant que c'est lui qui est le Messie, que Dieu l'enleva de dessus la terre à l'âge de neuf cent soixante ans, & qu'il y est revenu sous le nom de

J. C. pour sauver les hommes. Il y a bien d'autres absurdités dans leur systême, qu'il est inutile de détailler.

Les Mahométans ont dans Bagdat un grand nombre de belles & grandes mosquées, de colléges & d'hôpitaux destinés à ceux de leur Religion. Ce sont ceux de la secte d'Omar qui sont à présent en possession de ces édifices sacrés ; les Turcs étant attachés à ce parti, & regardant comme Hérétiques ceux de la secte d'Ali, que professoient tous les Persans, sous leurs derniers Rois. Cependant il est resté beaucoup de partisans d'Ali dans Bagdat, depuis que les Persans n'en sont plus les maîtres : il y a même une tradition qui les y conserve ; c'est que Bagdat a été autrefois le séjour du grand Ali leur Patriarche. C'est ici l'occasion d'expliquer sur quoi est fondée cette division de la Religion Mahométane en deux sectes, celle d'Ali, & celle d'Omar. Ali étoit gendre de Mahomet, ayant épousé sa fille aînée Fatime. On prétend que le Prophete, en mourant, désigna Ali pour son successeur ; mais sa volonté ne fut point exécutée. Les Chefs de la Nation préférerent *Aboubecker*, beau-pere de Mahomet. Pendant le pontificat de celui-ci, il parut deux interprétations diffé-

rentes de l'Alcoran ou Loi Mahométane; l'une étoit de la façon d'Ali, l'autre d'*Omar* son ennemi. Apparemment que cette derniere trouva plus de partisans; car à la mort d'Aboubecker, ce fut son Auteur qui triompha & qui fut Calife. *Othman* monta même sur le trône pontifical & royal de Médine, après la mort d'Omar, & *Ali* n'y parvint qu'après l'assassinat d'Othman; mais son regne ne fut point paisible, il eut guerre avec les partisans de ses prédécesseurs. Quoiqu'il remportât sur eux plusieurs grands avantages, il fut enfin chassé & assassiné, & les partisans d'Omar occuperent le califat sous deux races principales, les *Ommiades* & les *Abassides*. Ali avoit laissé une nombreuse postérité; elle subsista, s'étendit dans différens pays, y établit sa domination, en refusant toujours de reconnoître l'autorité, même spirituelle, des Califes Omaristes. Enfin le trône de Perse fut rempli par un Sectateur très-zélé de la doctrine d'Ali; ce fut *Ismaïl Sefi* ou *Sophi*, de qui sont descendus les Souverains qui ont régné sur la Perse, depuis l'an 1499 jusqu'à l'usurpation de Thamas Koulikan, arrivée il y a cinquante ans. Bagdat a été pendant

cent quarante ans entre les mains de ces Rois de Perse, Sectateurs d'Ali, & ce n'est que depuis 1638 que cette ville appartient aux Turcs ; ainsi il n'est pas étonnant qu'il y ait beaucoup de *têtes rouges*. C'est ainsi qu'on appelle les Sectateurs d'Ali, qui portent des turbans rouges, à la différence de ceux d'Omar, qui en portent de blancs. Ces deux sectes ne communiquent guere ensemble que dans les places frontieres, tel que Bagdat, où la nécessité du commerce les réunit. Par la même raison, les différentes sectes de Chrétiens vivent à Bagdat assez fraternellement. Il y a peu de Grecs, mais beaucoup d'Arméniens, de Nestoriens, & de Jacobites. Ces derniers sont des Chrétiens Syriens, ainsi nommés de Jacques, Archevêque Monophysite, excommunié par le Concile de Chalcédoine au sixieme siecle, mais qui trouva moyen de se sauver de prison, & se fit des partisans, qui sont tous infectés comme lui de l'hérésie du Monophysite, qui consiste à ne reconnoître qu'une nature en J. C. On accuse toute l'Eglise Arménienne d'adopter les mêmes erreurs, aussi bien que les Coptes ou anciens Chrétiens d'Egypte; ceux-ci ont un Patriarche à Alexandrie, qui a trans-

mis ses sentimens à l'Eglise d'Abyssinie. Au reste, il y a peu de ces Jacobites Syriens à Bagdat; il n'y a pas non plus un grand nombre de Catholiques. Cependant la France est en possession, depuis plus d'un siecle, d'envoyer pour Consul un Religieux ou Ecclésiastique, auquel le Pape confere le titre d'Evêque de Babylone *in partibus Infidelium*, & qui correspond, en qualité de Vicaire Apostolique, avec toutes les missions de Perse, d'Arabie, & même quelques-unes des Indes par Balsora. Il a sous sa direction dans Bagdat, deux couvens, l'un de Carmes déchaussés, l'autre de Capucins.

Dans la Babylonie, entre Bagdat & Balsora, il y a encore quelques lieux plus ou moins remarquables, mais peu considérables, tel que *Korbella*, où l'on prétend qu'est enterré le Calife Ali, chef de la secte dont je viens de parler. Ceux qui y sont attachés y font des pélerinages; aussi appelle-t-on quelquefois ce lieu, *Mosquée d'Ali*. Les Chrétiens vont à un autre lieu, également entre le Tigre & l'Euphrate, où l'on dit qu'ont été martyrisés & enterrés les Apôtres Saint Simon & Saint Jude. Au confluent de l'Euphrate & du Tigre, douze lieues au

dessus de Balsora, il y a une forteresse nommée *Korna*; les Turcs y tiennent toujours une garnison, car c'est une place frontiere & très-voisine de la Perse. Un peu au dessus, sur le Tigre, il y avoit autrefois, dit-on, une grande ville, nommée *Vasit*, qui est tout-à-fait ruinée; sur l'Euphrate, on en voyoit une autre, appelée *Ellé*, qui est aujourd'hui toute ouverte, mais où l'on trouve encore de belles maisons, & dont les environs sont fertiles.

Il ne me reste plus à parler que de la ville de *Balsora* ou *Basrah*, car tel est son véritable nom. C'est une grande & belle ville, située au fond du golfe Persique, à l'embouchure de l'Euphrate & du Tigre réunis. Sa position doit la rendre nécessairement très-intéressante, puisque l'on peut aisément communiquer, en partant de son port, avec la mer des Indes, & faire le plus grand commerce d'exportation & d'importation, en faisant passer toutes les productions de la Turquie & d'une partie de la Perse jusque sur les bords du Gange, & réciproquement les richesses des Indes à Constantinople, où elles peuvent parvenir aisément, au moins par caravanes. Cependant la ville

de Balfora n'eſt point ancienne ; elle reconnoît pour ſon Fondateur, Omar, le ſecond des Califes ſucceſſeurs de Mahomet. Le terrein où eſt ſituée la ville, eſt ſec & ſablonneux ; mais il y a à peu de diſtance, un vallon arroſé par une petite riviere qui le rend très-fertile. Les murailles ne ſont que de terre, & forment une grande enceinte, qui n'eſt pas partout également peuplée ; cependant on fait monter la population de Balfora à cinquante mille ames.

Les Califes n'ont jamais réſidé de ſuite dans cette ville, rarement même y ont-ils fait des voyages ; mais ils y envoyoient pour Gouverneur un perſonnage des plus conſidérables de leur empire, & ils y tenoient toujours une bonne garniſon, pour la défendre tant contre les Perſans que contre les Arabes du voiſinage, qui étoient remuans & belliqueux. Il y a des Géographes qui placent Balfora dans l'Arabie déſerte, & il eſt du moins vrai qu'elle eſt très-voiſine de cette triſte partie de l'Aſie. Une grande digue la défend des inondations de la mer. Les gens aiſés s'y nourriſſent de riz, de viandes, de légumes, & de fruits, comme dans tout le reſte de l'Orient; mais le peuple n'y vit preſque que de

dattes, qui y ſont excellentes, & les palmiers très-communs. Ce fruit tient lieu de toute autre nourriture aux Arabes, & le même arbre leur fournit d'ailleurs une boiſſon agréable ; ils tirent parti des feuilles pour leur vêtement, & ſe ſervent même des noyaux des dattes, dont ils font une pâte pour leurs chevaux, leurs chameaux & leurs beſtiaux, qui trouvent rarement, dans les campagnes deſſéchées, aſſez d'herbes pour leur ſubſiſtance.

Lors de la deſtruction de l'Empire des Califes, les Turcs s'emparerent de Balſora ; mais ils n'occuperent d'abord que la citadelle, qui eſt au milieu de la ville. Les habitans de celle-ci, qui étoient Arabes, s'entendoient avec les Arabes du déſert, pour harceler ſans ceſſe la garniſon Turque & le Bacha : enfin, au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, un Bacha Turc vendit ſon gouvernement & ſa citadelle à un Emir ou Prince Arabe, dont la poſtérité l'a poſſédé juſqu'en 1668, qu'une armée Turque, partie de Bagdat, s'eſt rendue abſolument maîtreſſe de Balſora, de peur d'être prévenue par l'armée Perſane. On prétend que la police eſt très-bonne dans cette ville ; il eſt néceſſaire, mais difficile de l'entretenir entre

les différentes nations qui s'y trouvent rassemblées ; on y voit arriver tous les ans des vaisseaux Hollandois qui y apportent des épiceries de toute espece, qu'ils font passer en Turquie, des Anglois, & quelquefois des François. Les Portugais fréquentoient ce port, du temps qu'ils étoient redoutables dans l'Inde ; mais à présent leur commerce y est si tombé, qu'on ne les y connoît presque plus. Les Indiens y portent des toiles peintes, & différentes marchandises. Les Marchands Turcs & Arméniens de Constantinople, de Smyrne, d'Alep, & du Caire, viennent y faire des emplettes, & les transportent dans leur pays sur de jeunes chameaux, que les Arabes viennent y vendre. Ces mêmes Arabes y amenent aussi quelquefois de très-beaux chevaux. Une partie des marchandises passe à Bagdat, en remontant le Tigre ; mais cette route est longue & pénible. D'ailleurs, ce qu'on porte à Bagdat ne doit pas y rester, mais passer de là par caravanes ailleurs ; & il vaut bien mieux profiter des caravanes qui partent directement de Balsora, les unes pour Alep & Damas, d'où elles gagnent les bords de la mer, & embarquent leurs marchan-

difes fur la Méditerranée ; les autres pour la Mecque : c'eſt par ces dernieres que partent tous les Perſans que la dévotion engage à viſiter ce qu'ils appellent la *Ville Sainte*, & le tombeau de leur Prophete.

Le commerce de Balſora a infiniment profité de la ruine d'*Ormus*, qui étoit placé au débouché du golfe Perſique, dans la mer d'Arabie & des Indes. Il y a toujours une grande communication entre *Bender-Abaſſi*, qui eſt à peu près dans la même poſition, & Balſora. C'eſt par là que viennent les marchandiſes les plus riches. J'aurai occaſion de parler, dans le Volume prochain, des deux villes que je viens de nommer.

On trouve aux environs de Balſora, une peuplade encore aſſez conſidérable d'une eſpece de Chrétiens, que l'on appelle *Chrétiens de S. Jean*. Ils habitoient autrefois les bords du Jourdain, & prétendent deſcendre de ceux qui furent baptiſés par S. Jean-Baptiſte dans le déſert, pendant la vie de J. C. même. Ces pauvres gens ayant été chaſſés du pays de leur origine, ſont venus ſe réfugier dans celui que je viens de décrire. Ils y vivent ſous des tentes, comme les Arabes, très-

pauvrement, mais sont bons & honnêtes. On prétend qu'ils n'ont de Chrétiens que le nom, & il est très-difficile de savoir au vrai quels sont leurs dogmes & leurs cérémonies, car ils n'ont ni Livres, ni Catéchismes, ni Liturgie écrite.

Fin du soixante-troisieme Volume.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le soixante-troisieme Volume.

TABLEAU géographique & historique de l'Asie. Page 1
Turquie en Asie. 4
La Circassie. ibid.
La Mingrelie. 10
Principauté d'Imirette. 16
La Géorgie. 18
La Natolie. 32
Le Pont. 35
La Paphlagonie. 46
La Bithynie. 51
La Phrygie. 74
La Mysie. 92
La Lydie. 103
La Carie. 110
Isle de Lesbos. 145
Isle de Chio. 150
Isle de Samos 157
Isle de Nicaria. 164

Isle de Claros. 166
Isle de Cos. ibid.
Isle de Rhodes. 170
Isle de Chypre. 192
La Lycie. 244
La Pamphylie. 248
La Pisidie. 250
L'Isaurie. 251
La Lycaonie. 252
La Caramanie. 254
La Cilicie. 255
La Galatie. 261
La Cappadoce. 265
L'Arménie. 272
La Caramanie. 390
Le Curdistan. 320
Le Diarbeck ou ancienne Mésopotamie. 322
L'Irac. 336

FIN de la Table.

Suite de l'Errata du soixante-deuxieme Volume.

Page 297, ligne 18, étant, *lisez* étoient.
P. 303, l. 3, Polydor, *lisez* Polydore.
Ibid. l. 23, Trajanope, *lisez* Trajanople.
P. 304, l. 14, l'Hélespont, *lisez* l'Hellespont.
P. 313, l. 3, fille du dernier, &c. *lisez* de l'Empereur Alexis Comnene.
Ibid. l. 9, Jean son frere, *lisez* son fils.
P. 319, l. 27, vinssent, *lisez* ne vinssent.
P. 332, l. 19, peuplé, *lisez* peuplée.
P. 336, l. 5 & 6, Roi des Lombards, *lisez* Roi des Visigoths.
P. 344, l. 27, pour les élever, *lisez* pour l'élever.
P. 354, l. 20, publié, *lisez* publiés.
P. 359, l. 14, Anasthasie, *lisez* Anastasie.

ERRATA

Du soixante-troisieme Volume.

Page 8, ligne 23, aient, *lisez* ont.
P. 31, l. 7, celles, *lisez* celle.
P. 36, l. 7, Memnon, *lisez* Mnémon.
P. 57, l. 10, Cléarque II, *ajoutez* son fils.
P. 62, l. derniere, Burce, *lisez* Burse.
P. 74, l. 18, Phrix, *lisez* Phryx.
P. 80, l. 24, habitée, *lisez* habité.
P. 90, l. 10, Anchyse, *lisez* Anchise.
Ibid. l. 23, Anthénor, *lisez* Antenor.
P. 95, l. 12, Thélephe, *lisez* Télephe.
P. 103, l. premiere, Gallien, *lisez* Galien.
P. 111, l. 5, Aboriegnès, *lisez* Aborigenes.
P. 119, l. 4, Panjonium, *lisez* Panionium.
P. 120, l. 25, trouvées, *lisez* trouvé.
P. 124, l. 6, Stabon, *lisez* Strabon.
P. 134, l. 13, 1431, *lisez* 431.

P. 146, 147 & suiv., Mytilene, *lisez* Mithylene.
P. 150, l. 18, Scion, *lisez* Chion.
P. 152, l. 21, agréalbe, *lisez* agréable.
P. 157, l. premiere de la note, Scio, *lisez* Chio.
P. 165 *à l'alinea*, Patmos, *lisez* Pathmos.
P. 174, l. 26, ses voisins, *ajoutez en note* : Suivant quelques Auteurs, que je n'ai lus qu'après avoir écrit cet article, il ne faut pas confondre ces deux Artémises, Reines de Carie; la conquérante n'a vécu que cent vingt ans après la mort de la fameuse veuve.
P. 219, l. 24, allé, *lisez* allée.
P. 265, l. 11, 1401, *lisez* 1402.
P. 268, l. 6, sont, *lisez* ont.
P. 285, l. 26, qui lui, &c., *lisez*, en lui envoyant le portrait de ce divin maître.

Fin de l'Errata.